

HISTOIRE

D E

TOM JONES.

RE

23

HISTOIRE

De

TOM JONES,

ou

L'ENFANT TROUVÉ,

Traduction de l'Anglois de M. FIELDING.

Par M. De la Place.

Enrichie d'Estampes dessinées

Par M. GRATELOT.

3^e Edition Revue & Corrigée.

Tome III



A LONDRES.

se trouve A PARIS

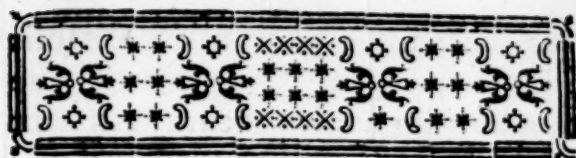
Chez ROLLIN fils Quay des Augustins.

1751.

17427.410.504

*

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
FRANKLIN E. PARKER, JR.
JAN 4 1926



L'ENFANT TROUVÉ,
OU
HISTOIRE
DE TOM JONES.

LIVRE SEIZIEME.

Contenant l'espace de cinq jours.

CHAPITRE PREMIER.

Visite peu amusante, pour M. WESTERN. Afflictions de SOPHIE.



Monsieur *Western*, en arrivant à Londres, avoit mis pied à terre dans *Piccadilly*, à la premiere Hôtellerie qu'il avoit rencontrée, & y avoit laissé

Tome IV.

A

ses chevaux , pour aller s'établir lui-même dans un logement que son hôte lui avoit procuré , attenant *Hide-Park*.

C'est-là que *Sophie* , en descendant du fiacre qui l'avoit amenée de chez *Lady Bellaſton* , demanda à ſe retirer dans la chambre qui lui étoit deſtinée ; proposition qui fut ſi fort du goût du pere , qu'il ſe hâta de lui conduire lui même.

Leur converſation ne fut pas longue , ce jour-là. Il lui apprit ſeulement , que *M. Blifil* devant arriver au premier jour pour l'épouſer , il la prioit de ſe diſpoſer à obéir enfin de bonne grace à la volonté de ſon pere ; à quoi *Sophie* ayant répondu , par un refus un peu plus formel que jamais , le pétulant *Western* , après mille malédictions , & autant de ſermens de l'y contraindre , dût-il y employer la force , ferma la porte de l'appartement ſur elle , & en emporta la clef dans ſa poche.

Tandis que la triſte *Sophie* , abandonnée à elle-même , ſe livroit à

3

l'amertume de ses réflexions , son pere. vuidoit tranquillement sa boutique avec le Ministre *Supple* , & l'hôte chez lequel il avoit laissé son équipage. Ce dernier lui avoit plû , & le mettoit au fait du train actuel de Londre : il n'étoit pas possible , suivant M. *Western* , qu'un homme qui logeoit les chevaux des plus grands Seigneurs de la Nation , n'en sçût pas beaucoup plus qu'un autre

Dans cette agréable société , M. *Western* , très-content de lui-même , passa la soirée & une bonne partie du lendemain , sans qu'il arrivât rien digne d'être inséré dans cette Histoire. Pendant tout ce tems-là , notre *Sophie* demeura seule : son pere , qui avoit juré qu'elle ne sortiroit de sa prison que pour épouser *Blifil* , ne consentoit d'en ouvrir la porte , que pour lui donner à manger , & ne le permettoit qu'en sa présence.

Le surlendemain de son arrivée , tandis qu'il déjeunoit avec son Ministre , un domestique vint annoncer un Gentilhomme, qui demandoit à lui parler.

Un Gentilhomme ! s'écria *Western*, eh qui diantre est-ce donc ? Va docteur , va voir qui c'est : M. *Blifil* ne peut encore être arrivé.... Descend , va vite , & viens me dire ce qu'il veut.

Le Docteur lui apprit, en rentrant, qu'un homme de bonne mine, portant une cocarde , & ressemblant fort à un Officier , disoit avoir des affaires particulieres , qu'il ne pouvoit communiquer qu'à M. *Western* seul.

Un Officier ! s'écria d'un ton plus haut le pere de *Sophie* ; qu'est-ce qu'un homme de cette robbe peut avoir à démêler avec moi ? Si c'est un billet de route , ou de logement , je ne suis pas ici *juge de paix* ; mon pouvoir est limité dans l'étendue de mon ressort.... Qu'il monte cependant , puisqu'il veut absolument me parler.

Un Cavalier très-richement vêtu, fut alors introduit , qui après avoir demandé la grace de pouvoir dire un mot en particulier à M. *Western*, lui parla en ces termes,

5

C'est de la part de *Mylord Fellamar* , Monsieur , que j'ai l'honneur de vous saluer : mais , mon message , après ce qui se passa l'autre soir entre vous , ne vous étonne pas , sans doute.

Mylord , |qui ? s'écria *Western* , je ne connois pas ce nom-la.

Mylord Fellamar , lui dit l'Officier , est disposé à tout imputer à l'effet du vin ; & le moindre aveu de votre part , suffira pour le satisfaire. Les tendres sentimens qu'il a voués à votre aimable fille , ne lui permettent point de vous regarder avec des yeux ennemis ; & *M. Western* est l'homme de la terre avec lequel il voudroit le moins avoir un affront à venger. C'est un bonheur en vérité pour tous les deux , que le courage de *Mylord* soit assez bien connu pour lui permettre de laisser dans l'oubli la façon dont vous le traitâtes. Ce qu'il exige , seulement , est un simple aveu de votre faute , en ma présence.... Le moindre mot finira tout. Vous le verrez même , dès

A iij

tantôt , vous rendre ses devoirs ; & il n'aspire qu'après le moment fortuné de pouvoir se présenter , de votre aveu , à Madame votre fille , en qualité d'amant soumis.

Je n'entens pas trop bien tout ce que vous me dites , répondit *Western*.... J'imagine pourtant , puisqu'il s'agit de ma fille , qu'il est question d'un *Lord* , dont *Lady Belaston* , ma cousine , m'a parlé. Si c'est cela.... Présentez mes devoirs à *Mylord* ; & dites lui , que ma fille est promise à un autre. Peut-être , répliqua le Gentilhomme , que Monsieur n'est pas suffisamment instruit de la grandeur de l'ailiance que j'ai l'honneur de lui proposer. Je ne crois pas , du moins , qu'un Seigneur aussi puissant & aussi illustre.....

Ecoutez Monsieur , interrompit *Western* , il faut vous parler net ; ma fille est en effet promise : mais dût-elle ne l'être pas , rien ne pourroit m'engager à prendre un *Lord* pour gendre : je les déteste tous , & ne veux aucun commerce avec eux.

Monfieur , lui dit l'Officier , fi telle eft votre derniere réfolution , j'ai ordre de vous dire , que *My-lord* attend le plaifir de vous voir ce matin , dans *Hide-Park*.

Vous pouvez lui dire de ma part , répondit *Western* , que j'ai trop d'affaires pour m'aller promener ; & que je ne fors pas d'aujourd'hui.

Monfieur , lui dit l'autre , vous êtes sûrement trop gâlant homme pour me charger sérieufement d'une telle réponse. On ne dira jamais de vous , qu'après avoir insulté un Pair du Royaume , vous lui ayez refusé fatisfaction. La tendresse de *My-lord* pour votre fille , lui faisoit défirer ardemment que cette aventure fe terminât à l'amiable : mais , dès qu'il ne peut plus vous regarder comme un pere , fon honneur ne lui permet pas de paffer fous filence l'indigne traitement que vous olâtes lui offrir.

Moi ! s'écria *Western*.... C'est un menfonge atroce : De ma vie , je ne lui offris rien.

A iij

L'Officier ne fit , à ceci , qu'une réponse laconique , mais accompagnée de quelques remontrances manuelles , dont M. *Western* ne sentit pas plutôt le poids , que ce digne Seigneur de Paroisse commença à parcourir très lestement tous les coins de sa chambre , en beuglant aussi haut que s'il eût désiré d'avoir toute sa maison pour témoin de son agilité.

Le Ministre , qui achevoit de déjeuner , accourut aux clameurs de son maître. . . . Juste Ciel ! Juste Ciel ! Monsieur , de quoi donc s'agit-il ? De quoi il s'agit ? répondit *Western* , d'un assassin sans doute , qui en veut à la fois à ma vie & à mon argent.... Regarde ce bâton , qu'il tient encore à la main !.... Il m'assommoit avec.... Tandis que je lui parlois poliment....

Comment M. , lui dit froidement le Capitaine , ne m'avez-vous pas donné un démenti ?

Non , sur mon honneur !.... Je ne le crois pas , dis-je , j'ai seulement nié d'avoir insulté *Mylord*.....

Mais je n'ai jamais prétendu dire ,
 que vous eussiez menti.... & vous
 n'eussiez pas dû fraper un homme
 désarmé. Si j'eusse eu un bâton pa-
 reil au tien , je t'eusse frotté les
 oreilles de la bonne maniere.....
 Viens, descens dans la cour , lais-
 se-m'en prendre un , si tu l'oses ,
 & nous verrons beau jeu.

Je vois , Monsieur , lui dit l'Of-
 ficier , que vous n'étiez pas digne
 de la peine que j'ai prise ; & je vais
 rendre compte de vos sentimens
 à Mylord.... Je suis fâché de m'être
 ici sali les mains.

Il sortit , en achevant ces mots ,
 tandis que M. *Western* , à qui la
 colère , peut-être la politique
 sembloit avoir interdit la parole ,
 se faisoit tenir par son Ministre.

Cependant , la pauvre *Sophie* ,
 qui du fond de sa prison avoit en-
 tendu les hurlemens de son pere ,
 se tuoit de fraper des pieds & des
 mains , & de crier pour que l'on
 vint à elle. On l'entendit enfin ; &
Western , effrayé des accens doulou-
 reux de notre Héroïne , oubliant

tout à coup son injure , vola à l'appartement de sa fille.

Elle étoit à demi morte , lorsqu'il entra. Cependant , à la vue de son pere , elle ramassa toutes ses forces , se traîna ju'qu'à lui , lui serra les mains , & lui cria d'une voix entrecoupée , ô mon pere ! ô mon cher & très-aimé pere... ! ayez pitié de mes terreurs.... n'êtes-vous point blessé ?

Non , non , s'écria *Western* , le mal n'est pas grand. Le coquin croyoit m'en avoir fait davantage : mais les loix sont là ; il s'en repentira , je t'en répons !.... Eh de grace , dit-elle , apprenez-moi donc ce que c'est ? Quel est le malheureux qui a osé vous insulter ?

J'ignore son nom , répondit *Western* ; c'est un de ces aigrefins , que nous payons , je crois , pour nous battre : mais il me le rendra bien , si tant est qu'il ait quelque chose à perdre !...

Mais , encore un coup , lui dit *Sophie* , daignez du moins m'apprendre le sujet de la querelle ?

Belle demande ! c'est toi-même. Ai-je jamais eu d'affaires , de querelles , de chagrins , que pour toi ?.. Ah *Sophie* ! c'est à toi seule que je dois toutes mes infortunes.... Tu feras enfin mourir ton pauvre *Pere*!... Un *Lord* , que le Ciel confonde , & dont le diable sçait le nom mieux que moi , s'avise de t'aimer ; & parceque je ne veux pas de lui pour gendre , le boudreau m'envoye un cartel !... Allons , *Sophie* , sois bonne fille , & mets fin aux peines de ton pere ; allons , consens à mon bonheur , en épousant celui que mon cœur t'a destiné : il sera ici dans deux jours ; promets-moi seulement de l'épouser dès qu'il sera venu , tu me rendras le plus heureux des hommes : chevaux bijoux , carrosse , tu n'as qu'à dire , tu n'as qu'à souhaiter , la moitié de mon bien est à toi dès aujourd'hui..... Que dis-je ? tout est à toi , si tu le veux !

Mon pere me permettra-t-il , dit en soupirant *Sophie* , de lui parler un instant ?

En doutes-tu, ma fille ? répondit *Western* ; ne sçais-tu pas , que mon plus grand plaisir est de t'entendre ? Parle mon cher enfant ! j'espère t'entendre toute ma vie , avec plaisir. O ma *Sophie* ! tu ne sçais pas , tu ne soupçonnes pas combien je t'aime ; non , tu ne le sçais pas : aurois-tu quitté ton pauvre pere , qui n'a d'autre joie , d'autre consolation dans la vie , que celle de voir , d'entendre , & d'aimer sa petite *Sophie* ?

A ces mots , les yeux du bonhomme étoient couverts de larmes ; & *Sophie* , en essuyant les siennes , répondit ainsi :

Je connois toute la tendresse que mon pere a pour moi ; le Ciel m'est témoin de celle que je ressens pour lui ! & la seule crainte de me voir forcée de passer dans les bras de *Blifil* , a pu m'arracher à ceux d'un pere que j'aime assez passionnément pour sacrifier ma vie à sa félicité. Que dis-je ? j'ai plus fait encore ! j'ai voulu forcer mon cœur , j'ai voulu le contraindre à

se plier à vos désirs ; j'étois presque déterminée à affronter le sort le plus affreux que je connoisse , pour marquer mon obéissance au plus tendre des peres. Mais , c'est à quoi tous mes efforts n'ont pu ni ne pourront jamais atteindre.... Ici , M. *Western* commença à froncer le sourcil , ses yeux s'enflammerent , & sa bouche alloit tonner contre sa fille , lorsque *Sophie* qui s'en aperçut , le supplia de daigner l'entendre encore un instant.

Si la vie de mon pere , dit-elle , si sa santé , si sa félicité réelle est attachée à quelque prix , & que mon sang puisse seul le payer , parlez , Monsieur , me voilà prête , je m'expose à tout , j'affronte tout pour garantir une tête si chere !.... Oui , malgré l'horreur que m'inspire le plus détesté des Amans.... Oui , pour sauver mon pere , je consentirois même d'épouser *Blifil*.... Mais....

Je t'ai déjà dit , interrompit *Western* , que mon bonheur & ma

vie sont attachés à ton obéissance.... Voi donc , si tu veux conserver ton pere.... Je suis désespéré , je meurs enfin , si tu n'as pas pitié de moi.

Se peut-il , lui dit-elle , en le regardant tendrement ; que les vœux d'un si bon pere n'ayent d'autre but que de me rendre misérable?... Moi ! s'écria *Western* , non , tous mes vœux sont pour te rendre heureuse. Est-il rien que je ne donnasse , pour te voir au comble du bonheur? ...

Souffrez donc , interrompit *Sophie* , souffrez donc que je sache , souffrez donc que je sente en quoi consiste ce bonheur que vous me souhaitez. S'il est vrai , que l'opinion seule fasse notre félicité , quel sera donc mon sort , lorsque je me croirai la plus infortunée des femmes ?

Il vaut bien mieux te croire telle , lui dit le pere , que de l'être en effet , en épousant l'indigne vagabond que tu aimes.

Si vous daignez vous en fier à

moi , lui dit *Sophie* , je jure par toute ce qu'il y a de plus sacré , de ne jamais épouser ni lui ni d'autres , sans votre consentement. Laissez-moi consacrer ma vie uniquement à vous servir & à vous plaire ; souffrez , que je sois encore votre chere *Sophie* , & que ma seule affaire , & que mes seuls plaisirs , soient de faire les vôtres.

Non , *Sophie* , répondit *Western* , on ne me trompe pas ainsi : tant on auroit droit alors de penser ce qu'elle ne pense déjà que trop de moi. Non *Sophie* , encore un coup , présume un peu mieux de ton pere ; crois qu'il connoît assez le monde , pour ne jamais compter sur la parole d'une femme , en toute affaire où il sera question d'un homme.

Eh , par-où s'écria *Miss Western* , où donc ai-je mérité de la part de mon pere , une pareille défiance ? Lui manquaï-je jamais dans mes promesses ? & depuis le berceau , ne m'a-t'il pas toujours vu sincere ?

Tout cela peut être , cria *Western* en se levant : mais je veux , & je prétens être obéi ; & tu l'épousseras , dusses-tu périr le lendemain. Ces mots accompagnés d'un déluge de sermens , d'injures , & d'imprécations , épouvantèrent tellement *Sophie* , qu'elle tomba presque sans sentiment , dans un fauteuil.

Western , craignant d'être attendri par ce spectacle , se hâta de sortir de sa chambre , dont il emporta la clef ; & revint trouver son Ministre.

CHAPITRE I.

Petite consolation pour SOPHIE.

LA Maîtresse de la maison , où logeoit M. *Western* avoit déjà conçu d'étranges idées de ses hôtes.

Cependant , comme on l'avoit assurée que ce Gentilhomme étoit puissamment riche , & qu'elle tiroit

un prix exorbitant de ses chambres, elle crut devoir fermer les yeux sur tout ce qui la choquoit ; & qui plus est , se taire. La prison de *Sophie* ne laissoit pourtant pas de l'inquiéter : ce que sa servante lui avoit appris du caractère de cette Demoiselle , intéressoit tous les cœurs pour elle ; mais les vrais intérêts de l'Hôtesse, ne lui permettoient que de la plaindre.

Quoique *Sophie* ne mangeât presque rien , on la servoit pourtant régulièrement. Malgré tout le courroux de son pere , quelque chose qu'elle eût désirée , quelque prix qu'il en dût coûter , elle eût été dès l'instant satisfaite. *Western* , quoiqu'entêté , quoique bizarre , aimoit, ou plutôt adoroit sa fille ; & l'espoir de lui procurer le plus léger plaisir , en étoit toujours un vraiment sensible pour cet homme singulier.

L'heure du dîner arrivée , *Western* , qui avoit juré de ne confier à personne la clef de l'appartement de *Sophie* , accompagna *George* (le

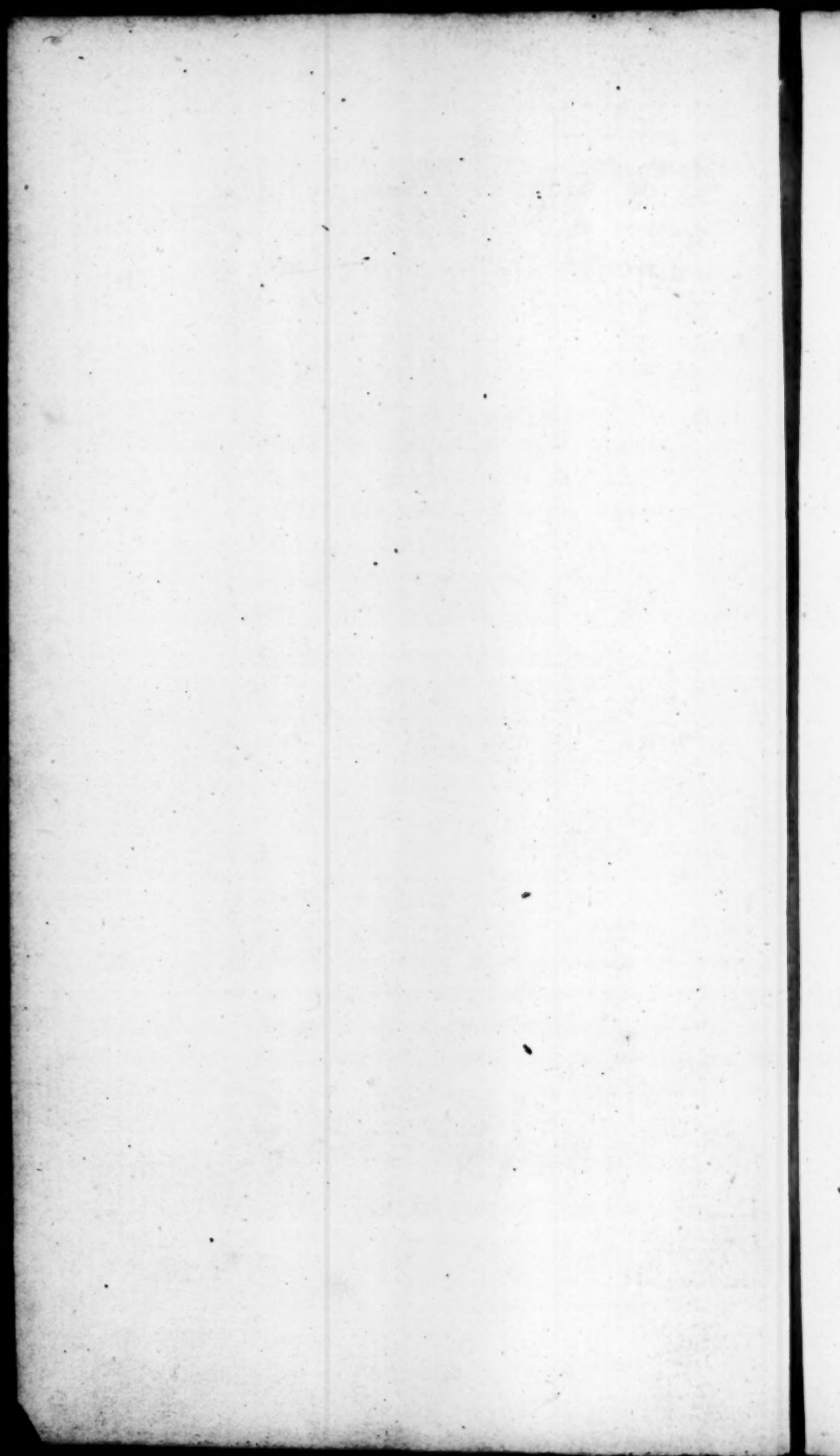
Garde-chasse) qui lui portoit un poulet rôti , & l'attendit à la porte.

George , en mettant le plat sur la table , saisit l'occasion de présenter ses respects à sa jeune maîtresse , qu'il n'avoit pas vûe depuis long-tems , la pria instamment de ne pas , à son ordinaire , renvoyer la volaille entiere à la cuisine. J'ai sçu , dit-il , Madame , que vous n'avez rien mangé depuis deux jours ; goutez les œufs , dont ce poulet est farci ; je sçai que vous les aimez , j'espère que vous en serez contente.

Quoique la douleur ne produise pas toujours les mêmes effets sur tout le monde , (comme sur une Veuve , par exemple , à qui elle aiguise l'appetit beaucoup plus que ne feroit l'air des plaines de *Bansted* ou de *Salisbury*) il est pourtant vrai , quoiqu'en pense le vulgaire , qu'une douleur réellement extrême , après s'être bien exhalée , n'est pas tout-à-fait insensible à la faim.

Sophie en fournit une preuve :





personne n'eût peut-être jamais lieu (si l'on pèse bien sa situation) d'être plus affligé qu'elle. Elle se détermina pourtant , sans y penser , si l'on veut , à dépecer la volaile ; & ne fut pas peu étonnée d'en voir tomber une Lettre , contenant ce qui suit.

MADAME,

Si j'étois moins pénétré de vos malheurs , je tâcherois , non pas de vous peindre les miens , mais de vous exprimer l'état horrible de mon ame , en apprenant, par Honora, tout ce que vous avez souffert. Mais , si la sensibilité seule peut concevoir l'idée des maux que peut ressentir un cœur tendre , mon aimable Sophie n'a pas besoin d'être mieux informée de l'amertume de mes peines. Est-il rien sur la terre qui puisse ajouter à mon supplice , lorsque je vous sçais malheureuse ? Oui , ma Sophie , c'est de sçavoir que je n'en puis accuser que moi ; c'est d'avoir à m'imputer toute l'horreur de votre destinée ! Peut-être osai-je ici

trop présumer de moi-même ; mais , qui peut m'envier un déplorable avantage , qui me coûte si cher ! pardonnez donc , belle Sophie , à un sentiment si gracieux ; pardonnez donc au tendre intérêt qui m'enhardit à vous demander si mes conseils , mon secours , ma présence , mon absence , ma mort même , peuvent être utiles à ma Sophie , & soulager ses maux ? Pourrois-je , hélas , jamais payer tout ce que je lui coûte ! Les vœux les plus ardens , la tendresse la plus pure , la soumission la plus respectueuse , tout enfin ce que l'amour peut inspirer de sentimens dignes d'un objet adorable , peut-il indemniser Sophie du sacrifice qu'elle feroit à ma félicité ? Ah S'il étoit possible qu'elle daignât s'en contenter , fuyez , fuyez , cher objet que j'adore , accourez dans des bras toujours ouverts pour vous recevoir & vous protéger : seule , ou suivie de l'opulence même , ma Sophie m'est également chère ; je possède avec elle tous les trésors de l'Univers !

Si votre prudence ordinaire juge que mon ardeur m'emporte trop loin ;

si ce sacrifice vous paroît trop grand ; s'il n'est aucun moyen de vous rendre la paix , & de calmer le couroux d'un pere , que de renoncer à moi pour jamais : chassez de votre cœur l'ombre même de la pitié ; oubliez , effacez de votre souvenir un malheureux , qui n'est déjà que trop coupable ; croyez , que votre bonheur m'est mille fois plus précieux que le mien même ; que c'est mon cœur qui vous le dit , que c'est mon cœur qui vous le jure ! mon premier desir (eh pourquoi la fortune ne le rempliroit-elle pas ?) Mon premier desir , dis-je, fut de vous voir toujours , & de vous voir toujours heureuse : Celui qui m'occupe aujourd'hui , c'est d'apprendre bientôt que vous le soyez en effet. Mais , rien ne peut égaler mon supplice , lorsque je me reproche que vous avez pu souffrir un instant pour celui qui sera toute sa vie &c.

TOM JONES.

Nous nous dispensons, sans scrupule , de rendre compte au Lecteur

des sentimens de *Sophie* à la lecture de cette lettre, nous ne lui dirons pas même combien de fois elle la relut : nous augurons assez bien de lui, pour laisser ce détail à son imagination. Sa réponse paroîtra peut-être un de ces jours : pour aujourd'hui, cela n'est pas possible ; & cela par une seule raison : c'est que la pauvre fille n'avoit ni plume, ni encre, ni papier.

Le soir, tandis qu'elle réfléchissoit à loisir sur cette Lettre, un bruit assez aigu vint tout à coup frapper son oreille & interrompre ses méditations. L'une des voix, qui composoient ce duo discordant, étoit fort connue de *Sophie*. Il falut écouter long-tems l'autre, pour reconnoître l'organe de la tante *Western*, qui ayant appris par un Domestique le logement de son cher frere, venoit de descendre chez lui.

Nous allons, par conséquent, prendre maintenant congé de *Sophie* ; & suivant notre politesse or-

dinaire , tenir quelques momens
compagnie à Madame *Western*.

CHAPITRE III.

SOPHIE hors de prison.

Monsieur *Western* & le Ministre
Supple, (l'Hôte étant occupé
ailleurs) fumoient tranquillement
leur pipe , lorsque l'on annonça
l'arrivée de Madame *Western*. Le
pere de *Sophie*, grand observateur
du cérémonial , & surtout envers
sa sœur , qu'il respectoit malgré lui-
même , se hâta de courir au devant
d'elle.

En vérité , dit-elle , en se jet-
tant dans un large fauteuil , il n'est
plus possible de voyager dans ce
Royaume ! les sots Actes du Parle-
ment , ont achevé de rendre les
chemins impraticables. mais ,
mon frere , par quel hazard vous
êtes-vous niché dans cet odieux
logement ? jamais homme de con-

dition ne mit certainement le pied ici !....

Ma foi , je n'en sçai rien , répondit *Western* ; c'est l'Hôte de mes chevaux qui me l'a enseigné : je l'ai crû assez faufile avec les Seigneurs , pour sçavoir où ils logent.

Fort bien ! lui dit la sœur. Et ma nièce , que m'en apprendrez-vous ? auriez-vous déjà rendu vos devoirs à *Mylady Belaston* ?

Oh , qu'oui ! répondit le vieux Gentilhomme ; & votre nièce est en sûreté. Elle est là haut dans sa chambre.

Comment mon frere ! ma nièce est dans la maison , dites-vous : elle ignore donc mon arrivée ?

Qui diantre le lui auroit dit ? répliqua *Western* ; j'ai la clef de son appartement dans ma poche. Je l'ai enlevée de chez notre cousine , dès le premier soir de mon entrée à Londres ; & depuis ce tems , je puis répondre d'elle , comme d'un vieux renard dans un sac.

Juste Ciel , qu'entens-je ! s'écria la sœur : je me doutois bien que

Que vous eussiez fait quelque sottise ; & j'aurois bien dû m'y attendre quoi ! ne m'aviez-vous pas promis d'employer les voyes de la douceur & de la politesse ? N'est-ce pas votre brutalité qui a déjà forcé ma pauvre nièce de quitter le Pays ? vous prétendez donc l'obliger à saisir l'occasion de prendre encore une fois la fuite ?

Brrr ! s'écria *Western* , en jetant sa pipe dans le feu , ne nous y voilà - t - il pas encore ? quand je m'attend à des louanges , j'éprouve encore votre censure.

Comment , mon frere ? lui dit aigrement la Dame , avez - vous jamais pû penser que j'approuvasse l'emprisonnement de ma nièce ? ne vous ai-je pas répété cent fois , que dans un Pays libre , les femmes ne sont point assujéties au pouvoir arbitraire d'un pere , ou d'un mari ? nous sommes libres comme vous , Monsieur ; & plutôt au Ciel , que vous fussiez aussi digne de l'être. Si vous prétendez que je reste encor quelques momens dans

ce respectable Hôtel, que je vous reconnoisse encore dans le monde pour mon parent, ou que je me mêle encore des affaires de votre famille, rendez tout-à-l'heure la liberté à ma nicce.

Madame *Western*, le dos au feu, une main derriere elle, & l'autre roulant une prise de tabac dans ses doigts, avoit un air si redoutable, en prononçant cette sentence, que jamais *Thalestris*, à la tête des Amazones, n'inspira peut-être plus de terreur. Aussi Monsieur son frere, qui n'étoit point du tout préparé à ce choc, en fut-il si ébranlé, que jettant tout à coup la clef sur la table.... Tenez, dit-il, Madame, faites-en tout ce qu'il vous plaira : je voulois seulement garder *Sophie* jusqu'à l'arrivée de *Blisfil*, qui ne peut tarder longtems: S'il arrive quelque chose qui vous déplaîse, je m'en lave les mains.

Je réponds de tout, sur ma tête, s'écria Madame *Western*. Je ne m'engage pourtant ici, qu'à une condi-

tion expresse : ne vous mêlez de rien ; confiez aveuglément cette affaire a mes soins ; sans quoi , je pars. Si ces préliminaires sont ratifiés par mon frere , je tenterai de préserver l'honneur de sa famille ; au cas contraire , je persiste dans l'exacte neutralité.

Souffrez , Monsieur , dit le Ministre *Supple* , en s'inclinant profondément , que je vous supplie de croire Madame ! la douceur produit souvent plus d'effets que la menace .. Quoi ! s'écria le vieux Gentilhomme , tu t'en mêles aussi ?..... ose encore dire un mot , & je te chasse pour jamais.

Eh si mon frere , lui dit la sœur ; est-ce ainsi que vous respectez le clergé ? M. *Supple* est un homme sensé , dont vous devriez suivre les conseils ; & surtout , dans cette occasion , la terre entière sera de son avis. Mais , j'attends une réponse finale & catégorique à mes propositions. Abandonnez votre fille à ma conduite ; ou chargez-vous - en pour jamais ; & que je

n'entende plus parler , ni de vous ;
ni de votre famille.

Eh de grace , Monsieur ! s'écria
Supple , daignez agréer ma média-
tion.....

Qui diantre en a besoin ? cria
Western à tue tête ; la clef n'est-elle
pas sur la table ? qui l'empêche de
la prendre , & de faire à sa mo-
de ?

Non , mon frere , répondit la
Dame , j'insiste sur la formalité :
je vœux qu'elle me soit remise , avec
la ratification des articles stipulés.

Eh bien , je vous la donne.....
prenez-la..... la voilà s'écria *Wes-
tern*. Ai-je jamais craint de vous
confier ma fille ? n'a-t-elle pas déjà
vêcu des années entieres avec
vous !

Plût au Ciel ! répondit la tante ,
qu'elle ne m'eût jamais quittée :
tout ceci ne seroit certainement pas
arrivé.

Oh , sans doute ! s'écria *Western*.
Je suis toujours le seul blâmable.

Mais oui , vous l'êtes , lui dit-
elle , je vous l'ai toujours dit , &

je vous le dirai toujours. J'espère
pourtant , que vous deviendrez
plus docile ; & que l'expérience du
passé , vous apprendra à ne point
détruire , par vos bévues , tout ce
que la sagesse de mes précautions
a pu concerter d'avantageux pour
vous. En vérité , mon frere , vous
n'êtes pas fait pour ces sortes de
négociations : votre système de po-
litique est défectueux en tous points.
J'insiste donc , encore un coup , sur
la promesse que j'exigeallons
parlez ; & surtout songez , bien au
passé !

Que prétendez - vous , s'écria
Western en jurant , que je vous di-
se encore ? je crois , Dieu me par-
donne que vous feriez de nouveau
dâmnner le diable

Courage , mon frere ! lui dit la
Dame , vous voila retombé dans
vos louables habitudes il n'est
plus possible de converser avec
vous. J'en appelle à M. *Supple* ,
homme aussi prudent qu'équitable :
Qu'il dise , si mes propos ont de quoi
vous fâcher mais vôtre tête est
devenue si dure ! B iij

Eh, Madame, dit le Ministre, de grace n'irritez point Monsieur !

Qu'appellez-vous, irriter ? reprit vivement Madame *Western*..... J'apperçois, mon ami, que vous êtes un sot, ainsi que lui. Mais, allons mon frere, puisque l'on s'en fie à moi, je veux bien encore entreprendre de ramener ma nièce à son devoir. Ah, que les affaires sont bien confiées, dans les mains des hommes ! la tête d'une femme en vaut plus de mille des vôtres.

A ces mots, Madame *Western* ayant sonné un domestique, se fit conduire à l'appartement de *Sophie*.

Dès qu'elle fut sortie, & que son frere eut soigneusement fermé la porte, il soulagea son cœur, en la maudissant à son aise, sans s'oublier lui-même, pour s'être mis en tête de songer à hériter d'elle.... il faut pourtant patienter encore, dit-il, en se radoucissant : ce seroit pitié de tout perdre, après avoir si longtems souffert ; la bégueule ne peut vivre toujours, &

je sçais que son testament est en ma faveur.

Le Ministre approuva , & loua fort cette résolution ; & M. *Western* , qui dans la joye ou dans la douleur , avoit pour coûtume de boire une bouteille de plus , ne tarda pas à s'en trouver si bien , que son cœur étoit déjà purgé de tout serment de colére ou de haine , lorsque Madame *Western* reutra dans sa chambre avec Sophie. Notre jeune amante , avoit sa cape & son petit chapeau . . . je l'emmène à mon Hôtel , dit la tante ; car , en vérité , mon frere , ces appartemens ne sont pas dignes d'être habités par des Etres pensans.

Tout comme il vous plaira , Madame , répondit *Western* : elle ne peut être en meilleur mains ; & le Ministre , s'il me rend justice , vous certifiera , que pendant votre absence , je vous ai reconnue cinquante fois , pour la meilleure femme du monde.

Oh , oui ! Madame , s'écria M.

B iiij

Supple , c'est ce que je suis prêts d'affirmer.

Vous conviendrez , mon frere, répondit Madame *Western* , que je vous ai toujours rendu justice. Mais, avouez aussi , que vous êtes souvent un peu trop emporté ? Il est vrai , cependant , qu'après quelques instans de réflexion , je connois peu d'hommes plus raisonnables.

Eh bien , ma sœur , puisque vous pensez ainsi , répondit le bon Gentilhomme , je bois à vous de tout mon cœur. Je suis quelque fois un peu vif , j'en conviens : mais je n'ai pas de fiel. *Sophie* , sois bonne fille ; & si tu veux que je t'aime , obéis en tout à ta tante.

Je ne doute point d'elle , répondit la tante : ma nièce a déjà devant les yeux l'exemple de sa cousine *Henriette* , qui s'est irrévocablement perdue , pour avoir négligé mes conseils . . . A propos , mon frere ! Devineriez-vous bien , qui est arrivé chez vous , le jour de votre départ pour *Londre* ! Cet impu-

dent, cet odieux faquin, avec son nom Irlandois Ce *Fitz-Patrick* ! qui a si indignement trompé *Henriette*. Il est entré, sans se faire annoncer, sans quoi je l'eusse fait éconduire : il ma même, pour ainsi dire, forcée d'entendre, sur le compte de sa femme, une longue & mauvaise histoire, où je n'ai pu comprendre un mot. Mais, ma réponse fut courte : Je lui remis la lettre qu'elle ma écrite, & le chargeai d'y répondre. J'imagine que ce pied-plat va chercher à nous déterrer ici : mais je vous prie de le congédier, car je ne prétens pas le voir.

Ni moi non plus, répondit *Western*, n'en craignez rien. Je n'autorisai jamais la désobéissance des filles. Bien en appris à ce drôle-là, de ne m'avoir pas rencontré à la maison : je l'aurois, morbleu, fait jeter par les fenêtres.... Tu vois, *Sophie*, ce qu'entraîne la désobéissance !....

Eh, mon frere, interrompit la tante, pourquoi insulter mal-à-propos *Sophie* ? L'exemple est dans

votre famille : pourquoi ces répétitions odieuses ! Laissez - moi , encore un coup , le soin de tout ceci . Allons , allons , point de rancune.... j'y consens , répondit *Western*....

La tante , heureusement pour *Sophie* , termina cette nouvelle contestation , en demandant des chaises à porteurs . Je dis , heureusement , car le frère & la sœur alloient sans doute recommencer sur nouveaux frais . Le sexe seul , & l'éducation , avoient mis entr'eux quelque différence ; du reste , tous deux étoient entiers & entêtés , tous deux aimoient passionnément *Sophie* , & tous deux en particulier se méprisoient souverainement .



CHAPITRE IV.

JONES reçoit des nouvelles de SOPHIE. Il va à la Comédie avec Madame MILLER, & PARTRIDGE.

L'Arrivé de George , le Garde-Chasse , à Londres , & les services qu'il avoit promis de rendre à son ancien protecteur , consolent fort Tome Jones. Ce fut , en effet , par son moyen qu'il reçut la lettre suivante , que Sophie , remise en liberté , lui avoit écrite dès le soir même de sa délivrance.

MONSIEUR.

Comme votre sincérité ne peut m'être suspecte , je crois vous obliger en vous apprenant , que l'arrivée de tante a mis fin à une partie de mes souffrances. je suis , du moins , avec

B vi

elle, & je jouis de la liberté. Il est
 vrai, qu'elle m'a fait promettre de
 n'avoir aucun commerce avec qui que
 ce soit, sans son consentement; &
 que j'ai juré de garder inviolable-
 ment cette promesse. On ne m'a pour-
 tant pas expressément défendu d'écri-
 re; mais je ne sens pas moins que
 c'est un oubli, dont je ne puis me pré-
 valoir. Ainsi, Monsieur, si je man-
 que aujourd'hui à la foi promise;
 c'est pour vous avertir que je ne puis
 désormais continuer de recevoir vos
 lettres, moins encore y répondre,
 sans en faire part à ma Tante. Tou-
 tes promesses sont sacrées pour moi,
 & comprennent tout ce que je sens
 qu'elles doivent raisonnablement sous-
 entendre: cette déclaration, si vous
 la pesez bien, pourra peut être adoucir
 dans votre esprit ce que ma résolution
 paroît avoir de trop austère. Mais,
 pourquoi cherchai je à vous con-
 soler ainsi? Quoique très-résoluë à ne
 pas me conformer, sur certains points,
 aux desirs de mon pere, il n'est pourtant
 pas moins vrai que je ne m'engagerai
 jamais ailleurs, sans son consente-

ment. La fermeté de ma résolution ;
 & la certitude que je vous en donne ,
 doit donc vous faire abandonner un
 espoir , dont la fortune (peut - être)
 a rendu le succès impossible. Songez ,
 Monsieur , que votre propre intérêt
 l'exige ; que c'est le seul moyen de
 vous réconcilier avec M. Alworthy ;
 & que s'il le faut même , j'ose vous
 en prier. Le hazard m'a renduë votre
 obligée , & vos intentions probable-
 ment encore plus. La fortune nous
 sera peut-être un jour moins contrai-
 re qu'aujourd'hui. Croyez , pourtant ,
 que je penserai toujours sur votre
 compte , conformément à votre mérite ,
 & que je suis véritablement ,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
 obligée Servante ,
 SOPHIE WESTERN.

P. S. Encore un coup , ne m'écri-
 vez plus , je vous en prie.... du moins ,
 quant à présent , & recevez ceci , dont
 j'en ai pas besoin , & que je sçais

*vous devoir être maintenant utiles :
Mais ne sçachez gré (je vous en
conjure !) de cette bagatelle * , qu'à
la fortune qui l'avoit déjà fait tom-
ber dans vos mains.*

Un enfant eût mis moins de
tems à épeller cette lettre , que
notre Héros à la lire. Les senti-
mens qu'elle fit naître en lui, étoient
mêlés de joie & de douleur : il
ressentoit , en un mot , tout ce
que sent un honnête homme ,
qui en lisant le Testament de son
intime ami , s'y trouve gratifié d'un
legs considérable. Il crut pourtant,
toutes réflexions faites , avoir plu-
tôt droit de se réjouir que de s'af-
fliger. Le Lecteur est peut-être mê-
me étonné , qu'il eût ici trouvé ma-
tière à s'affliger : mais le Lecteur
n'est peut-être pas aussi amoureux
que l'étoit le pauvre Jones ; & l'a-
mour est une maladie , dont les sym-
ptômes , ainsi que ceux de la son-

* Ceci s'entend sans doute , du billet de
une de 100 livres sterling.

ſomption, flattent très-rarement le malade.

Ce qui le combloit de joie, c'eſt que ſa maîtrefſe, après avoir recouvré ſa liberté, étoit maintenant avec une femme dont le commerce étoit infiniment moins dur que celui de *M. Western*. Un motif de conſolation encore plus ſenſible pour lui, naiſſoit de la promeſſe que lui faiſoit *Sophie*, de ne jamais conſentir à recevoir la main d'un autre. Car, quelque déſintéreſſée qu'il crût ſa paſſion, & quelque généreufes que fuſſent ſes offres dans la lettre qu'il avoit écrite, nous n'en croyons pas moins, de bonne foi, que l'ami *Jones* eût été très-fâché d'apprendre qu'un autre eût épouſé *Sophie*, quelque avantageuſe que cette alliance dût être. Un degré ſi raffiné d'amour *Platonique*, & ſi fort détaché des ſens, eſt un don que le Ciel n'accorde guères qu'aux femmes. J'en connois, du moins, qui ſe vantent de le poſſéder..

Tom, après avoir employé trois

grandes heures à lire & à baisser sa lettre , se trouva disposé à remplir une promesse qu'il avoit plus d'une fois faite à Madame *Miller* : c'étoit de l'accompagner à la Comédie , avec la plus jeune de ses filles , & M. *Partridge* , qu'on avoit jugé à propos de mettre de la partie.

M. *Jones* , qui étoit de bonne humeur , s'appretoit à jouir de la surprise & des critiques de *Partridge* , dont il n'attendoit que ce pur & simple sentiment de la nature , que l'art rectifie quelquefois , mais qu'il gâte encore plus souvent.

M. *Jones* , Madame *Miller* , la jeune *Betzi* & *Partridge* , ne furent pas plutôt placés , au premier rang de la premiere gallerie , que ce dernier débuta par crier tout haut , qu'il n'avoit jamais vu de plus belle maison.

Au moment que la symphonie commença , ie ne conçois pas dit-il , que tant de Musiciens jouent ensemble sans se faire détonner l'un l'autre !

A la vuë du moucheur de chandelle, voyez ! voyez, Madame ! s'écria-t-il, en parlant à Madame Miller, n'est-ce pas là le vrai portrait de celui qui est dans nos Livre de prieres, avant l'office de la *Conjuration des poudres* ? Eh pourquoi donc tant de chandelles ? Hélas ! ajouta-t-il, en soupirant, une pauvre famille en auroit largement pour tout un hyver.

Aussitôt que l'Acteur parut, (c'étoit *HAMLET* * *Prince de Danemarck*,) Partridge fut tout yeux & tout oreilles. Ce ne fut qu'à l'arrivée du Spectre qu'il retrouva sa langue, pour demander à Jones, qui étoit cet homme si étrangement habillé ! J'ai vu, ajouta-t'il, quelque personnage en tapisserie, ou ailleurs, qui ressemble à cela. Est-ce bien une armure qu'il a sur le corps ? Cela doit être bien lourd ! C'est un revenant, lui dit assez crûment Jones. Bon ! dit Partridge, en af-

* Tragédie de *Shakespeare*. Théâtre Anglois, tom. 2.

feñtant un sourire , tâchez , tâchez de me persuader celui-là ? Ce n'est pas que j'en ai jamais vû ; mais ce lui-ci , à mon gré , n'en a pas du tout l'air. Non , non , Monsieur , les *Esprits* ne reviennent pas dans cet équipage là.

On le laissa dans son erreur , qui jouit fort tout leur voisinage , jusqu'à la scène entre *Hamlet* & le Spectre. *Partridge*, alors , frappé des attitudes naturelles de M. *Garrick* , * se laissa tout à coup convaincre de ce qu'il venoit de nier l'instant auparavant , & commença à trembler de façon , que ses genoux se frapportoient fréquemment l'un l'autre.

Qu'as-tu donc ? lui dit *Tom* ; ce guerrier , que tu vois sur le Théâtre , te fait il peur ?

O là ! Monsieur , lui dit *Partridge* , je vois maintenant que vous aviez raison . . . Je ne crains

* Excellent Aëteur Anglois , surtout dans le rôle d'*Hamlet*.

pourtant rien : je sçais que ce n'est qu'une Comédie Et d'ailleurs, si e'étoit en effet un revenant, quel mal pourroit il faire de si loin, & parmi tant de monde ? Au reste, si j'ai ressenti quelque crainte, je ne suis du moins pas le seul.

Qui ? qui, s'écria *Jones*, ose-tu regarder ici comme aussi poltron que toi ?

Poltron tant qu'il vous plaira ; dit *Partridge* : mais si ce petit homme, sur le Théâtre, n'est pas véritablement effrayé, je n'ai jamais connu la crainte Oui, oui, *suis-moi*, dit-il ? Oh ! Je t'en souhaite ; au diantre qui s'y fie ! . . . Miséricorde ! le petit homme le suit ? Ah, quelle témérité ! . . . qu'il t'en arrive ce qu'on voudra, c'est toi qui l'as voulu . . . Je te suivrais ? moi ! . . . Je suivrais plutôt le diable. Mais, c'est peut-être lui-même : car il prend, dit-on, la figure qu'il veut Ah ; les voila revenus . . . *Arrête ici !* dit-il encore ? Il n'a, parbleu, été déjà que trop loin . . . & plus loin que je n'irois, pour tout le Domaine d'Angleterre.

Jones voulut alors parler
 Chut ! chut ! s'écria *Partridge* :
 mon cher Monsieur, laissez-moi, je
 vous prie, l'entendre

Pendant toute la tirade du Spec-
 tre, *Partridge* fut à peindre : les
 yeux fixés alternativement sur l'om-
 bre & sur *Hamlet*, le corps trem-
 blant, & la bouche béante, il ex-
 primoit successivement toutes les
 passions dont le Prince de *Danne-*
marc étoit agité.

L'acte fini Ma foi *Partridge*,
 lui dit *Tom*, tu surpasses mon es-
 pérance. Tu jouis du spectacle mieux
 que je ne t'en croyois capable.

Raillez, raillez, Monsieur, répon-
 dit *Partridge* : si le diable même ne
 vous fait pas peur, je n'en puis mais ;
 quant à moi, je ne rougis pas de
 le craindre. Je sens pourtant, que
 tout ceci n'est pas naturel ; ce n'est
 pas non plus le fantôme qui m'é-
 pouvante, j'ai bien vû, à la fin, que
 c'étoit un grand homme déguisé
 comme cela. Mais, quand j'ai vû
 trembler le petit homme, j'avoue
 que la vérité de sa terreur m'a saisi,

& que j'ai un peu tremblé à mon tour.

Et penses-tu, s'écria *Tom*, que ce petit homme étoit véritablement effrayé?

Comment, Monsieur! lui dit *Partridge*, n'avez-vous pas remarqué vous-même, quand le *revenant* lui a dit qu'il étoit son pere, & comment il avoit été assassiné dans le jardin, n'avez-vous pas remarqué, dis-je, comme sa frayeur s'est dissipée par degrez, & comme sa crainte s'est changée en douleur? Hélas! il m'en seroit arrivé de même en pareil cas ... Mais, silence! Ciel! quel bruit est-ce là?... le voilà revenu.... Oh bien, quoique je sçache que tout ceci n'est pas vrai, je ne voudrois pourtant pas être aussi près d'eux que tous ceux que j'y vois..... Oui, oui, s'écria-t-il, (en voyant *Hamlet* tirer son épée du fourreau) tu peux faire le brave... A quoi sert une épée contre les gens de l'autre monde?

Pendant le second acte, *Partridge* fut assez tranquille, & admira-

beaucoup la richesse des habillemens. Il ne put pourtant s'empêcher, en observant la contenance du Roi *Claudius*, de s'écrier, que les physionomies sont trompeuses ! qui croiroit, en voyant l'air de probité de cet homme-là, que c'est un assassin ? *Nulla fronti fides.*

Il demanda ensuite à *Tom*, si le Spectre reviendrait encore ? mais celui-ci, qui vouloit jouir de sa surprise, se contenta de lui répondre que peut-être le verroit-on bientôt paroître & disparaître, en un clin d'œil, comme un trait de feu.

Partr: ge, quoique intérieurement pénétré d'horreur, attendit pourtant ce moment avec impatience. Dès qu'il vit paroître le phantôme... Le voilà ! le voilà Monsieur, s'écria-t-il tout haut. Eh bien lui dit *Jones*, le petit homme te paroîtroit-il épouvanté ? Peut-être autant que vous me le croyez, répondit *Partridge*. Mais, est-on maître de cela. Pour moi, je ne voudrois pas être où est maintenant, comment l'appellez-

vous ? M. *Hamlet* , pour tous les biens du monde Mais , ô Ciel ! quel est devenu l'*Esprit* ? Je crois , Dieu me pardonne , l'avoir vu fondre ou s'abîmer sous terre ... Ma foi tu as bien vu , lui dit *Jones*. Eh bien , à la bonne heure , répondit *Partridge* : je suis bien sûr que ce n'est qu'un jeu ; & d'ailleurs si cela n'étoit pas , Madame *Miller* ne riroit pas de si bon cœur.

Pour vous , Monsieur , l'enfer même en personne ne vous feroit pas trembler Tant pis , tant mieux ; mais , voyons , voyons ceci Oh ! cela ne m'étonne pas , il est poussé à bout. Mets-la , mets-la en pièces , mon ami ... * Si l'infâme eût été ma mère , c'est ainsi que je l'eusse traitée : on ne doit rien à de pareilles marâtres Oui , va-t'en , va-t'en chienne ; Je n'aime pas à te voir.

Notre critique fut passablement sage , jusqu'à la petite Tragédie qu'*Hamlet* fait jouer devant le Roi.

* Il faut avoir lû la pièce , pour bien goûter tout ceci.

Ceci dérouta *Partridge* : mais son maître ne l'eut pas plutôt mis au fait des projets du jeune Prince , que le Pédagogue commença à s'applaudir de n'avoir jamais versé le sang de son prochain. Puis , se retournant vers Madame *Miller* , ne trouvez-vous pas , lui dit-il , que le Roi a l'air touché ? c'est pourtant un bon Acteur, ajouta-t-il ; & qui fait tout son possible pour le cacher. Je ne voudrois pas , pour le Thrône sur lequel il est assis , avoir une conscience aussi bourelée que la sienne Il se sauve ? cela ne m'étonne pas Va , tu seras cause que toutes les belles physionomies me seront désormais suspectes.

La scène des Fossoyeurs , attira vivement les attentions de *Partridge* , qui fut très surpris du grand nombre de crânes répandus sur le Théâtre.

Ne vois-tu pas , lui dit *Jones* , que cet endroit étoit ci devant un des plus fameux cimetières de la Ville ? Je ne m'étonne donc plus ,
s'écria

s'écria *Partridge*, d'y voir des revenants. Mais, je ne vis jamais de Fossoyeur plus maladroit. Quand j'étois Clerc de ma Paroisse, j'avois un Sacristain, qui tandis que celui-ci fait une fosse, en eût expédié trois. Ce nigaud se sert de la bêche, comme si de sa vie il n'avoit remué la terre.... Oui, oui, chante: tu aimes sans doute mieux cela que le travail.

Monsieur! à quel propos, le petit homme va-t-il prendre cette tête? Il est, en vérité, des gens bien hardis!... Il paroïssoit cependant, tout-à-l'heure, craindre le Spectre.
Nemo omnibus horis sapit.

Il n'arriva plus rien de remarquable pendant le reste du spectacle, à la fin duquel *M. Jones* demanda au Pédagogue lequel des Acteurs lui avoit plû davantage? Belle question! répondit *Partridge*: Le Roi, apparemment.

En vérité, *M. Partridge*, dit *Madame Miller*, vous n'êtes pas du goût de la Ville entière, dont tous les suffrages sont pour *Ham-*

let, & qu'on regarde comme le meilleur Comédien qui fût jamais. Lui ? S'écria *Partridge*, avec un coup d'œil méprisant, je jouërois, je vous assure, tout aussi bien que lui. Si je voyois un Fantôme, je ferois tout ce qu'il a fait, & peut-être encore mieux. Vous m'allez peut-être parler de cette conversation avec sa mere, qu'on a tant applaudie ? Eh, quel honnête homme, en pareil cas, vis-à-vis une si méchante mere, n'eût pas dit & fait exactement les mêmes choses ? Je vois bien, que vous vous moquez de moi : mais en vérité, Madame, quoique je n'aye jamais été à la Comédie à Londres, j'en ai pourtant vû dans la Province. J'aime le Roi, moi : quoiqu'il parle une fois plus haut que les autres, il prononce distinctement.... Tout le monde peut voir, que c'est un véritable Acteur.

Tandis que Madame *Miller* & *Partridge* étoient occupés de cette conversation, une Dame monta & vint parler à *Jones* : c'étoit Ma-

Madame Pitz - Patrick. Je vous ai vu ; dit-elle , de la loge où j'étois ; & comme j'ai à vous parler d'une affaire qui vous touche essentiellement , venez demain matin.... Non , non , (reprit - elle) venez plutôt l'après midi chez moi , & je vous instruirai de ce qu'il faut que vous sçachiez.

Tom promit de se rendre à l'adresse qu'elle lui indiqua ; & la Dame partit.

C'est ainsi que se terminèrent les aventures de la Comédie , où *Partridge* brilla , & plut beaucoup , non seulement à *Jones* & à Madame *Miller* , mais encore à toutes les personnes qui avoient été à portée de l'entendre , & qui l'avoient écouté avec plus d'attention qu'elles n'en avoient accordé aux Acteurs mêmes.

La crainte que lui avoit inspiré le Spectre , l'empêcha de se coucher cette nuit-là ; & il sua , pendant plusieurs autres , des deux ou trois heures avant que de s'endormir , tant son ame avoit été ébranlée par l'illusion du spectacle.

CHAPITRE V.

Où l'Histoire est forcée de rétrograder.

LEs meilleurs peres sont rarement exempts de prédilection pour quelques-uns de leurs enfans : le mérite supérieur n'est même pas communément ce qui la détermine ; mais je crois qu'on ne peut les condamner , lorsque cette supériorité décide & justifie leur choix.

En partant de ce principe , le Lecteur qui ne doit pas trouver mauvais que je regarde comme mes enfans tous les personnages agissans dans cette Histoire , ne doit pas non plus condamner l'inclination particulière que je me sens pour *Sophie* ; & j'aime à me persuader, que la beauté du caractère de mon enfant chéri , pourra rendre cette foiblesse excusable aux yeux de la Critique même.

C'est ce sentiment de tendresse

particuliere, qui ne me permet jamais , sans regret , de la perdre long-tems de vue. Je me hâterois , par conséquent , de sçavoir ce qui est arrivé à cette aimable créature depuis son départ de chez son pere , si je ne me croyois pas absolument obligé de rendre une légère visite à M. *Blifil*.

M. *Western* , dans la confusion d'idées que les premieres nouvelles qu'il avoit reçues de sa fille avoient excitées dans sa tête , ayant pris sur le champ le parti de courir après elle , n'avoit pas du tout songé à faire la moindre part de sa découverte à M. *Blifil*. Ce ne fut qu'à la premiere Hôtellerie qu'il rencontra sur la route , que le bon homme s'en souvint , & qu'il dépêcha un Courier , pour apprendre à *Blifil* , que *Sophie* étoit enfin retrouvée ; & qu'il étoit toujours déterminé à la lui donner pour épouse , immédiatement à son arrivée à Londres , pour peu que *Blifil* fut d'avis de l'y suivre au reçu de la Lettre qu'il lui écrivoit.

Comme l'amour de ce dernier étoit de nature à ne pouvoir être ralenti que par un grand événement (tel par exemple que la ruine entière de *Sophie*) ce fidèle Amant, quoique bien convaincu d'avoir seul occasionné la fuite de sa Maîtresse, n'en étoit pas plus refroidi pour elle, & ne balançoit pas un instant à accepter les offres de *M. Western*.

Il est vrai, laissant à part son avarice, qu'il se promettoit, en épousant cette fille, de satisfaire une passion qui lui étoit bien chère, c'est-à-dire, sa haine. Le mariage, suivant lui, étoit également propre à contenter l'amour ou la vengeance; & certains exemples nous prouvent, que cette opinion est du moins du nombre des probables. A dire le vrai, si nous pouvions partir de la conduite extérieure d'un assez bon nombre de gens mariés les uns envers les autres, nous pourrions peut-être assez vraisemblablement conclure que la plupart d'entr'eux, en s'associant ensemble, (cœur à part,) ont

pû penser comme le sage *Blisfil*.

Il trouva pourtant un obstacle en son chemin : ce fut de la part de *M. Alworthy*.

Cet homme respectable , à qui l'on n'avoit pû cacher la fuite de *Mlle Western* , non plus que l'aversion qu'elle avoit pour son neveu , n'avoit pas eu besoin de réfléchir long-tems pour sentir qu'on lui en avoit imposé , & pour se repentir d'avoir laissé pousser si loin les choses. Il n'avoit jamais pensé , qu'en fait de mariage ; il fût inutile de consulter l'inclination des enfans ; il croyoit , au contraire , que le plus sûr moyen de rendre les Parties heureuses , étoit de les laisser présenter à l'Autel par la main de l'amour.

Blisfil s'attacha d'abord à dissiper les soupçons que son oncle pouvoit avoir conçûs de sa bonne foi dans tout le cours de cette affaire : & ses protestations , ses sermens d'avoir été le premier trompé , déjà fortifiés par les déclarations précédentes de *M. Western* , tranquili-

lerent enfin M. *Alworthy*. Mais, ce n'étoit point encore assez. Il falloit amener l'oncle au point de ne pas trouver mauvais que son neveu recommençât de nouveau ses poursuites; & l'apparence seule des difficultés d'un pareil projet, eût suffi pour désespérer tout autre génie moins entreprenant. Mais, sûr de ses talens, ce jeune homme ne connoissoit rien dans la vaste étendue du ressort de la malignité, qu'il pût croire au-dessus de ses forces.

La peinture de sa vive tendresse pour *Sophie*, de l'espoir que sa persévérance pourroit peut-être la toucher un jour, fit la matière de son début. Il demanda, avec instances, que dans une affaire d'où dépendoit la félicité où le malheur de sa vie, il lui fût du moins permis de tenter toutes les voyes permises pour s'en procurer le succès. Me préserve le ciel ! s'écrioit-il, du ton le plus Tragique, de penser seulement à réussir par d'autres moyens ! D'ailleurs, Monsieur, ajoutoit-il (en laissant tomber quelques larmes de com-

grande) si l'événement trompoit mon espérance, ne sera-t-il pas toujours tems? Ne serez-vous pas toujours maître de refuser votre consentement? Voyez la Lettre de M. *Western*, voyez avec quelle ardeur il désire cette alliance; les sentimens d'un pere peuvent-ils vous être suspects? Quoi! voulez-vous que *Tom*, prétendez-vous qu'un scélérat m'enlève une si digne épouse? Et la jeunesse de *Sophie*, est-elle un objet indigne de la charité de M. *Alworthy*.

Tous ces argumens ne pouvoient manquer d'être fortement secondés par *Tuakum*, qui insista même un peu plus que *Blifil* sur l'obéissance que les enfans doivent en toutes circonstances à leurs peres. Les mesures que *Blifil* vouloit prendre, ne paroient, selon lui, que des motifs les plus chrétiens. Le pauvre jeune homme (ajoutoit-il avec emphase) n'a parlé qu'en dernier lieu de la charité, & je suis presque convaincu que c'est le premier des motifs qui le guident!

Square, s'il eût été présent, eût sans doute parlé de même, quoique sur un tout autre ton; & sa Morale, sur la *convenance des choses*, auroit eu très-beau jeu: mais le dérangement de sa santé, l'avoit conduit depuis peu de jours aux Eaux de *Bath*.

M. *Alworthy*, quoiqu'avec répugnance, fut enfin forcé de céder aux desirs de son neveu. Je vous accompagnerai à Londres, lui dit-il, où vous serez le maître d'employer tous les moyens décens & convenables pour mériter l'affection de *Sophie*. Je vous déclare, cependant, que je ne consentirai jamais à l'ombre même de la violence; & qu'elle ne sera votre épouse, que de sa pleine & franche volonté.

C'est ainsi que la tendresse de M. *Alworthy*, pour son neveu, mit en cette occasion sa prudence en défaut; & c'est ainsi, que la meilleure des têtes est quelquefois trahie par la foiblesse du meilleur des cœurs!

Bliss ayant réussi au-delà de ses espérances, ne songea qu'à hâter l'exécution de ses projets. Rien

d'important n'arrêtoit son oncle à la campagne : il l'engagea à partir dès le lendemain ; & ils arriverent à Londres , le soir même que M. Jones se réjouissoit si bien à la Comédie , aux dépens du bon *Partridge*.

Le lendemain de son arrivée , M. *Blifil* ne manqua pas d'aller , dès le matin , rendre ses devoirs à M. *Western* , de qui il fut très-bien reçu ; & qui l'assura (un peu plus qu'il ne pouvoit peut-être ,) que *Sophie* seroit à lui dans peu de jours. Il ne voyoit pas même , que le jeune amant retournât chez son oncle , jusqu'à ce qu'il l'eût présenté lui-même à Madame *Western* , sa sœur.



 CHAPITRE VI.
Visites.

LA sage Madame *Western*, étoit occupée à lire à sa nièce un *Traité de la Prudence, & de la Politique matrimoniale*, lorsque son frere, & M. *Blifil*, sans s'être fait annoncer, entrèrent brusquement chez elle, *Sophie*, à la vue de *Blifil*; frémit, pâlit, & pensa s'évanouir; sa tante, plus aguerrie, se contenta de rougir; & jettant un œil indigné sur son frere.

En vérité, Monsieur, je ne vous conçois pas! quoi, la règle des procédés vous sera donc éternellement étrangere? L'appartement d'autrui ne sera donc jamais pour vous plus sacré que le vôtre? & vous croirez, jusqu'à la mort, y pouvoir entrer aussi librement que chez vos manans de Fermiers? ... En quel siècle, en quel pais les hommes entrèrent-ils

jamais familièrement ; surtout à certaines heures , dans l'appartement d'une femme de condition , sans la moindre décence , & qui pis est , sans se faire annoncer ? Quelle peste de chicane , s'écria *Western* , allez-vous là me chercher ? ne semble-t'il pas que.... Point de vos brutalités , M. s'il vous plaît , interrompit brusquement Madame *Western*.... Vous avez effrayé ma pauvre nièce , au point qu'elle ne se soutient qu'à peine.... Allez, rentrez dans votre cabinet , ma chère , & tâchez de vous remettre : j'apperçois que vous en avez besoin.

A ces mots , *Sophie* , qui de ses jours n'avoit peut-être reçu d'ordre plus agréable , se hâta de disparaître.

Parbleu ! ma sœur , lui dit *Western* , je crois que vous extravaguez ? J'amène ici mon futur gendre , pour faire sa cour à ma fille ; & vous la renvoyez ?

Mais , mon frere , répondit-elle ; il faut être un peu plus qu'extravagant , surtout sçachant la situation

des choses , pour... J'en demande pardon à M. *Blifil* , mais il sçait , certainement à qui impute une réception aussi disgracieuse. Quant à moi , il ne sçauroit douter du plaisir que j'aurai toujours à le voir : mais le bon sens que je lui connois , ne lui auroit probablement pas permis de se présenter si cavalièrement chez des personnes à qui l'on doit quelques égards , à moins d'y être ce qu'on appelle forcé par quelqu'un.

Blifil , étourdi de l'apostrophe , alloit faire succéder une sorte réponse à de très-fortes révérences , mais M. *Western* lui en épargna l'embarras. Oh , j'ai tort ! s'écria-t'il , j'ai tort sans doute : cela ne peut être douteux , dès que Madame a prononcé !... Mais enfin , nous sommes ici : ou faites revenir ma fille , ou souffrez que M. *Blifil* aille la voir ; c'est pour cela qu'il vient à Londres , & nous n'avons plus de tems à perdre.

Doucement , mon frere ! s'écria Madame *Western* , M. *Blifil* sçait

j'en suis sûre trop son monde ; après ce qui vient d'arriver , pour prétendre revoir ma nièce ce matin. Les femmes bien nées sont délicates , on les choque aisément ; & les sens une fois agités se calment rarement si vite. Si M. *Blifil* , maître d'agir par lui-même , eût d'abord envoyé présenter ses devoirs à ma nièce , en lui demandant la permission de la saluer cette après-midi , peut-être eussai-je obtenu d'elle un consentement de le voir. Mais , c'est de quoi je désespère maintenant.

Je suis bien fâché , Madame , lui dit *Blifil* , de ce que l'extrême tendresse dont M. *Western* m'honore , & dont je ne croirai jamais être assez digne , ait été cause.... de ce que.... Eh, Monsieur, interrompit la Dame , vous n'avez pas besoin d'excuses : ne connoissons-nous pas mon frere ?

Je m'embarasse peu qu'on me connoisse , répondit *Western* , moitié fâché , moitié interdit ; mais quand prétendez-vous qu'il la voye ? Car

enfin , je vous répète encore , que c'est pour cela seul qu'il vient à Londres , ainsi que M. *Alworthy*.

Eh bien , mon frere , que M. envoie demander l'heure de ma nièce : j'augure que son message , si l'on en croit mes conseils , pourroit être écouté : je suis même convaincuë , que la visite de Monsieur , dans un tems mieux choisi , pourroit n'être pas refusé.... Et moi , je vous dis qu'elle pourroit bien l'être , répondit en jurant , *Western* ; je connois mieux le terrain que vous.... Mais il y a des gens qui savent toujours mieux que d'autres.... Si l'on m'eût laissé faire , *Sophie* seroit encore chez moi..... je ne serois pas fort étonné de la voir encore décamper dès ce soir , car je sçais combien elle déteste.... N'importe , interrompit fort à propos la tante , je prétends que l'on rende à ma nièce tout ce qui lui est dû. Je pense un peu plus que vous à soutenir les droits de ma famille : *Sophie* y fait & y fera tou.

jours honneur , c'est moi qui vous le dis. Sa conduite ne nous fera point rougir : j'y mettrois ma fortune entiere..... Passez chez moi dans l'après-diné , mon frere , vous me ferez plaisir ; j'aurai à vous parler de choses véritablement importantes.... mais il est tard , il faut que je m'habille : M. *Blifil* , ainsi que vous , m'excusera sans doute..... Point de difficulté , répondit *Western* : mais fixez le moment où vous trouverez bon que..... Mais , dit-elle , nonchalamment , c'est ce que je ne sçauois trop vous dire..... Vous viendrez cette après-midi... Nous verrons.

Que diantre faire avec une pareille femme ? s'écria *Western* , en se retournant vers *Blifil*. Je suis plus embarrassé avec elle , qu'un *Basset* avec un vieux lièvre. Attendons ; peut-être sera-t-elle tantôt plus traitable..... Je sens toute mon infortune , Monsieur , lui dit le consterné *Blifil* : mais je sens également tout ce que je vous dois !

Il fit alors une profonde révé-

rence à Madame *Western* , qui ne demeura pas en reste ; & nos deux mécontents partirent : *Western* jurant entre les dents que *Blifil* , quoi-qu'il pût arriver , verroit *Sophie* avant le soir.

Si M. *Western* crut avoir à se plaindre de cette visite , M. *Blifil* en étoit encore moins satisfait. Le premier n'en imputoit rien qu'à la mauvaise humeur de sa sœur , & à sa délicatesse ordinaire sur la moindre violation des bienséances ; mais *Blifil* voyoit un peu plus loin. Deux ou trois mots échappés à la Dame , avoient suffi pour lui faire soupçonner qu'il se tramoit quelque chose contre ses intérêts. On verra bientôt s'il avoit tort.



CHAPITRE VII.

*Conjuration de Lady BELLASTON ,
Contre JONES.*

L'Amour avoit jetté de trop profondes racines dans le cœur du *Lord Fellamar* , pour que la rusticité de *M. Western* les en eût totalement arrachées. Il est vrai , que dans la première chaleur de son ressentiment , ce jeune *Lord* avoit chargé le Capitaine *Eglane* d'une commission , dont ce Militaire avoit un peu excédé les bornes. Il en eût même révoqué l'ordre , si après avoir revû *Lady Bellaſton* (l'après-diné du lendemain qu'il avoit été insulté par *Western*) il avoit pu retrouver le Capitaine. Mais ce dernier , avoit été si scrupuleux à remplir ses devoirs , qu'après avoir déterré le logement du pere de *Sophie* , la crainte de manquer son homme l'avoit engagé à passer la

nuît dans un Cabaret , vis à vis les fenêtres du pauvre *Western*. *Eglane* n'avoit , par conséquent , pû recevoir la Lettre par laquelle *Mylord* le prioit de suspendre jusqu'à nouvel ordre la commission dont il étoit chargé.

Le lendemain de son projet manqué contre *Sophie* , *Lord Fellamar* , comme nous l'avons dit , ayant vû l'après-midi *Lady Bellaſton* , avoit été si bien instruit par elle du caractère de M. *Western* , que ce Seigneur avoit senti toute l'absurdité du ressentiment qu'il avoit conservé contre le bon Gentilhomme ; & surtout , attendu la résolution dans laquelle il persistoit encore , de rechercher sa fille par les voyes les plus honorables.

Il fit part de toute la violence de sa passion à *Mylady* ; qui , bien loin de l'en détourner , fortifia son espoir , en l'assurant que la famille entière , & le pere de *Sophie* même , lorsqu'il seroit dans un état un peu plus sobre , se trouveroient très-honorés de sa recherche. Le

seul obstacle que je craigne ; ajouta-t-elle , ne peut naître que de la part du jeune drôle dont je vous ai déjà parlé , qui quoique misérable & vagabond , est parvenu (je ne sçais trop comment) à se faire très-bien vêtir , & à passer pour quelque chose.... mais , un tel adversaire n'est pas digne de vous ; & j'imagine , que sans vous compromettre , il ne seroit pas difficile de le faire enlever & embarquer sur la flotte qui doit partir au premier jour pour l'*Amérique*. J'en ferois d'autant moins de scrupule , que votre amour & l'honneur d'une famille respectable , y sont également intéressés ; & que ce malheureux , est réellement un libertin , que vous préserverez sans doute d'une fin beaucoup plus funeste.

Lord Pallamar remercia sincèrement *Mylady* de la part qu'elle vouloit bien prendre à une affaire , d'où dépendoit le bonheur de sa vie.

Elle lui dit alors , que les inquiétudes qu'elle avoit conçues pour sa

cousine , l'avoient engagée à faire faire des recherches pour découvrir le logement de *Tom Jones* ; & que le hazard lui avoit enfin procuré son adresse , qu'elle donna à *Mylord*.

Je ne vois rien , Madame , lui dit-il , après l'avoir remercié de nouveau , qui doive s'opposer au projet que vous me proposez ; & je vous promets même , de songer à son exécution. Daignez pourtant , je vous en supplie , vous charger de mes propositions envers la famille de *Sophie* ; je remets tout , & ma fortune même , entre vos mains : trop heureux , si je puis me flatter d'obtenir cette aimable fille à ce prix.

Allez , *Mylord* , soyez tranquille ; lui dit la Dame , répondez-moi seulement de *Jones* , je vous répons du reste. Songez , surtout , combien le tems est cher ; & que vous ne sçauriez trop tôt prévenir les entreprises de cet odieux rival.

Ainsi se termina cette fatale conférence , dont nous verrons bien-

tôt les suites. Mais , revenons auparavant à Madame *Western*.

Aussitôt de son arrivée à Londres , elle avoit envoyé faire ses très- respectueux complimens à *My lady* ; qui charmée d'un événement aussi heureux dans la circonstance présente , avoit volé chez Madame *Western* , avec toute la vivacité d'une Amante qui croit aller voir ce qu'elle aime. Il étoit , à son gré , beaucoup plus gracieux pour elle d'avoir à traiter avec une femme sensée & au fait du monde , qu'avec un grossier Campagnard , qu'elle honoroit du titre d'*Iroquois*.

Les deux Dames furent, en effet, bientôt d'accord. Le seul nom du *Lord Fellamar* suffisoit pour flatter l'ambition de la *Western* : la vivacité de sa tendresse pour *Sophie* , & la générosité des propositions de ce Seigneur , achevèrent d'enchanter la tante , & de la décider en faveur du *Lord*.

Tom , à son tour , fut mis sur le tapis. Les deux Dames déplorèrent également la passion ridicule de

leur parente , pour un objet si peu digne d'elle ; & Madame *Western* ne manqua pas d'en rejeter toute la faute sur la bêtise de son frere. J'espère pourtant , ajouta-t-elle , que ma nièce , qui réellement a de l'esprit , sacrifiera en faveur d'un Amant tel que *Mylord Fellamar*, une inclination qu'elle n'auroit peut-être jamais surmontée en faveur de *Blifil*. Car enfin , il faut rendre justice à *Sophie* , elle a du goût ; & ce M. *Blifil*, entre nous , est un sot animal, un vrai payfan , ma chere cousine , qui de même que tous nos Gentilshommes Casanniers , n'a rien d'humain , ni de recommandable que sa fortune.

Je ne suis donc plus si surprise , dit *Lady Bellaston* , de l'attachement de *Sophie* pour M. *Jones*. Il est réellement aimable , & a , dit on , des qualités que les hommes prétendent nous être chères. Croiriez-vous bien ?..... ceci vous fera rire : j'en ris encore moi-même !.... croiriez vous , dis-je, que

que ce petit Monsieur s'est avisé de m'en conter ? rien n'est en vérité si plaisant !.... vous en doutez , n'est-il pas vrai ? tenez , voici de sa prose , & de quoi vous convaincre combien M. Tom a les inclinations élevées !

A ces mots *Lady Bellaſton* remit à Madame *Western* la Lettre par laquelle notre Héros lui faisoit des propositions de mariage ; & que le Lecteur , s'il en a envie , peut relire dans le quinzième Livre de cette Histoire.

Je ſuis en vérité confonduë ! s'écria la *Western* , après avoir lû la Lettre. Voilà , je vous l'avouë , un vrai chef-d'œuvre d'impudence ! mais , on pourroit faire quelque uſage de cette pièce. Voudriez-vous me la confier ? Oh ! très-volontiers , s'écria *Lady Bellaſton* : faites-en tout ce qu'il vous plaira. Je ne ſerois pourtant pas bien-aiſe que vous la montraſſiez à d'autre qu'à *Sophie* ; & encore faudroit-il que cela vint à propos.

Oh , cela eſt très-bon ! s'écria

Tome IV.

D

Madame *Western*.... mais , revenons à notre amoureux : comment reçûtes-vous sa proposition : comment le traitâtes-vous ?.... Comme vous eussiez fait , ma chere , répondit en ricanant , *Mylady*. J'ai tâté une fois du mariage , je m'en souviens ; & c'est assez , je pense , pour toute femme raisonnable.

Lady Bellaſton, qui ne doutoit pas de l'effet que produiroit cette Lettre , sortit très-contente d'avoir encore assuré , de ce côté , sa vengeance contre le pauvre *Jones*.

Quelques Lecteurs s'étonneront peut-être , que haïſſant également *Sophie* , cette Dame fut ſi empreſſée à faire réuſſir un mariage très-avantageux pour cette jeune perſonne. Mais , nous les ſupplions de vouloir bien feuilleter le grand Livre de la Nature ; ils trouveront , vers la dernière page , en caractères aſſez brouillés , que les femmes , malgré la conduite contraire des meres , tantes , &c. en fait de mariage , pensent réellement que le plus grand des malheurs eſt

de voir leur inclination traversée ; & que jamais la haine ne peut plus efficacement s'exercer contre elles , qu'en renversant de ce côté tout leur espoir. Ils trouveront encore , à peu près au même endroit du Livre , qu'une femme à qui un Amant a été cher jusqu'à un certain point , fera les trois quarts du chemin pour aller au Diable , plutôt que de souffrir que sa rivale soit heureuse dans les bras de son infidèle.

Si ces raisons semblent encore insuffisantes , nous avouons ingénument que nous n'en connoissons point d'autres qui aient pû motiver les démarches de cette Dame , à moins que de la supposer vendue secrètement à *Mylord Fellamar* , ce que nous ne voyons cependant pas avoir trop lieu de soupçonner.

C'étoit justement de cette grande affaire que Madame *Western* étoit occupée ; c'étoit dans l'instant même , qu'après une lecture préparatoire , elle se dispoisoit à en par-

ler à sa nièce, que Mrs *Western* & *Blifil* étoient entrés si imprudemment chez elle. De là sa froideur pour *Blifil*, de là son indignation contre son frere, de là enfin l'espèce d'ordre qu'elle lui avoit donné de passer chez elle dans l'après-midi,

CHAPITRE VIII.

Visite de M. JONES à Madame FITZ-PATRICK.

Nous avons dit, dans le Chapitre de la Comédie, que Madame *Fitz-Patrick* avoit prié M. *Jones* de passer chez elle : il étoit trop poli pour y manquer. Mais avant que de rendre compte de cette visite, il paroît convenable, suivant notre méthode, de retourner quelques pas en arrière, pour rendre raison du changement de Madame *Fitz-Patrick*, qui après avoir déménagé expressément pour

se soustraire aux importunités de M. Jones , s'avise maintenant de lui demander une entrevue.

Cette Dame , ayant appris , par Lady Bellaſton , que M. *Western* étoit arrivé à Londres , s'étoit hâtée de l'aller voir dans ſon logement de *Picadilly* , & en avoit été aſſez mal reçue pour n'avoir plus envie d'y retourner. De là , un vieux Domestique de Madame *Western* avoit conduit Madame *Fitz-Patrick* chez ſa Maîtreſſe , où elle n'avoit pas été mieux accueillie. Bref , elle étoit revenue chez elle aſſez bien convaincue que ſon projet de réconciliation avec ſa famille étoit abſolument avorté , & qu'il falloit renoncer pour jamais à l'eſpoir de ſe réunir avec de tels parens. Cette femme , dès-lors , ne penſa plus qu'à la vengeance ; & la rencontre de Jones , à la Comédie , lui avoit fait naître une idée digne des ſentimens dont ſon ame étoit remplie.

Le Lecteur ſe rappellera , peut-être aiſément, que M. *Fitz-Patrick* ,

avant que d'épouser sa femme , à *Bath* , en avoit conté à Madame *Western* ; & que la haine de la tante contre la nièce étoit née de cette rivalité : Madame *Western* n'avoit pû pardonner à la jeune *Henriette* de lui avoir enlevé un Amant , dont elle esperoit bientôt faire un époux.

Fondée sur ce principe , & sur une très-ample connoissance du caractère de sa tante , Madame *Fitz-Patrick* avoit imaginé que la bonne Dame pourroit ne pas être insensible à la tendresse de notre Héros.

Dès qu'il fut arrivé chez elle ; après avoir excusé sa conduite passée envers lui , sur différens prétextes assez inutiles à rapporter , Madame *Fitz-Patrick* fit part de son projet à M. *Jones* ; & en lui en démontrant la réussite immanquable , lui prouva en même tems , qu'il devoit renoncer à jamais revoir *Sophie* , s'il étoit assez scrupuleux pour refuser de se servir d'un innocent stratagème qui avoit

déjà si bien réussi à M. *Fitz Patrick*.

Jones qui le trouvoit moins innocent, remercia pourtant la Dame de l'intérêt qu'elle daignoit prendre à son infortune. Ce stratagème, lui dit-il, Madame, a pû réussir à M. *Fitz-Patrick*, mais Madame *Western* ignoroit qu'il vous aimât ; il n'en est pas ici de même : mon amour pour *Sophie*, n'est malheureusement que trop connu ! D'ailleurs, j'ose presque vous assurer que *Sophie* elle-même ne consentiroit pas à une trahison de cette espèce : je connois trop son ame ; l'ombre de la fausseté est un crime à ses yeux.

Cette réponse parut dure ; la Dame en fut un instant démontée. Il est vrai que *Tom* avoit tort. Mais tels sont les amans ! ils ne connoissent point de bornes, quand il s'agit de louer leurs maîtresses. *Jones* ne pensoit pas, en louant ainsi l'une des cousines, à quel point il insultoit l'autre.

En vérité, Monsieur, lui dit la

Dame , avec quelque dépit , je ne vois rien de si aisé à tromper qu'une femme un peu âgée , quand elle est amoureuse ; & je puis vous jurer , que je connois très bien ma tante. Est-il bien difficile de feindre , que le désespoir de voir *Sophie* irrévocablement promise à *Blifil* a enfin fixé toutes vos idées sur Madame *Western* ? Croyez-vous *Sophie* assez simple , pour concevoir quelque scrupule d'une supercherie , que l'amour rend toujours excusable ? N'est-ce pas fort bien fait , au contraire , que de punir cette vieille folle de tous les maux que ses pareilles causent journellement dans les familles par leurs passions tragicomiques ? & n'est il pas déplorable , que la loi ait négligé de pourvoir à leur châtement ? Je ne fus pas si scrupuleuse , je l'avouë , & si l'ombre même de la fausseté est un crime aux yeux de *Sophie* , j'ose encore espérer , si tant est qu'elle vous aime , qu'en cette occasion elle se croira peu coupable. Quoiqu'il en soit ,

Monsieur , je vous ai dit ce que je pense : à vous permis de le trouver mauvais ; comme à moi , de sçavoir à quoi m'en tenir sur ce que je dois penser de vous.

Tom vit alors très-clairement l'impolitesse qu'il avoit commise , & ne chercha plus qu'à la réparer : mais il ne fit que bégayer d'assez mauvaises excuses , & que s'embarasser de plus en plus. A dire le vrai , je crois qu'il est toujours plus sûr de laisser tomber une balourdise , que d'entreprendre de l'excuser , encore moins de la justifier : c'est un mauvais , pas où l'on s'enfonce d'autant plus qu'on fait d'efforts pour s'en dégager ; & peu de gens , en pareil cas , sont aussi généreux que *Madame Fitz-Patrick* , qui jettant enfin un coup d'œil gracieux sur notre *Héros*..... Ne vous excusez point , dit elle , je pardonne aisément les fautes que l'amour fait commettre.

Elle revint ensuite à ses propositions , qu'elle fortifia de tout ce que son imagination put lui sug-

gérer pour engager *Tom* à tenter l'entreprise. Elle en parla même si chaudement, que notre Héros pénétrant enfin les motifs de la Dame, n'en devint que plus ferme & plus en garde contre ses insinuations. J'aime *Sophie*, Madame, ou plutôt je l'adore, dit-il avec vivacité : Mais indépendamment du succès de votre projet, que je crois impossible, l'amour que je ressens, est d'un genre trop peu connu pour ne pas vous surprendre. Vous ne le croirez point peut-être, mais l'inégalité de nos conditions me frappe au point, que j'ose à peine souhaiter que *Sophie* puisse un jour me croire digne d'elle !.....

Tom s'étendit beaucoup sur cet article ; un cœur véritablement généreux ne croit jamais avoir tout dit. Mais, quelques beaux que fussent ses sentimens, nous avons autre chose à dire. Revenons à Madame *Fitz-Patrick*.

Il est de jolies femmes (car je n'ose ici m'exprimer qu'en termes

généraux) il est de jolies femmes ; dis-je , chez qui l'amour-propre est si grand qu'il tient , pour ainsi dire , à tous les objets. La vanité , seul principe de leurs pensées , seule ame de leurs actions , les accoutume insensiblement à s'adapter toutes les louanges qu'on peut donner à d'autres : peu leur importe que ce bien soit celui d'autrui , leur adresse ingénieuse ne sçait pas moins l'approprier à leur usage. Vis-à-vis cette espèce de femmes , il est presque impossible de rien dire , à l'avantage d'une autre , sans qu'elles trouvent le secret de se l'appliquer à elles-mêmes.... Si la beauté (dit une de ces femmes) si l'esprit , si les talens , si la gaieté de Madame une telle , font tant d'impression sur cet homme , que ne dois-je pas espérer , moi qui possède toutes ces qualités dans un degré infiniment supérieur ?..... Un homme devient même souvent plus aimable aux yeux de ces sortes de femmes , en exagérant l'éloge.

de sa Maîtresse. Tandis , que d'un côté , il exprime l'ardeur & la générosité de ses sentimens , on réfléchit de l'autre , on pense au plaisir qu'il y auroit d'être aimé d'un homme capable de ressentir des mouvemens si vifs pour un mérite inférieur à celui dont on est convaincuë d'être douée.

Quelque étrange que ceci paroisse à certains yeux , nous avons pourtant des exemples (indépendamment de celui de Madame *Fitz-Patrick*) de la vérité d'une observation , qui paroîtra peut-être un peu trop métaphisique. Ce qu'il y a de sûr , c'est que celle-ci commença dès-lors à ressentir pour M. *Jones* certain je ne sçai quoi , dont les symptômes se débrouillèrent plus aisément dans l'esprit de la Dame , qu'ils ne s'étoient ci-devant débrouillés dans celui de *Sophie*.

Il est vrai que la *beauté* , dans l'un comme dans l'autre sexe , est d'une puissance à laquelle on peut plus difficilement résister que bien

des gens ne le pensent. On a beau nous prêcher , nous avons beau répéter nous-mêmes (ainsi que l'écolier répète une leçon , qui n'a frappé que sa mémoire) que les dehors sont ce que l'on doit le moins considérer dans les personnes , & que les charmes du dedans sont les seuls qui soient véritablement estimables : j'ai toujours observé , à l'approche d'une grande beauté , que ces charmes intérieurs dont la solidité se prône tant , ne brillent pas plus à nos yeux que les astres de la nuit après le lever du soleil.

Lorsque notre Héros eut mis fin à des exclamations dignes de ceux de *Clelie* même , Madame *Fitz-Patrick* , exhalant un tendre soupir , & fixant sur la terre des yeux qui jusqu'alors l'avoient été sur l'amoureux *Tom* , en vérité (s'écria-t-elle) vous me percez le cœur ! mais c'est le sort des sentimens tels que les vôtres , d'être payés d'ingratitude par des ames peu faites pour en bien sentir tout le prix. Je connois

ma cousine , *M. Jones* ! & sans doute , bien mieux que vous ; une femme capable de résister à tant d'amour étoit peu digne de le faire naître.

Madame l s'écria *Tom* , étonné du propos , vous ne le prétendez pas sans doute..... Je sçais ce que je prétends , s'écria aussi haut *Madame Fitz-Patrick* , je sçais ce que j'entends par là. Oui , je soutiens fermement , qu'il est dans le véritable amour , certain pouvoir aussi triomphant qu'enchanteur ; qu'il est peu de femmes assez heureuses pour l'avoir rencontré dans le cœur d'un Amant ; qu'il en est moins encore d'assez tendres , d'assez intelligentes pour sçavoir discerner , connoître & apprécier toute l'étendue de leur propre félicité. Je n'entendis jamais d'Amans penser & s'exprimer si généreusement que vous : Vous dissipez tous les soupçons , vous forcez le cœur à vous croire ; & celui qui balance encore , est à mes yeux bien méprisable !

L'air dont ceci fut dit , la viya-

cité des gestes , l'accord du langage & des yeux , tout inspira bientôt à *Tom* certains soupçons , dont nous nous dispensons de faire part à nos Lecteurs. Au lieu de répliquer. . . . je crains, dit-il , Madame , en se levant , d'avoir déjà trop abusé de vos bontés , par la longueur de ma visite : souffrez que je vous dise adieu.

Point du tout ! Monsieur répondit Madame *Fitz-Patrick*..... Ah , bon Dieu ! vous voyez en moi la plus sincère & la plus compâtissante de vos amies... Mais , si vous êtes si pressé , réfléchissez du moins sur le projet dont je vous ai fait part : c'est le zèle , c'est la pitié qui l'a dicté , & je suis convaincuë que vous en connoîtrez tout le mérite. Venez m'en dire des nouvelles , & le plutôt que vous pourrez.... Demain matin , si vos affaires vous le permettent , ou en tout cas , dans la journée.... Je vous verrai avec plaisir.

Un regard , qui assaisonna cet

adieu , mit la dernière main aux soupçons de M. Jones , & confirma la résolution qu'il avoit déjà prise , de ne plus revoir cette Dame : car , tout vicieux que nous l'avons quelque fois vû dans le cours de cette histoire , son cœur , & ses pensées étoient tellement à *Sophie* , que nulle femme sur la terre (nous le croyons du moins) n'eût pû maintenant parvenir à le rendre infidèle.

Cependant , la fortune qui n'étoit point de ses amies , se préparoit à l'attaquer par un autre côté , en lui suscitant l'aventure vraiment tragique , dont nous allons vous faire part



CHAPITRE IX.

Suites de la visite précédente

Monsieur *Fitz-Patrick*, ayant été informé par Madame *Western*, de l'azile qu'avoit choisi son épouse, étoit parti de *Bath*, pour la venir chercher à Londres.

On se souvient, apparemmment, du caractère jaloux & emporté de ce Gentilhomme; & l'on n'a peut-être pas non plus oublié les soupçons qu'il avoit conçûs à *Upton* contre *Jones*, lorsqu'il l'avoit surpris en même chambre dans cette Hôtellerie, avec Madame *Waters*.

La Lettre que sa femme avoit écrite à Madame *Western*, & qui lui avoit été remise par cette dernière, avoit achevé de lui rendre M. *Jones* d'autant plus odieux, que Madame *Fitz-Patrick* en avoit fait à sa tante un très-beau portrait. La seule circonstance, que son épouse s'étoit trouvée en même-

terns que *Tom* dans l'Hôtellerie d'*Upton*, étoit plus suffisante pour enflâmer une aussi mauvaise tête : qu'on juge de l'effet que le concours des autres étoit capable d'y produire !

Ce furieux, cherchant sa femme de porte en porte, rôdoir depuis le matin dans les ruës de Londres, & venoit d'apprendre sa demeure : il mettoit le pied sur la porte de la maison, au moment malheureux où *Tom* se présentoit pour en sortir.

Fitz-Patrick ne le reconnut pas d'abord : mais un jeune homme bien mis, & qui sortoit de chez sa femme, n'étoit que trop digne de l'attention d'un époux de ce caractère. Que veniez-vous chercher dans cette maison ? dit-il brutalement à *Jones*. Je viens d'y rendre visite à une Dame, répondit modérément l'autre. Quelles affaires avez-vous avec elle ? répliqua l'Irlandois..... Ah ! s'écria *Tom*, en reconnoissant *M. Fitz-Patrick*, je suis charmé de vous revoir ! j'espère que le petit

mal-entendu qui nous avoit pensé brouiller , n'a pas laissé de rancune entre nous ?

Sur mon ame ! Monsieur , lui dit *Fitz-Patrick* , je ne me rappelle pas de vous avoir jamais vû nulle part.... J'ignore même votre nom. Je ne sçais pas mieux le vôtre, lui dit *Jones* ; mais nous nous sommes sûrement rencontrés à *Upton* , où nous eûmes une querelle assez plaisante , que nous allons , si vous voulez , terminer dans le moment en buvant un coup ensemble.

A *Upton* ? s'écria *Fitz-Patrick*.... ah , sur mon ame ! c'est lui. Ne vous appelez-vous pas *Jones* ? Vous l'avez dit , répondit l'autre.... O , parbleu , vous êtes mon homme !.... Oui , je veux boire un coup avec toi ; mais , en attendant , reçois celui-ci de ma part. Tien , coquin , (dit-il , en exécutant sa promesse) si tu n'es pas content de cette politesse , ceci pourra te satisfaire.

A ces mots , tirant son épée , M. *Fitz-Patrick* se mit en garde : seule position des armes qu'il eût jamais connue.

Tom, violemment ébranlé d'une attaque aussi brusque, mit pourtant aussi l'épée à la main ; & , quoique absolument novice au métier des armes , tomba si vigoureusement sur l'Irlandois , qu'après avoir brisé sa garde en pièces , il passa son épée au travers du corps de ce Gentilhomme , qui après avoir chancelé quelques pas , s'écria en tombant , j'en ai assez..... Je suis un homme mort !

J'espère que non , s'écria *Jones* , en courant à lui ; mais , quoiqu'il en arrive , vous ne pouvez l'imputer qu'à vous-même.

Dans l'instant même , un tas d'hommes armés , tombant tous à la fois sur lui , l'envelopèrent , & lui ôtèrent son épée. Je ne prétens point résister , dit-il , je vais vous suivre : mais , que du moins quelqu'un de vous reste , & prenne soin du blessé.

Oui , oui , lui répondit l'un d'eux , on aura soin de lui ; il ne vivra peut-être pas deux heures. Quant à vous , cher Monsieur , vous avez un mois de répi , en attendant la

Session, * & le reste. Peste de lui, dit un autre, il a prévenu son voyage ; ce n'étoit pas tout-à-fait pour *Tyburn* qu'il étoit destiné.

Le pauvre *Tom*, essuya mille autres railleries de cette canaille, qui n'étoit autre que la troupe employée par *Mylord Fellamar*, pour l'enlever, & le faire conduire à la Flotte. Ces misérables, qui s'étoient embusqués au coin de la rue, l'avoient suivi de l'œil chez *Madame Fitz-Patrick*, & n'attendoient que sa sortie pour faire leur coup, lorsque ce malheureux accident étoit arrivé.

L'Officier de cette digne troupe, conçut très-sagement qu'il n'avoit autre chose à faire que de remettre son prisonnier dans les mains du Magistrat de la Police : C'est ce qui fut exécuté.

Le *Connétable*, voyant *Tom* richement vêtu, & apprenant qu'il s'agissoit d'un duel, le traita poliment ; & envoya même à la réqui-

sition du prisonnier, sçavoir des nouvelles du blessé, qui pour lors étoit dans une taverne, entre les mains d'un Chirurgien. Le rapport fut, que la blessure étoit mortelle, & qu'on ne voyoit nul espoir de sauver l'Irlandois. Sur quoi, le *Connetable* ayant signifié à *Jones*, qu'il falloit aller chez un Commissaire ; j'irai par tout où vous voudrez, répondit-il ; mon sort m'est fort indifférent ; car, quoique bien certain de n'être pas coupable aux yeux des Loix, le poids du sang que j'ai versé n'en est pas moins un fardeau cruel pour mon cœur !

Après toutes ces formalités, qui demanderent du tems, *Tom* fut conduit si tard à *Newgate* * qu'il remit au lendemain à envoyer chercher *Patridge*, & attendu qu'il étoit sept heures du matin, avant que *Jones* eût pû fermer l'œil, il en étoit bien douze, lorsque le pauvre Pédagogue, mortellement effrayé du mal-

* Fameuse Prison de Londres,

heur de son Maître, arriva à la prison. Il pleuroit à chaudes larmes, en abordant son cher *Tom*; & sa terreur étoit d'autant plus grande, qu'ayant oui dire que *M. Fitz-Patrick* étoit mort de sa blessure, le timide *Partridge* appréhendoit à chaque instant de le voir à ses trousses. Il se ressouvint enfin, qu'il avoit une Lettre, parvenue, dès la veille jusqu'en ses mains par le ministère du Garde-Chasse, & qu'il falloit remettre au prisonnier. *Tom* se hâta d'en rompre le cachet, & y lut ces mots;

Vous ne devez cette Lettre qu'à un événement, qui je l'avouë, m'a fort surprise. Ma tante vient de me montrer une des vôtres à Lady Bellaston, où vous lui proposez de l'épouser; & je suis bien convaincuë qu'elle est de votre main. Ce qui m'étonne davantage c'est qu'elle soit datée du jour même où vous prétendiez être si inquiet & si touché de mes malheurs.... Je laisse cette matière à vos réflexions.

*Tout ce que je désire maintenant , c'est
que votre nom ne vienne jamais jus-
qu'aux oreilles de S. W.*

Dans la situation actuelle de *Jones*, tant pour l'esprit que pour le corps , nous osons présumer que *Tuakum*, après l'avoir vû lire cette Lettre, auroit peut-être eü pitié de son sort. Mais, tout à plaindre qu'il est , nous sommes pourtant forcés de quitter ce pauvre garçon , pour mettre fin au seizième Livre de cette Histoire.

Fin du Seizième Livre.



L'ENFANT



L'ENFANT TROUVÉ,¹

LIVRE DIXSEPTIEME.

Contenant trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.

QUand un Auteur Comique a rendu ses principaux personnages aussi heureux qu'ils peuvent l'être ; & que l'Auteur Tragique a conduit les siens au dernier période du malheur , tous deux sont satisfaits , tous deux croient leur tâche remplie.

Si nous étions de complexion un peu tragique , le lecteur avoueroit, sans doute, que nous ne sommes pas

Tome IV.

E

loin du but, puisqu'il ne seroit pas aisé au noir Héros de *Milton* même, ou à quelqu'un de Messieurs ses Suffragans sur Terre, de concerter une situation plus cruelle & plus désespérante que celle où nous avons laissé le pauvre *Tom*, dans le dernier Chapitre de cette Histoire. Quant à *Sophie*, la meilleure femme du monde ne souhaiteroit sûrement pas plus de maux à sa plus odieuse rivale, que ceux dont nous pouvons la supposer accablée. Que nous reste-t-il donc à faire, pour achever la Tragédie? deux ou trois meurtres tout au plus, quelques vieux vers ronflans, & r'habillés à la moderne... Parterre, applaudissez.

Mais, de tirer nos Acteurs chéris de l'abîme d'infortunes où les voilà plongés, de les amener vraisemblablement au port de la félicité, c'est bien, autre besogne!... Eh, oui sans doute; & si difficile, que nous balançons même à l'entreprendre.

S'il n'étoit question que de So-

phie, il est assez probable que nous pourrions, en fin de cause, lui trouver un époux : *Blifil* par exemple, *Millord Fellamar*, ou quelqu'autre. Mais quant à *Jones*, les calamités, graces à son imprudence, sont devenues si terribles, il a si peu d'amis, ses ennemis sont devenus si redoutables, que nous désespérons absolument de l'amener à bien.

Ce que nous promettons donc au lecteur, c'est que malgré toute l'amitié qu'on peut nous croire pour ce pauvre garçon, dont malheureusement nous avons fait notre Héros, nous ne lui prêterons aucun de ces secours surnaturels dont nos adroits confreres sçavent toujours faire un si bon usage, dans le moindre petit embarras, pour le soulagement de leurs principaux acteurs. Si *M. Jones* ne trouve pas le secret de se tirer tout naturellement d'affaire, nous ne ferons en sa faveur, aucune violence à la vérité, non plus qu'à la dignité de l'Histoire. Nous aimerions mille fois mieux. (cela paroîtra pourtant un

peu Anglois!) avoir à raconter sa fin lamentable à *Tyburn*, que de manquer à nos devoirs d'Historiens, en trompant la foi des Lecteurs.

Les Anciens, en pareil cas, étoient bien plus à l'aise : leur Mythologie, que le vulgaire eût tremblé de révoquer en doute, leur offroit toujours des moyens certains pour tirer d'oppression leurs Héros favoris. Toutes les Divinités du Paganisme étoient Esclaves des Auteurs, & toujours prêtes à leurs moindres ordres. Plus leur intervention étoit surprenante, plus le spectateur, ou le lecteur crédule en paroïssoit frappé.

Heureux Anciens que vous aviez beau jeu ! Vous eussiez plutôt transporté votre ami d'un Hémisphère à l'autre, & vous l'en eussiez ramené sain & sauf, avec plus de facilité que n'en trouve un malheureux Moderne pour délivrer vraisemblablement son Héros des fers du plus mince Geolier !

Les *Arabes*, les *Persans*, tous les Asiatiques ont le même avantage,

en écrivant ces Contes merveilleux, que j'ai vû lire avec tant de plaisir : leurs Fées, leurs Génies en font tous les frais ; la puissance de ces Etres chimeriques est pour eux un Article de foi, l'*Alcoran* même les consacre. Mais ces ressources nous sont interdites : les moyens naturels, sont les seuls qui nous soient permis. Essayons donc ce que nous pouvons faire en faveur de l'ami *Jones* ; quoique, pour ne vous point mentir, quelque chose nous souffle à l'oreille, qu'il n'est pas tout à fait encore au comble de son infortune ; & que la plus terrible nouvelle qu'il ait jamais reçue, soit peut-être sur le point de lui être annoncée.



CHAPITRE II.

Conduite généreuse de Madame MILLER.

Monsieur *Alworthy* & Madame *Miller* étoient à déjeuner ensemble , lorsque M. *Blifil* , qui étoit sorti dès le matin , s'écria tout à coup , en rentrant . . . O mon cher oncle ! quelles tristes nouvelles , je suis forcé de vous apprendre ! & que je crains d'augmenter vos regrets ! . . . Ciel , se peut-il qu'un pareil scélérat ait tant éprouvé vos bontés ? . . .

De quoi s'agit-il , mon enfant , lui dit l'oncle : je crains d'en avoir obligé plus d'un dans le cours de ma vie ; mais la charité n'adopte point les vices de son objet. Ah , Monsieur c'est sans doute par une direction secrète de la Providence , que le mot d'adoption vient de

sortir de votre bouche... Votre fils adoptif, hélas ! ce *Tom Jones*, ce malheureux que vous avez nourri dans votre sein, vient de prouver qu'il étoit en effet le plus infâme de tous les hommes... Par tout ce que la probité révère, (interrompit à haute voix Madame *Miller*) ce que vous dites n'est pas vrai. *M. Jones* n'est ni ne fut jamais un scélérat : ses vertus me sont bien connues ; & si tout autre, en ma présence, avoit osé parler ainsi de lui, cette eau bouillante lui auroit déjà lavé la face.

M. Alworthy fut fort surpris de cette vivacité : mais, Madame *Miller*, sans lui donner le tems d'ouvrir la bouche, Ah ! de grace Monsieur, s'écria-t-elle, ne soyez pas irrité contre moi. L'offre du monde entier ne me feroit pas risquer de vous déplaire : mais, je n'ai pû souffrir que l'on parlât ainsi de *M. Jones*.

J'avouë, Madame, répondit gravement *M. Alworthy*, que je suis étonné de vous voir défendre

avec tant de chaleur un homme que probablement vous ne connoissez pas.

Je le connois , Monsieur , dit-elle , en vérité je le connois : je serois la plus ingrate des femmes , si je ne m'en trouvois pas honorée. C'est lui qui a sauvé ma famille, c'est à lui que j'en dois une reconnoissance éternelle ! Ciel ! daigne l'en récompenser ; daigne confondre ses ennemis ! Je sçais, je vois enfin qu'il en a de bien dangereux , & je crois pénétrer leurs projets.

Vous me surprenez de plus en plus , Madame , lui dit M. *Alworthy* , mais vous vous trompez , sans doute ; & c'est d'un autre apparemment que vous croyez parler ? Vous ne sçauriez avoir des obligations de ce genre à l'homme dont il s'agit ici.

Pardonnez-moi , Monsieur , répondit-elle , je lui en ai d'essentielles : c'est le sauveur de ma famille ! . . . Daignez m'en croire, mon cher Monsieur , on l'a perdu , on vous a trompé , on vous trompe

encore , cela ne peut être autrement. Non , il n'est pas possible qu'un cœur tel que celui de M. Jones ait pu véritablement vous manquer au point de mériter votre haine. Vous l'aviez crû digne de vos bontés , vous m'en avez mille fois fait l'éloge , vous l'aimiez ; donc il en étoit digne : sans la malice de ses ennemis , vous l'aimeriez sans doute encore ; vous ne souffririez pas , du moins , qu'on osât à vos yeux le traiter d'infâme. Non , encore un coup , mon cher Monsieur , mon digne & respectable ami , ces noms affreux ne sont pas faits pour lui , il a mieux mérité de vous. Ah ! que n'avez - vous pû l'entendre ? que n'avez - vous pû être témoin invisible de tout ce qu'il m'a dit de vous ! que vous seriez mieux convaincu des sentimens respectueux , de la vive & sincère tendresse que cet infortuné ressent toujours pour son cher bienfaicteur ! Votre nom même , ne sortit jamais devant moi de sa bouche , qu'avec vénération ! Je

J'ai vû , Monsieur , je l'ai vû dans cette chambre même , à genoux , prosterné sur la terre , implorer pour vous tout ce que le Ciel peut répandre de faveurs sur la tête d'un juste. J'aime ma fille , vous le sçavez : mais ce pauvre garçon vous aime encore davantage !

J'apperçois maintenant , dit *Bli-fil* (avec ce ricannement grimacier , dont l'enfer a doué ses mignons) je vois clairement , que Madame connoît son homme. Mon oncle trouvera , sans doute , encore plus d'une de ses connoissances à Londres , chez qui *M. Jones* aura été raconter ses douleurs. Quant à moi , je vois par les propos détournés de Madame , qu'il m'a peu ménagé : mais , en vérité , je le lui pardonne.

Puisse le Ciel en dire autant de vous ! Monsieur , s'écria Madame *Miller* : Nous avons souvent plus besoin de la clémence que nous le pensons.

Madame , dit *M. Alworthy* avec quelque émotion , la façon dont

vous traitez mon neveu me paroît un peu dure, & ne ſçauroit en vérité me plaire. Si celui qui vous a ſi méchamment prévenu contre lui, croit adoucir par là mon reſſentiment, il ſe trompe ainſi que vous. Sçachez même, Madame, que le jeune homme ici préſent, a peut-être été l'Avocat le plus chaud de l'ingrat dont vous prenez aujourd'hui la défenſe. Ceci, certifié par moi, doit, je crois, vous faire ſentir tout le mauvais cœur & la lâcheté de votre client.

On vous trompe, diſ-je, Monſieur répondit, Madame *Miller* ; duffais-je être au lit de la mort, je vous dirois encore que l'on vous trompe indignement. Je ne prétens pourtant pas, que le pauvre opprimé ſoit abſolument exempt de fautes ; mais elles n'ont d'autre principe que la jeuneſſe & la légèreté, dont l'âge le corrigera, & qui d'ailleurs ſont dès à préſent balancées par un cœur ſi généreux, ſi droit & ſi ſincère, que le Ciel, après le vôtre, n'en forma peut-

être jamais de pareil.

En vérité , Madame , s'écria M. *Alworthy* , si quelqu'un m'eût rapporté ceci de vous , je ne l'eusse pas crû ! . . . Et moi , Monsieur , s'écria aussi la bonne femme , je vous garantis que vous me croirez, lorsque vous m'aurez entenduë ; lorsque je vous aurai appris (car je ne veux rien vous cacher) tout ce que l'honneur & la probité m'obligent de vous dire : loin d'en être offensé (je connois trop combien vous êtes juste) vous conviendrez, j'en suis bien sûre, qu'il faudroit que je fusse indigne de vivre , si je ne rendois pas justice à M. *Jones*.

Eh bien Madame , il faut vous satisfaire, dit M. *Alworthy* : je verrai même avec plaisir , par quels moyens il est possible d'excuser une conduite que je trouvois , je vous l'avouë , inexcusable. Après cette promesse , permettez maintenant à mon neveu d'achever ce qu'il avoit à nous dire , & dont son début me fait préjuger l'importance. Peut-être ce nouveau trait de M. *Jones*,

suffira - t'il pour vous ouvrir les yeux.

L'hôtesse , ayant enfin promis de se taire , M. *Blifil* commença ainsi.

Si mon oncle n'est pas offensé des emportemens de Madame *Mil-ler* , il peut être bien convaincu , que pour ce qui me touche , je n'en conserve aucun ressentiment. Je n'imaginerois pourtant pas que vos bontés pour elle méritaient un semblable retour Fort bien , mon enfant , interrompit M. *Alworthy* : mais qu'aviez-vous à nous apprendre ? Qu'a-t'il fait encore de nouveau ? Parlez je vous en prie... Qu'a-t'il fait ? Ah , Monsieur , s'écria *Blifil* , quoiqu'en dise Madame , vous ne l'eussiez jamais appris par moi s'il eût été possible de vous cacher ce que tout le monde sçait maintenant. Hélas , il a tué un homme !... je ne dis pas assassiné.... La Loi ne l'envisagera peut-être pas ainsi.... Et je l'aime encore assez pour conserver cet espoir.

M. *Alworthy*, surpris, & consterné

de la nouvelle, leva les yeux au Ciel garda quelque tems le silence, puis se retournant vers Madame *Mil-ler*, eh bien Madame, s'ecria-t'il, que me direz vous maintenant?

Que je ne fus jamais plus lais-
 ni plus affligée, répondit-elle, en
 soupirant... Mais, si le fait est vrai,
 je paricrois encore ma tête, que
 le mort, quel qu'il soit, avoit tort.
 Tout fourmille ici de bandits, dont
 l'occupation favorite est d'insulter
 les jeunes gens. Il a sans doute été
 poussé à bout; car, de tous ceux
 qui logerent jamais chez moi, *M.*
Tom est le plus doux, le plus affa-
 ble, & le moins querelleur. Tout
 le monde l'aimoit, & quiconque
 l'a connu n'en a jamais dit que du
 bien....

Tandis qu'elle donnoit ainsi ca-
 rrière aux effusions de son cœur,
 quelqu'un qui frappoit à la porte,
 mit fin à la conversation. La bon-
 ne Hôtesse, jugeant que c'étoit
 une visite pour *M. Alworthy*, se
 hâta de se retirer, en prenant par
 la main sa petite fille, dont les

yeux étoient baignés de larmes ; à cause des mauvaises nouvelles qu'elle venoit d'entendre de *M. Jones*, qui l'appelloit sa petite femme, lui donnoit beaucoup de joujous, & jouoit souvent avec elle.

Quelques lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de ces petits détails, que nous nous plaçons quelquefois à rapporter, à l'exemple de *Plutarque*, l'un de nos meilleurs confrères en fait de narrations historiques ; d'autres nous le pardonneront peut-être en faveur du reste ; en tout cas, ils ne peuvent que s'en venger : un Auteur courageux s'attend à tout.

CHAPITRE III.

Visite de M. WESTERN à M. ALWORTHY.

M Adame Miller ne faisoit que de sortir, lorsque *M. Western* entra, en criant comme un forcené, quoi ! ces coquins de porteurs

ne feront pas contents quand un honnête Gentilhomme leur donne encore douze sols par-dessus le marché convenu ! Tout est Arabe , tout est fripon dans cette Ville , tout conspire pour piller impunément la Noblesse de la campagne : que la peste les crève tous ! Je n'y remets jamais le pied

Lorsque ce petit mouvement de colère , fut un peu apaisé , il se rapella qu'il en avoit un autre à exprimer sur le même ton. Eh bien , dit-il , voilà de belle besogne sur le tapis ! Nos chiens ont pris le change ; nous comptions chasser un renard , c'est maintenant à un bléreau que nous avons à faire.

Eh de grace , mon cher voisin , lui dit *M. Alworthy* , laissez la Métaphore , & parlez un peu plus clairement.

Volontiers , dit *Western* ; sçachez donc , que le bâtard de que'qu'un , je ne sçais pas trop de qui , nous a bien tracassés & qu'un autre , bâtard sans doute , car c'est un *Lord* , prétend avoir ma fille. Mais ,

au diantre , n' j'y consens ! Ces beaux Messieurs ont assez ruiné la Nation : mes terres ne passeront jamais la mer , pour aller à *Hanovre*.

Vous m'étonnez mon cher ami , lui dit M. *Alworthy*. Eh parbleu , j'en suis étonné moi-même , répondit *Western*. Je fus hier au soir chez ma sœur , qui m'en avoit prié. Qu'y pensez vous que j'y trouvai ? une chambre toute pleine de femmes!.... Mylady cousine *Bellaſton* , Mylady *Betty* , Mylady *Catherine* , & Mylady je n'en ſçais rien : au diable , ſi l'on ne rattrappe jamais dans un pareil chenil ! j'aimerois mieux , comme certain *Aſton* , être changé en Lièvre , chassé , & mangé par mes chiens. Jamais homme ne fut pourſuivi , harcelé , tirailé , comme je le fus hier , par cette maudite meute ! ſi je m'échappois d'un côté , j'étois coupé de l'autre ; ſi je retournois ſur mes pas , une autre me happoit. O ! c'eſt le plus grand parti de l'Angleterre , diſoit l'une des couſines , (*ici* , M. *Western*

essayoit de les contrefaire) c'est le mariage du monde le plus avantageux, crioit une autre, qui se disoit cousine aussi, (car il faut que vous sçachiez qu'elles l'étoient toutes, & j'en connois, à peine deux.) Certainement, disoit la grosse *My-lady Bellaſton*, il faudroit être plus que fou, pour refuser une alliance aussi honorable ?

Je commence à vous entendre, lui dit Monsieur *Alworthy* ; C'est apparemment un parti proposé pour *Miss Western*, qui le trouve du goût de la famille, & qui n'est point du vôtre ?

Du mien ! s'écria le Pere, il s'en faut parbleu bien : c'est un *Lord*, vous dis-je ; & vous sçavez que je déteste ces gens là, comme la gale... Et oui, oui, ma fille est pour leur nez ! Ils n'ont qu'à s'y attendre..... D'ailleurs, ne suis-je pas engagé avec vous ? n'avez-vous pas ma parole ? Ai-je jamais rompu un marché fait ?...

Quant à cet article, mon cher voisin, répondit M. *Alworthy*, je

vous affranchis de tout engagement. Un Contrat ne devoit jamais lier celui qui ne peut le remplir dans son tems , ni acquérir le pouvoir de l'exécuter dans la suite.

Eh, qui vous dit cela, Monsieur ? répondit *Western* ; je vais dans l'instant même vous prouver que je l'ai ce pouvoir. Venez tout-à-l'heure avec moi chercher les dispenses nécessaires ; nous irons de là chez ma sœur, d'où je prétens bon gré malgré, retirer ma fille ; & de là, nous verrons qui sera le maître ! ... oui, Monsieur, elle épousera *Bliss*, ou je vous l'enferme au pain & à l'eau, pour le reste de ses jours.

Voulez-vous bien m'entendre, lui dit M. *Alworthy* ? Apparemment, répondit l'autre ; parlez, je vous écoute.

Soyez certain, Monsieur, dit le premier, que sans chercher à flatter ni vous, ni la jeune Demoiselle, jamais proposition ne me fut plus agréable que celle d'une alliance entre nos deux maisons :

sons: notre voisinage, notre ancienne amitié, auroient suffi pour me la rendre chere. Quant à *Miss Western*, non seulement le concours des sentimens unanimes de quiconque la connoît, mais mes propres observations la peignoient à mes yeux comme un trésor inestimable pour un époux digne d'elle. Je ne parlerai point de ses qualités personnelles, rien ne peut les apprécier; la bonté de son caractère, sa douceur, sa modestie, sont au-dessus de mes éloges. Il en est une cependant chez cette aimable fille, qui en la rapprochant des Anges mêmes, la met au dessus de son sexe bien plus éminemment encore: qualité peu brillante, à la vérité, pour les yeux du vulgaire, mais précieuse aux yeux du Sage, & si peu remarquée dans le monde, que manquant de terme pour vous l'exprimer, je suis forcé d'user ici de négatives. Je ne la vis jamais, quelque favorable qu'en fut l'occasion, chercher à faire parade de la beau-

té de son esprit, soit par la vivacité de ses réponses, soit par ce qu'on appelle de brillantes faillies; nulle prétentions en elle, à cet égard; encore moins à ce genre de réputation, qui ne s'acquiert que par le grand sçavoir secondé de l'expérience: affectation insupportable, surtout dans une jeune personne de son sexe, & presque aussi ridicule que les grimaces de son Sapajou. Point de sentimens décisifs, point d'opinions exclusives, point de critiques alambiquées. Soumise aux lumières des hommes, je ne l'ai vuë avec eux que modeste, attentive à leurs décisions, toujours disciple dans son maintien, n'affectant jamais l'air de maître. *Tuackum* & *Square* disputoient un jour ensemble, sur une matiere à portée de tout le monde: Pardonnez-le-moi, mon ami, je voulus éprouver *Sophie*; je la priai de prononcer entre eux, ou du moins de ne nous point cacher son sentiment. Daignez m'en dispenser, dit-elle, avec un sourire aussi

spirituel qu'aimable, je n'insulterai ni l'un ni l'autre jusqu'au point de me ranger de son côté. Je n'ajoute qu'un mot à ceci; c'est que votre fille, n'ayant jamais (du moins à mes yeux) connu l'affectation, est en effet tout ce qu'elle paroît être.

Ici, *Blifil* ne put retenir un soupir: sur quoi *M. Western*, pleurant de joye d'entendre si bien louer sa fille, lui dit en bégayant, console-toi mon fils, va tu l'auras; elle est à toi, te dis je, fût elle Cent fois plus parfaite encore!

Croyez donc, cher ami, reprit *M. Alworthy*, que le mérite de *Sophie*, indépendamment de sa fortune (que je sçais être très-considérable) est ce qui m'a fait embrasser votre proposition avec le plus d'ardeur. J'aspirois après l'instant de voir entrer dans ma famille un trésor aussi précieux. Mais, s'il est permis de souhaiter un bien suprême, la probité défend de se le procurer par des voyes injustes ou violentes. Si les Loix ne s'opposent point aux consentemens forcés que les

peres arrachent à leurs enfans ;
 notamment dans le cas du mariage ,
 c'est un défaut dans les loix
 du pays , dont , quiconque hait l'in-
 justice & l'oppression , ne croit ja-
 mais devoir abuser : l'exacte pro-
 bité , doit toujours suppléer à la né-
 gligence ou à l'oubli du Législateur.
 Nous sommes malheureusement
 dans le cas , mon ami ! Pouvons-
 nous , sans être barbares , que dis-
 je , pouvons nous sans impiété ,
 forcer une femme à embrasser un
 état , à s'imposer des devoirs , dont
 elle devient aussi comptable envers
 les hommes , qu'envers le Ciel mê-
 me ? Pouvons nous l'accabler , con-
 tre son gré , d'un joug trop difficile
 à supporter ; & la priver , en même
 tems , des secours qui lui rendroient
 le fardeau moins pénible ? Brise-
 rons-nous son cœur , dans l'instant
 où les devoirs que nous en exi-
 geons , peuvent à peine être remplis
 par les secours de ce cœur même ?
 Parlons avec franchise ; pour moi ,
 je pense fermement que des pa-

rens capables d'un tel excès de cruauté, se rendent responsables de tous les maux qu'elle produit.

Ce que je vous ai dit, de mon estime pour *Sophie*, doit vous prouver, mon cher voisin, avec quelle douleur j'ai d'abord entrevû son éloignement pour mon neveu. Ce soupçon n'est aujourd'hui que trop changé en certitude : ainsi, ne trouvez pas mauvais, si en conservant toute la reconnoissance que je dois à vos bontes, je perds maintenant toute idée d'une alliance aussi chere qu'honorable pour M. *Blissl* & pour moi.

Monsieur, répondit *Western* (avec un air que ces derniers mots avoient glacé) je vous ai entendu patiemment, j'espere qu'on m'entendra de même ; & si je ne répons point à tout, prenez que je n'aurai rien dit. D'abord, répondez à ceci est-elle ma fille ou non ? Est-elle ma fille ? Répondez à cela. Un pere est, dit-on, bien éclairé, lorsqu'il connoit ses enfans : Mais mon
titre

titre n'est pas douteux, elle est ma fille; j'en mettrois le doigt au feu. Or, si je suis son pere, ne dois-je pas gouverner mon enfant? Pouvez-vous me contester cela? Si je dois gouverner mon enfant, n'est-ce pas surtout dans les choses les plus importantes?... Qu'ai-je exigé d'elle, au surplus? Que lui ai-je demandé, pour moi? Rien, que je sçache, dont on puisse se plaindre!... Je la prie, au contraire, de prendre dès à présent la moitié de mon bien, & le reste après ma mort. Et pourquoi cela? Uniquement pour la rendre heureuse. Qu'a-t-on donc à me dire? Si je prétendois me marier moi-même, passe, on pourroit se plaindre, on pourroit crier: mais, au contraire, encore un coup, j'offre de me lier, & de façon à ne pas trouver une servante pour épouse; que Diable pretend-t-on de plus? Je suis, dit-on, un barbare, un Tyran, je n'aime point ma fille!... Brrr! Moi, qui verrois perir l'Univers, moi qui sacrifierois tous mes chevaux, mes chiens

même les plus chéris , pour sauver
une égratignure à Sophie.... Ma foi ,
mon cher *Alworthy* , excusez-moi
si vous voulez , mais vos propos
m'étonnent ! libre à vous , de vous
en fâcher ; mais , sans mentir , je vous
croyois ma foi , plus sage.

M. *Alworthy* ne répondit à cette
apostrophe , que par un de ces sou-
rires , dont le mépris , moins encore
la malice , n'altérèrent jamais la pure-
té . Si les Anges rient quelquefois
des absurdités humaines , c'est ainsi
qu'en rioit M. *Alworthy*.

Blifil , prenant la parole à son
tour , je serois , dit-il , au déses-
poir d'employer en cette occasion la
moindre violence. Ma conscience ,
qui me la reprocheroit envers toute
autre , me l'interdit bien plus en-
core envers une femme que j'aime :
Quelle que soit sa cruauté pour
moi , ma passion n'en sera pas
moins pure , & j'attendrai tout de
ma persévérance. Les femmes , à
ce que j'ai vû dans plus d'un livre ,
y deviennent enfin sensibles ; &
tout espoir ne m'est peut-être pas
encore interdit.

Quant au *Lord*, dont *M. Western* vous parle, il n'est point de son goût ; & j'ose même me flatter qu'il n'est point de celui de sa fille : que dis-je ? Hélas ! j'en suis trop assuré. Je suis trop convaincu, que cet indigne & trop coupable *Jones* occupe encore tout son cœur ... Tu as raison ! tu as raison, mon fils, interrompit *M. Western*.

Du moins reprit *Blifil*, quand elle apprendra son crime, dût la Loi ne point l'envoyer au suplice, sans doute qu'un assassin... Quoi ? quoi, s'écria *Western*, il a commis un meurtre ?... Ah le Chien ! nous le verrons donc bientôt danser à *Ti-burn* ? J'en suis parbleu charmé !...

Mon enfant, dit *M. Alworthy* à *Blifil*, cette passion funeste, que vous nourrissez encore, me chagrine au-delà de toute expression. Il n'est rien que je n'exécutasse, pour vous procurer un bonheur pur & sans remords.

Je ne veux rien de plus ! s'écria *Blifil* : Mon cher oncle me connoît trop, pour craindre que

tout autre bonheur ait droit de me flatter.

Ecrivez-lui donc , j'y consens ; dit M. *Alworthy* ; voyez la même , si tant est qu'elle le permette Mais , nul ombre de violence , j'insiste sur ce point : plus de prison , plus de menaces , rien enfin qui puisse ou l'effrayer , ou la contraindre.

Blifil & Western promirent à M. *Alworthy* tout ce qu'il voulut. Le Pere de *Sophie* s'informa , & se réjouit fort du malheur de *Jones* , dont il comptoit pour le coup n'avoir plus rien à redouter. Il sortit enfin , après avoir engagé M. *Alworthy* à venir dîner avec lui à son auberge , où il comptoit être seul , attendu qu'il avoit envoyé le Ministre *Supple* exécuter quelques commissions un peu loin de chez lui.

M. *Alworthy* , après le départ de *Western* , résuma avec son neveu tout ce qui venoit d'être dit , & l'exhorta avec une tendresse vraiment paternelle à bien sonder son cœur sur une passion dont il ne

prévoyoit pour lui que des suites peu gracieuses. Le lecteur peut aisément imaginer les réponses de M. *Blifil*. L'importance des matières qui nous appellent, & surtout l'ennui d'avoir si longtems perdu de vue notre Héroïne, ne nous permet pas d'écouter davantage un Amant, que nous ne plaignons guères.

CHAPITRE IV.

Scène singuliere entre SOPHIE & Madame WESTERN.

LE dîner étoit à peine fini, entre la tante & la nièce, que la première, qui avoit déjà notifié ses intentions à l'autre, lui apprit que Mylord *Fellamar* devoit la venir voir dans le cours de l'après-dînée. *Sophie*, effrayée de cette nouvelle, après avoir en vain prié sa tante de lui sauver cette visite, se borna enfin à la supplier, de ne

pas la laisser seule avec lui. Une pareille demande ne pouvoit manquer d'exciter la curiosité de Madame *Western*, & fournit à *Sophie* l'occasion d'apprendre à sa tante, ce qu'elle avoit déjà essuyé, & ce qu'elle avoit encore à craindre de la témérité d'un Amant si redoutable.

Ciel ! s'écria Madame *Western*, ce que j'entens est-il possible ? ... Oui, Madame, répondit *Sophie* interdite, & levant à peine les yeux : mon pere, heureusement, parut alors. Je suis pétrifiée, je suis anéantie & confondue ! dit, en soupirant, la *Western*. Jamais femme de notre nom, n'essuya de pareils outrages. J'eusse arraché les yeux d'un Prince assez audacieux pour prendre avec moi de moindres libertés ! ... Non, cela ne se peut : vous vous trompez, *Sophie* ; & ce Roman n'est sans doute inventé que pour m'indigner contre lui Otez-moi votre estime, Madame, répondit la nièce, si vous me croyez capable d'un mensonge. Je vous ai dit

la vérité ; je vous l'atteste encore..;

Eh bien , je l'eusse poignardé , s'il m'en eût fait autant , s'écria Madame *Western* Mais ses intentions ne pouvoient être criminelles Non , cela ne se peut , encore un coup ; il ne l'eût point ôsé..... D'ailleurs , ses propositions me le prouvent ; elles sont à la fois honorables , & généreuses. Dans quel siècle serions nous donc ? J'ai eu des amans , comme une autre , & je ne parle pas de si loin ; malgré ma répugnance pour le mariage , j'en ai même eu plus d'un ; mais jamais le plus téméraire n'osa tenter de telles entreprises ; jamais mortel ne baïsa que ma joue toute femme , qui se respecte : accorde à peine davantage à son mari ; & je sens même ce qu'il m'en eût coûté pour m'y résoudre !.....

En ce cas , dit *Sophie* , ma chère tante me permettra peut-être une réflexion , que je crois naturelle. Vous convenez, d'avoir eu plusieurs Amans ; vous me le cacheriez en-

vain , c'est un fait qui se présume de lui même. Vous les avez tous refusés , & cela n'est pas plus douteux : mais , avoués aussi , que dans le nombre , il en étoit tout au moins un , dont le rang auroit eu droit de flatter la vanité de toute autre femme ? Cela est vrai , chere *Sophie* , répondit la tante , je me suis vuë plus d'une fois maîtresse d'accepter un titre éminent. Eh pourquoi donc reprit , *Sophie* , ne voulez-vous pas que j'en refuse autant aujourd'hui ? Il est vrai , mon enfant , dit Madame *Western* , que j'ai refusé un grand Seigneur , mais il n'égalait pas celui qui se présente maintenant pour vous.... Non, quoique le mien fut très-illustre, je crois que le vôtre.... Oui , oui le vôtre doit l'emporter

Mais , Madame , interrompit la nièce , vous avez eu , je le sçais , d'autres partis en main : vous en avez rejeté un , deux , trois , & peu-être plus , dont la fortune étoit considérable ? J'en conviens , répondit la tante. Eh bien , Mada-

me ; continua *Sophie* , pourquoi ne pourrois-je pas , après avoir refusé celui-ci , en esperer encore un autre , & peut être meilleur ? Vous êtes jeune encore , ma tante , & ne seriez certainement pas femme à vous livrer au premier venu : Je suis très-jeune moi , pourquoi voudriez-vous que je désesperasse de ma fortune ? Eh bien , ma chere , lui dit en se radoucissant Madame *Western* , qu'induissez-vous de tout ceci ? Je vous supplie , uniquement , répondit *Sophie* , de ne pas me laisser tantôt seule avec le Lord *Fellamar* : accordez-moi cette grace , & je recevrai sa visite , si tant est que vous croyiez que je le doive , après l'outrage qu'il m'a fait.

Il faut vous satisfaire , lui dit la tante. Vous sçavez , *Sophie* , combien je vous aime , & que je ne puis rien vous refuser. Ah ! que vous connoissez bien la flexibilité , ou plutôt la foiblesse de mon caractère. Je ne fus pourtant pas toujours la même : on m'accusa , d'un peu de cruauté ; la fiere *Par-*

Thénisse étoit mon nom ; & j'ai cassé mille carreaux de vitres remplis de vers farcis de cette fameuse épithète. Je ne fus jamais belle comme vous , *Sophie* ; j'en conviens volontiers : je sçais pourtant , que je vous ressemblois. Je suis un peu changée : Les Etats , les Empires même , comme le dit fort bien *Tulle Ciceron* , dans ses *Apophthegmes* , ont leurs décroissements... La bonne tante se laissa ainsi aller sur son propre chapitre , sur ses conquêtes , & sur sa cruauté , pendant trois bon quarts-d'heures : c'est-à-dire, jusqu'à l'arrivée de *My-lord* , qui après une visite très-ennuyeuse , & durant laquelle *Madame Western* ne quitta point la chambre , prit le parti de s'en aller , aussi peu satisfait de la tante , que de l'aimable nièce. Car , *Madame Western* étoit de si bonne humeur , que toutes les idées de *Sophie* étoient maintenant trouvées justes ; & qu'il étoit même de très-bonne politique , suivant la disposition présente de cette Dame , de tenir l

bride un peu haute à un Amant du caractère de Mylord Fellamar.

Ainsi, notre Héroïne, au moyen d'un peu de flatterie, sinon tout-à-fait innocente, du moins peu criminelle, obtint enfin quelque tranquillité. Laissons-la dans cette situation, pour retourner à M. Jones, dont l'état actuel semble ne pouvoir devenir plus déplorable.

CHAPITRE V.

Madame MILLER, & M. NIGHTINGALE, visitent JONES dans la prison.

DEs que M. Alworthy & son neveu, furent partis pour aller dîner chez M. Western, Madame Miller courut chez son gendre, pour lui apprendre l'accident arrivé à son ami Jones. Mais il en étoit déjà informé par Partridge, (car Tom, on s'en souvient sans doute, en sortant de chez Madame Miller,

avoit pris un appartement dans la même maison où logeoit M. *Nightingale*.)

La bonne femme trouva sa fille très affligée du malheur de *Jones* ; & se hâta , après l'avoir consolée de son mieux , de se rendre à *Newgate*, où M. *Nightingale* étoit arrivé avant elle.

Les sentimens d'un véritable ami, sont si consolans pour les infortunés , que le malheur même dont nous gémissons , semble perdre son amertume vis à vis le plaisir de retrouver ceux sur qui nous comptons fidèles. Quoiqu'en disent certains Philosophes , le manque de Pitié parmi les hommes , n'est pas si commun qu'on le pense. De toutes les passions , celle qui rétrécit , qui endurecit le plus notre ame, c'est l'Envie. Nos yeux , & j'en suis bien fâché , s'élèvent rarement sur quelqu'un plus grand , meilleur , plus éclairé , ou plus heureux que nous , sans quelque petit sentiment de malignité ; tandis , que tombant sans peine sur nos inférieu-

rieurs , leur infortune ou leur insuffisance excite assez communément notre compassion. Bref , j'ai toujours remarqué , que la plupart des ruptures arrivées entre les anciens & les meilleurs amis , n'ont eu d'autre principe que *l'Envie* : vice honteux , foiblesse méprisable , & dont peu d'hommes oseroient cependant se vanter d'être exempts ! Mais , brisons sur une matière trop humiliante pour l'amour propre , & ne nous faisons point haïr.

Soit que la fortune appréhendât que *Jones* succombât sous le poids de son adversité , ou qu'elle crût devoir un peu se relâcher de sa rigueur à son égard , il se sentit moins malheureux , à la vûe de deux vrais amis , & qui plus est , d'un serviteur fidèle. Car , *Partridge* , malgré tous ses défauts , aimoit véritablement *Tom* ; & quoique la crainte l'eût sans doute empêché de risquer sa vie pour lui , nous croyons pourtant fermement que l'or du Monde entier n'eût pû

renter le Pédagogue au point d'abandonner , ou de trahir son maître.

Tandis que *Jones* exprimoit à ses amis tout le plaisir qu'il avoit de les voir , *Partridge* accourut lui apprendre que *M. Fitz-Patrick* , malgré le premier sentiment du Chirurgien, vivoit encore. Surquoi *Tom* ayant laissé échaper un profond soupir Pourquoi donc , ami , lui dit *Nightingale* , vous laissez accabler pour un accident dont les suites , quelles qu'elles puissent être , ne seront jamais dangereuses pour vous ? Je vous connois assez , pour être sûr que vous n'avez nuls reproches à vous faire. Si votre ennemi meurt , eh bien , vous n'avez employé qu'une défense légitime contre un furieux qui menaçoit vos jours ? Les informations ne peuvent que vous justifier : vous fortirez , en donnant caution ; & le reste n'est rien qu'une pure formalité , dont le moindre des chicaneurs se chargeroit lui-même , pour moins d'une *Guinée*.

Allons , allons , cher *Tom* , s'écria *Madame Miller* , rappelez tout votre courage. Je suis sûre que vous n'étiez pas l'agresseur , je l'ai dit de même à M. *Alworthy* ; & je suis convaincue , qu'il verra bientôt que je n'ai dit que la vérité.

Quelle que soit ma destinée , répondit tristement *Jones* , je regarderai toujours le malheur d'avoir versé du sang humain , comme la plus grande infortune dont mon cœur pût jamais gémir Mais , je ressens une autre peine qui ne le déchire pas moins O , *Madame Miller* ! j'ai perdu pour jamais tout ce que j'avois ici bas de plus cher !

Ceci ne peut regarder qu'une maîtresse , répondit-elle ; mais , allons , allons courage encore un coup , j'en sçais là-dessus plus qu'on ne pense , (elle avoit raison , *Partridge* avoit tout dégoisé) & les choses ne vont peut-être pas si mal qu'on le croit. Quoiqu'il en soit , je ne donnerois pas un *Shelling* des espérances de *Bliss*.

En vérité, ma chere Dame, lui dit *Jones*, vous ignorez la véritable cause de mes larmes. Si vous sçaviez bien mon histoire, vous perdriez tout espoir de me consoler. *Blifil* ne m'inquiete guères : C'est moi seul qui me suis perdu!....

Ne désespérez de rien encore, répliqua l'Hôtesse : vous ignorez ce que peut une femme ; & si je puis vous être utile comptez sur moi, me voilà prête à tout tenter. Mon fils, mon cher *Nightingale*, qui vient d'être assez genereux pour me dire qu'il se croit autant votre obligé que moi, sçait que c'est mon devoir. Faut-il aller, de ce pas chez votre Amante? Faut-il aller ailleurs? Parlez, dictez-moi mon message ; je dirai tout, je ferai tout ce que vous desirez.

O la meilleure, & la plus respectable des femmes ! s'écria *Jones*, en lui serrant la main, ne me parlez jamais de votre reconnoissance.... mais, il est une grace que vous pouvez peut être m'accorder. Quoique j'ignore, par quel hazard

Vous avez connu mon Amante , j'a-
vouë que je l'adore ! S'il étoit pos-
sible que vous pussiez parvenir à
lui remettre ce papier , je ne croi-
rois jamais pouvoir assez m'acquit-
ter envers vous !

Donnez , Monsieur , donnez ,
dit Madame *Miller*....si je dors avant
qu'il soit remis à son adresse , que
ce soit mon dernier sommeil. Con-
solez-vous , mon cher & jeune ami ;
soyez assez prudent , pour profiter
de vos erreurs passées ; & j'ose vous
promettre, que l'avenir peut encore
être heureux. Oui , j'espère encore
vous voir uni à la plus charman-
te des femmes : je sçais qu'elle est
telle ; il n'est qu'une voix sur son
compte.

Daignez m'en croire , Madame ,
lui dit l'affligé *Tom* , ce n'est pas en
prisonnier , ce n'est pas en cou-
pable timide , que je vais vous
parler. Mon repentir ne doit rien
à l'horreur de ma situation : j'a-
vois déjà gémi de mes faiblesses ;
& malgré ce qui s'est passé chez
vous , dont je vous demande cens

fois pardon , ne me regardez point , de grace , comme un jeune homme endurci dans le crime. Quoiqu'entraîné dans les sentiers du vice , je déteste le vicieux ; & jamais , à l'avenir , je ne mériterai ce titre.

Madame *Miller* , très-satisfaite d'une déclaration , dont elle eût rougi de douter un instant , ne songea plus qu'à seconder son gendre qui s'appliquoit à consoler son ami ; & ils y réussirent au-delà de leurs espérances. Il est vrai , que la promesse , de remettre la lettre à *Sophie* , y contribua d'autant plus que *Tom* ne voyoit aucun espoir de la lui faire rendre : *George* , le Garde - Chasse , avoit été menacé par *Sophie* , au cas qu'il lui en apportât d'autres , de les voir remettre toutes cachetées à M. *Western* ; & il l'avoit dit à *Partridge*. Un autre motif de consolation pour notre Amant , étoit de trouver en Madame *Miller* une Avocate aussi zélée auprès de M. *Alworthy* , dans les bontés duquel il conservoit encore quelque ombre d'espoir.

Après une visite assez longue ; la belle mere & le gendre le quitterent ; l'une , en lui promettant de lui rapporter bientôt des nouvelles de *Sophie* ; l'autre , de s'informer soigneusement de l'état de *M. Fitz-Patrick* , & de chercher quelques témoins de leur combat.

Laissons le dernier faire ses courses ; & suivons l'Hôtesse chez la belle *Sophie*.

CHAPITRE VI,

*Visite de Madame MILLER
à SOPHIE.*

L'Accès auprès de *Miss Westert* n'étoit plus difficile ; la dernière conversation avec sa tante, avoit rétabli la confiance & l'amitié entre elles ; & *Sophie* étoit libre.

Elle étoit à sa toilette, l'orsqu'on

lui annonça une Dame , qui demandoit à lui parler.

Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous , Madame , lui dit en entrant la bonne Hôtesse , & je vous prie de me pardonner cette petite importunité ; mais , lorsque vous sçauvez ce qui m'engage à cette démarche , j'ose me flatter ,... Parlez , Madame , lui dit gracieusement *Sophie* (quoiqu'un peu émue) sçachons , je vous prie , ce que vous exigez de moi ? Nous ne sommes pas seules , Madame , repliqua Madame *Miller* , à voix basse Sortez , *Betty* , dit *Sophie* , en parlant à sa femme de chambre.

Dès que *Betty* fut sortie ; je suis chargée , Madame , reprit l'Hôtesse , de vous remettre ce billet , de la part du plus infortuné des hommes.

Miss Western , à la vuë de l'adresse , dont elle reconnut bientôt l'écriture , changeant tout à coup de couleur , hésita quelques instans ,...

Je n'aurois jamais crû, dit-elle, qu'une physionomie comme la vôtre, annonçât un pareil message quoiqu'il en soit, & de quelque part que vienne ce billet, je ne pourrai pas je serois au désespoir de soupçonner personne ; mais, je ne vous connois, ni ne veux vous connoître.

Si vous daignez m'entendre un instant, répondit Madame Miller, je vous apprendrai qui je suis, & par quel hazard je me trouve chargée de ce billet. Je ne suis point curieuse, Madame, lui dit Sophie, en elevant un peu plus la voix ; & vous pouvez rendre la lettre à celui qui vous l'a donnée.

A ces mots, Madame Miller, tombant aux pieds de Miss Western, implora sa pitié dans les termes les plus touchans Vous m'étonnez de plus en plus, s'écria Sophie !... quel puissant intérêt peut donc ainsi vous animer en faveur de cet homme ? Je serois fâchée de croire Non, Madame, ne croyez

rien, s'écria l'autre, ne croyez que la vérité : mais daignez l'entendre ! daignez connoître les motifs qui m'intéressent pour un innocent malheureux, le plus aimable, & le plus estimable des hommes !....

Elle raconta alors l'histoire de M. *Anderson*. ...après quoi, elle s'écria, tel est, Madame, tel est le caractère de celui pour qui je m'intéresse ? ... Mais c'est encore la moindre de mes obligations envers M. *Jones*. Il a sauvé ma fille Il a sauvé mon enfant, il m'a sauvé moi même ! ... La bonne Madame *Miller*, fondant en larmes, raconta encore (à quelques circonstances près, peu favorables à *Nancy*) toute l'histoire de son mariage avec M. *Nightingale* ; & conclut, en disant, jugez maintenant, Madame, si je fais rien de trop pour le meilleur, pour le plus chaud, pour le plus généreux des amis !

Sophie, qui jusques là avoit été pâle, devint alors du plus beau rouge. Je ne sçais que vous dire, Madame, s'écria-t-elle en soupi-

rant, votre reconnoissance est juste mais qu'importe pour votre ami, que je lise cette lettre ? Puis-que je suis fermement résoluë de ne jamais. !. .

Madame Miller l'interrompit ici, pour renouveler ses instances ; & pour assurer *Sophie* qu'elle ne pouvoit absolument se résoudre à reporter la lettre à *M. Jones*.

Eh bien, Madame, lui dit *Sophie* en tremblant, je ne puis résister à la force Je sens bien que vous êtes maîtresse de la laisser ici malgré moi

Nous ne pouvons interpréter au juste ce que pensoit alors *Miss Western* : Mais, Madame Miller, moins embarrassée qu'elle, profita de ce moment. Elle laissa la Lettre sur un coin de la toilette, & se hâta de quitter *Sophie*, après avoir demandé une permission de revenir dans la maison, qui ne fut ni accordée, ni refusée.

Le billet, ne resta sur la table ; que jusqu'à ce qu'on eût perdu de vuë Madame Miller ; *Sophie* alors & l'ouvrit, & le lut,

Cette lecture ne réhabilita pourtant point notre Héros dans l'esprit de son Amante. Après mille aveux d'être peu digne d'elle, accompagnés de toutes les expressions du désespoir, l'affligé *Jones* faisoit autant de protestations d'une fidélité éternelle, & ne se justifioit pas sur la lettre de *Mylady Bellaſton*. Il juroit seulement, à supposer qu'il fût un jour assez heureux pour revoir *Sophie*, qu'il lui expliqueroit tout ce mystère de façon à se rendre digne de sa clémence. Il finissoit enfin, en désavouant fortement qu'il eût jamais songé à épouser *Mylady Bellaſton*.

Plus *Sophie* relisoit cette Lettre, plus cette Enigme s'embrouilloit à ses yeux, & moins elle trouvoit jour à excuser le pauvre *Tom*. Elle le crut, par conséquent, toujours coupable. Il est vrai, que son ressentiment se trouvoit si bien partagé entre lui & *Mylady Bellaſton*, que *Sophie* ignoroit alors lequel des deux étoit plus digne de sa haine.

Cette

Cette Dame devoit, malheureusement, dîner le jour même avec la tante *Western* ; elles devoient toutes trois aller à l'Opera, & de là à l'Assemblée chez Mylady *Hachet*. *Sophie* eût bien voulu se dispenser de tout cela : mais elle craignoit de désobliger sa tante ; & la candeur de notre Héroïne, ne lui avoit pas encore permis d'imaginer que l'on pût faire la malade.

Sa toilette finie, elle descendit donc, à peu près disposée à affronter tous les ennuis d'une telle journée qui fut en effet bien désagréable pour elle, surtout par les railleries piquantes qu'elle eut plus d'une fois à essuyer de la part de Mylady *Belaston*, & auxquelles l'abattement où se troupoit *Sophie* lui permettoit peu de répondre.

Autre infortune plus cruelle encore ! Mylord *Fellamar* étoit à l'Opera : il vint d'abord à elle, & la suivit à l'Assemblée. Il est vrai, que la Musique d'un côté, & les Cutes de l'autre, sembloient devoir faire quelque espèce de diversion aux

peines de cette tendre Amante. Mais , le *Lord* étoit auprès d'elle , & telle est la délicatesse du sexe ! La présence seule d'un homme à prétentions , & qui n'est point aimé suffit , en quelque endroit qu'elle puisse être , pour mettre une femme mal à son aise.

La nuit vint enfin terminer les désagréments de cette éternelle journée. Laissons notre Héroïne dans les bras du repos , si tant est qu'elle le trouve ; & suivons notre Histoire , qui , si je ne me trompe , est parvenue au point de quelque grand événement.

CHAPITRE VII.

Scène intéressante entre M. ALVORTHY , & Madame MILLER.

M Adame Miller , dans une longue conversation qu'elle eut avec M. *Alworthy* , à son retour du dîner de chez M. *Western* , trouva

l'occasion de lui apprendre le malheur qu'avoit eu *M. Jones*, de perdre tout ce qu'il avoit reçu des bonrés de son Bienfaicteur, dès le jour même qu'il avoit été renvoyé du Château; elle ajouta à cette relation, toutes les infortunes que cette perte avoit depuis causées à notre Héros, & dont elle avoit été amplement instruite par le fidèle Historien *Partridge*. Elle détailla, ensuite, toutes les obligations qu'elle devoit à *Tom*, en cachant cependant certaines particularités qui pouvoient nuire à la réputation de la petite *Nancy*, avec autant de soin que si elle eût parlé devant un Juge chargé de faire le procès à sa fille.

M. Alworthy répondit à tout cela; qu'il étoit peu de caractères assez décidément vicieux pour être dépourvus de toute espèce de bonnes qualités. Quoiqu'il en soit, ajouta-t-il, quelque pervers que votre ami soit à mes yeux, j'aime votre reconnoissance, j'oublierai même le passé, mais ne m'en parlez plus. C'est sur l'évidence même, que j'ai

trû m'en devoir détacher ; & je vous prie , pour la dernière fois , d'en être convaincu.

Eh bien , Monsieur , je vous en crois , dit Madame *Miller* ; mais le tems , si le Ciel aime la justice , dévoilera sûrement bien des choses ; & vous reconnoîtrez , sans doute , que ce pauvre garçon méritoit cent fois mieux vos bontés , que d'autres gens que je ne nomme pas.

Madame ! s'écria M. *Alworthy* , avec émotion , je ne veux rien entendre contre la probité de mon neveu ; & s'il vous arrive jamais de vous échapper sur son compte , je quitte au même instant votre maison. J'ai bien étudié *Bliss* , Madame , son caractère est aussi bon que respectable ; je vous répète même encore , qu'il a poussé les sentimens envers votre homme , jusqu'au point de se rendre coupable , en me cachant trop long tems des faits , dont la noirceur méritoit toute mon indignation. L'ingratitude , en un mot , de votre protégé , est de tous ses vices celui qui m'irrite le plus :

j'ai même lieu de croire , qu'il avoit un complot formé pour supplanter mon neveu , & me forcer à le deshériter.

Soyez certain, Monsieur , s'écri a Madame *Miller* , épouvantée , (car quoique la physionomie de M. *Alworthy* fût celle de la candeur même , son front irrité n'en inspiroit pas moins l'effroi) soyez certain , dit-elle , que je ne vous parlerai plus d'un neveu sur le compte duquel vous pensez si bien. D'ailleurs , cette conduite me conviendrait très-peu , surtout , lorsqu'il s'agit d'un homme qui vous appartient de si près : mais aussi , Monsieur , vous ne devez pas , non , vous ne devez pas trouver mauvais , que je fasse des vœux pour un pauvre garçon que j'aime. J'ose , hélas , l'appeller ainsi devant vous ! je ne l'eusse autrefois point osé. Combien de fois , ne vous ai-je pas entendu l'appeller du tendre nom de fils ? Combien de fois , ne m'avez-vous pas tenu , sur son sujet ,

tous les propos d'un pere? Non, Monsieur, non, je n'oublierai jamais tout ce que vous m'avez répété, mille & mille fois de sa beauté, de ses talens, de ses vertus, de son bon cœur & de sa générosité.... Non, je ne sçaurois l'oublier : je trouve en lui tout ce que vous m'en aviez dit ; c'est dans ma propre cause, que j'en ai fait l'expérience : il a secouru, il a protégé, il a sauvé ma pauvre famille !.. Pardonnez à mes pleurs : hélas, je les crois légitimes, puisqu'il a mérité votre disgrâce ; puisque votre amitié, oui je le sçais, Monsieur, & j'en suis sûre, est un bien plus précieux pour lui, que la vie même !... Puis-je trop déplorer son sort ? Ah, dussiez-vous avoir un poignard tout prêt à me percer le cœur, non, je ne gémirois pas moins du malheur d'un homme que vous aimâtes autrefois, & que je veux aimer toujours !

M. *Alworthy* quoiqu'un peu ému de ce discours, n'en marqua pourtant aucun ressentiment.... Allons,

dit-il , Madame , en la prenant affectueusement par la main , parlons de votre fille. Je ne puis condamner la joye que vous inspire un mariage , dont les apparences sont aussi avantageuses pour elle ; mais , vous sçavez que tout dépend ici de la réconciliation du fils avec le pere. Je connois Monsieur *Nightingale* , nous avons eu jadis affaire ensemble , & je crois qu'il m'estime : Je veux lui faire une visite , & tâcher de l'amener à la raison. Je le crois fort entier , fort affermi dans ses idées : mais , attendu qu'il s'agit ici d'un fils unique , & que le mariage est fait , peut-être pourra-t'on l'abattre ; & j'y vais employer tous mes soins.

Madame *Miller* , en exprimant l'excès de sa reconnoissance à M. *Alworthy* , ne put se dispenser de retomber sur ce qu'elle devoit à *Jones*. C'est à lui , dit-elle , que je dois le bonheur d'éprouver encore l'effet de vos bontés pour moi , dans cette grande occasion !....

M. *Alworthy* l'arrêta : mais le cœur de ce digne Seigneur n'étoit pas fait pour être choqué des effets du principe vraiment noble qui faisoit agir , même involontairement , cette bonne femme. Nous croyons aussi , que si le nouveau malheur qui venoit d'arriver à *Tom*, n'eût pas réveillé l'ancien ressentiment de son bienfaicteur , nous présumons , dis-je , que M. *Alworthy* eût été beaucoup plus touché du récit d'une action , que la malice la plus noire ne pouvoit imputer à aucun motif tant soit peu suspect.

Cette conversation duroit depuis plus d'une heure , lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée de M. *Blifil* , & d'un autre personnage , qui n'étoit rien moins que M. *Dowling* , ce Procureur dont nous avons déjà parlé plusieurs fois , maintenant grand favori de M. *Blifil* ; & que M. *Alworthy* , à la sollicitation de son neveu , avoit depuis peu fait son Intendant. On l'avoit recommandé à M. *Western* , qui lui

avoit promis chez lui le même office , dès qu'il seroit vacant ; & il étoit , en attendant , employé à terminer quelques affaires que ce dernier avoit à Londres.

M. *Dowling* ne faisoit donc que d'arriver , dans la Capitale ; & il avoit saisi cette occasion , pour apporter quelque argent à M. *Alworthy*. Mais , comme tout ceci n'est pas digne de figurer dans notre Histoire , nous laisserons ensemble l'Oncle , le Neveu , & le Procureur , pour passer à quelque chose de plus intéressant,

CHAPITRE VIII.

Matières diverses.

Avant que de rejoindre M. *Jones* , nous avons encore un coup d'œil à jeter sur *Sophie*.

Quoique cette jeune Demoiselle eût mis sa tante au point de ne plus la gêner avec la même attention ,

Madame *Western* n'en étoit pourtant pas moins bien intentionnée pour *Mylord Fellamar*. Son zèle , pour ce *Lord* , s'étoit même fortifié par les insinuations de *Mylady Bellaſton* , qui affectant d'être très ſatisfaite de la conduite meſurée de *Sophie* envers cet Amant , exhortoit la tante à profiter de ces diſpoſitions pailibles , pour précipiter le mariage , de façon que notre Héroïne ſe trouvat tout-à-coup engagée ſans avoir eu le tems d'y réfléchir. C'étoit ainſi , ſuivant *Mylady Bellaſton* , que les trois quarts des mariages des gens de condition ſe faiſoient tous les jours. Proposition vraie , peut-être , & qui , en ce cas , peut ſervir à rendre raiſon de la tendreſſe mutuelle des heureux époux de ce ſiècle.

Cette Dame en avoit parlé ſur le même ton à *Mylord* , qui avoit adopté ſon ſentiment ; & ce jour même avoit été choiſi , du conſentement de Madame *Western* , pour une entrevue particulière entre les deux jeunes Amans.

Sophie , informée de la visite dont elle étoit menacée , prétendit en vain l'éviter : sa tante exigea cette preuve de son obéissance , avec un ton si supérieur , que *Miss Western* sentit qu'il falloit absolument se soumettre.

Si les conversations de ce genre étoient plus intéressantes, nous pourrions peut-être nous étendre sur celle-ci. Nous dirons seulement , que *Mylord* , après mille protestations de la tendresse la plus pure & la plus ardente , commençoit à désespérer de pouvoir obtenir une réponse de *Sophie* , lorsque les yeux baissés , & d'une voix entrecoupée , elle lui dit ces mots.... Rendez vous justice , *Mylord* rappelez-vous vos premiers procédés ; & comparez-les à votre langage.

Hélas ! s'écria-t'il, mes torts seroient-ils donc irréparables ? Et ne me reste-t il aucun espoir d'expiation mon offense ? Ce que l'excès de mon amour m'a fait entreprendre ,

m'a-t-il pour jamais deshonoré dans votre esprit ? Ne suis-je plus à vos regards , qu'un insensé , qu'un extravagant , qu'un objet méprisable ? Parlez , Madame , prononcez mon arrêt.

Mylord , lui dit *Sophie* , vous pourriez encore m'obliger ; vous pourriez même encore compter sur ma reconnoissance.... Hâtez-vous , s'écria vivement l'amoureux *Lord* , hâtez-vous , Madame de me rendre assez fortuné pour pouvoir vous obéir !... *Mylord* , répliqua-t-elle , les yeux attachés sur son éventail , vous sçavez sans doute les chagrins que votre prétendue inclination pour moi m'attire depuis quelques jours... Pouvez-vous être assez cruelle , interrompit *Fellamar* , pour la traiter de prétendue ? Oui *Mylord* , répondit *Sophie* : on n'aime point , on ne peut en effet aimer une femme qu'on persécute ; & les protestations les plus tendres , sont toujours à ses yeux de nouvelles insultes. Vos prétentions sur un cœur , qui ne peut être à vous , causent

tous mes malheurs ? vous ne l'ignorez pas *Mylord* , & vous n'en abusez pas moins de vos avantages... Qui, moi, Madame ! s'écria *Fellamar* , moi capable de vous persécuter , tandis que votre gloire & vos vrais intérêts sont les seuls objets qui m'animent ? Tandis que je n'ai d'autre espoir , ni d'autre ambition , que de mettre à vos pieds mon nom , mon rang , ma fortune , & moi-même ?

Eh , c'est de là précisément , lui dit *Sophie* , que vous tirez ces avantages dont je me plains ; ce sont tous ces objets , très indifférens à mes yeux , qui ont ébloui mes parens. Encore un coup , *Mylord* , il n'est qu'un seul moyen de m'obliger , & de regagner mon estime.... Devenez généreux , cessez de tourmenter une innocente créature qui ne vous offensa jamais , & de conserver un espoir , qui, dussai-je devenir cent fois plus malheureuse encore , ne peut jamais être rempli.

Au moment où *Miss Western* parloit avec une fermeté qui lui étoit

si peu ordinaire , la tante entrant tout à-coup dans l'appartement , le tein enflammé , l'œil brûlant de colère.... Je suis honteuse , *Mylord* , s'écria - t - elle , & je gémis pour vous de la façon dont on ose ici vous traiter. Sçachez , pourtant , *Mylord* , que la famille entière est pénétrée de l'honneur que vous lui faites ; & vous , Mademoiselle , qu'il vous sied mal d'être à ce point rebelle à vos parens....

Ici , Lord *Fellamar* intercèda , mais vainement pour la pauvre *Sophie* ; Madame *Western* exhala l'aigreur de son ressentiment , de façon que notre Héroïne , toute en larmes , prit enfin le parti de se sauver dans son cabinet..

Mylord , aussi humilié qu'affligé de l'aventure , malgré les promesses & les encouragemens qu'il reçut de Madame *Western* , ne tarda pas à prendre congé de cette Dame , pour aller réfléchir un peu plus de sang froid sur le parti qu'il lui restoit à prendre.

Il seroit maintenant dans l'ordre,

de faire passer Madame *Western* dans le cabinet de sa nièce , a qui vraisemblablement elle n'a pas encore tout dit. Mais , nous avons par préférence à rendre compte d'un événement fâcheux , tout fraîchement arrivé , & qui seul avoit occasionné l'entrée subite & tumultueuse de cette Dame dans la chambre de *Sophie* , au moment où cette fille , comme nous l'avons vû , parloit un peu haut à *Mylord*.

Le Lecteur sçaura donc , que la nouvelle femme de chambre de *Sophie* , avoit été recommandée par *Lady Bellaſton* , chez qui elle avoit servi. Cette fille , qui avoit eu ordre de veiller sur toutes les démarches de sa maîtresse , & qui s'en acquittoit très-exactement , avoit reçu ses instructions , le dirons-nous ? de Madame *Honora* elle-même ! de cette fidelle suivante de *Sophie* , qui gagnée par les caresses de *Lady Bellaſton* , ne connoissoit plus qu'elle sur la terre.

Madame *Western* , avoit donc été

Informée par *Betty*, de la visite de Madame *Miller* à *Sophie*, & de tout ce qui s'étoit passé par rapport à la lettre de *Jones*. Et cette fille, après avoir été louée & récompensée de son zèle, avoit eu ordre, au cas que lailler revînt, de l'introduire chez la Tante.

Or, l'Hôtesse étoit malheureusement revenue, dans le tems même que *Sophie* étoit aux prises avec le Lord; & Madame *Western*, en lui laissant croire que sa nièce l'avoit instruite de tout ce qui s'étoit passé dans la visite de la veille, n'avoit pas eu de peine à tirer de la bonne femme tout ce qu'elle avoit voulu, concernant *Tom*, & ses projets. Cette découverte n'avoit pas été plutôt faite, que la tante, changeant tout-à-coup de langage, avoit congédié Madame *Miller*, en l'assurant que, non seulement *Sophie* ne répondroit point à la lettre, mais qu'elle ne prétendoit plus revoir la porteuse de semblables messages &c.

Ceci avoit d'abord ému la bile

de la tante ; mais sa colère avoit été portée au comble , lorsque passant dans la chambre à côté de celle où étoient les deux amans , elle avoit entendu la façon décidée dont *Sophie* parloit au *Lord Fellamar*.

Ce Seigneur ne fut pas plutôt sorti , que Madame *Western* retourna chez *Sophie* , & l'accabla des reproches les plus durs , sur l'abus de la confiance qu'on avoit daigné avoir en elle..... Voilà donc l'effet de vos promesses ! s'écria-t-elle en entrant. C'est donc ainsi , Mademoiselle , que vous avez rompu tout commerce avec un homme , que vous juriez encore hier de ne revoir jamais ?

Moi ! Madame , répondit *Sophie* ; ô Ciel , de quoi m'accusez-vous ?

Osez-vous nier , répliqua la tante , d'avoir reçu une lettre de lui ?

Une Lettre , Madame ! lui dit la nièce , un peu déconcertée.

Il n'est pas trop poli , Mademoi-

selle , repartit la *Western* , de répéter ainsi mes propres mots. Oui , une lettre , oui encore un coup une lettre , Mademoiselle.... & je prétens la voir , dans le moment.

Le mensonge est indigne de moi , Madame , lui dit *Sophie*. J'ai reçu une lettre , il est vrai ; mais sans l'avoir souhaité : je pourrois dire même , sans mon consentement.

Vous devriez du moins rougir , s'écria la tante , en osant m'avouer de l'avoir reçue. Mais , où est-elle ? Je veux enfin , & je prétens la voir.

Sophie effrayée de cet ordre , voulut en vain trouver une réponse. Elle feignit ensuite de chercher la lettre ; & jura , enfin , qu'elle n'étoit pas dans sa poche : ce qui étoit très vrai. Sur quoi , la terrible *Western* , perdant tout-à-coup patience.... finissons , Mademoiselle ; s'écria-t-elle ; un mot & rien de plus : voulez-vous épouser *Mylord* ?

Je vous l'ai déjà dit , Madame , répondit fermement *Sophie* , je ne l'épouserai jamais.

Eh bien , ingrata , lui dit la tante , avec un serment très - ignoble , préparez-vous à retourner demain chez votre pere.

Sophie , à ces mots effrayants , essaya vainement d'appaiser , ou du moins de suspendre l'effet du courroux de Madame *Western*. Rien ne put la toucher.

CHAPITRE IX.

Avantures de JONES , dans la prison.

TOm , avoit passé tristement plus de vingt - quatre heures , en attendant le retour de M. *Nightingale*. Ce n'est pourtant pas que cet aimable jeune homme eût oublié son ami malheureux : tout ce tems avoit été employé à son service.

Il avoit oui dire , que les seuls vrais témoins du combat de *Jones* avec *M. Fitz-Patrick* , étoient de l'équipage d'un vaisseau de guerre ; actuellement à *Deptford*. *M. Nightingale* s'y étoit rendu ; on lui avoit dit , que ces gens étoient à terre ; il les avoit cherchés , & en avoit enfin trouvés deux , buvant avec un autre personnage dans un cabaret près d'*Aldersgate*.

M. Nightingale , en revenant à la prison , demanda à parler en particulier à *Tom Jones* , qui congédia *Partridge*.

Dès qu'ils furent seuls mon ami , dit *Nightingale* , en prenant *Jones* par la main , mes nouvelles ne sont pas bonnes ; je vous le dis en gémissant : mais tel est mon devoir ! Ah ! je l'ai bien prévu , s'écria *Tom* , le pauvre *Fitz-Patrick* est mort. J'espère que non , répondit l'autre ; il vivoit encore ce matin : mais j'aurois tort de vous flatter ; sa blessure , si j'en crois tout ce qu'on m'a dit , n'en

est pas moins mortelle. Quoiqu'il en soit, vous n'avez rien à craindre, mon cher *Tom*, si l'affaire est exactement telle que vous l'avez racontée. Parlez-moi vrai, cher ami; c'est un autre vous-même qui vous en prie: si vous supprimez la moindre circonstance, je tremble, je frémis de vous l'annoncer.... mais vous êtes perdu!

Que vous ai-je donc fait? cher ami, lui dit *Jones*; ah! pourquoi me percer le cœur, d'un si cruel soupçon?

Calmez-vous, reprit *Nightingale*, vous allez tout savoir. Après les recherches les plus exactes, enfin j'ai rencontré deux de vos principaux témoins. Je vous l'apprens, avec douleur: leur récit ne quadre point avec le vôtre; ils vous chargent tous deux. C'est vous, disent-ils, qui fûtes l'agresseur; c'est vous, qui portâtes le premier coup.

En ce cas, s'écria douloureusement *Tom*, ils sont injustes envers moi! Non seulement, je fus frappé

le premier ; mais , qui plus est , je jure sur mon ame , de ne m'être pas attiré cette insulte. Quel intérêt ont donc ces malheureux , de m'accuser si faussement ?

C'est justement ce que j'ignore ; & si vous même n'y concevez rien , si votre ami le plus sincère cherche en vain la raison qui les engage à vous calomnier , que pourra dire , que pourra croire un Juge , dont le devoir est d'être indifférent , & de n'entendre que la Loi ? Je les ai mille fois interrogés ; celui qui étoit avec eux , & que je crois un Courtier de Marine , leur a aussi représenté les conséquences d'une pareille déposition , les cruels ont toujours persisté : ils ont même promis de la confirmer par serment. Au nom du Ciel ! mon cher ami , rappelez-vous bien toutes les circonstances de ce funeste événement : il en est tems encore , craignez de vous y résoudre trop tard !... Je serois au désespoir de vous choquer. Mais , la rigueur des Loix peut ne pas

nous être connue. Quels que soient les motifs , elles condamnent toujours celui qui frappe le premier.

Hélas ! cher *Nightingale* , s'écria le désolé *Tom* , quel intérêt peut avoir un malheureux tel que moi , de déguiser la vérité ? eh , pensez-vous , d'ailleurs , que je consentisse de vivre avec la réputation d'un infâme Assassin ? Si j'avois autant d'amis (hélas , que j'en ai peu !) serois-je assez hardi , pour les prier de protéger un criminel , qui se reconnoîtroit trop indigne de leur pitié ? Croyez-moi , croyez-moi , dis-je , je n'ai point cet espoir ; le seul qui me reste , est dans un autre Juge : si j'en suis digne , il me protégera.

M. *Nightingale* , ébranlé par la fermeté de *Jones* , recommençoit à le croire innocent , lorsque Madame *Miller* parut , avec les mauvaises nouvelles que nous sçavons déjà du succès de son ambassade.

Eh bien , s'écria dans cet instant *Jones* , d'un ton véritablement héroïque , le sort peut maintenant

Epuiser sur moi sa colére. La vie n'est plus à mes yeux qu'un fardeau.... Calmez-vous mes amis : si le Ciel veut que je porte la peine d'un crime involontaire , je me flatte du moins , qu'il daignera peut-être un jour faire éclatter mon innocence.

Cette scène se soutenoit , dans le plus grand pathétique , lorsqu'un Guichetier vint annoncer une Dame , qui vouloit parler à Jones.

Ce message l'étonna : il ne connoissoit pas de femme , de qui il dût attendre une visite dans un pareil endroit. Cependant , comme il n'avoit pas de raison pour se dispenser de la recevoir , Madame Miller & M. *Nightingale* prirent congé de lui ; & la Dame fut introduite dans le donjon du prisonnier.

Si jamais cet infortuné fut véritablement surpris , ce fut au moment que jettant les yeux sur cette femme , il la reconnut pour Madame *Waters* ! Mais, quel que soit son étonnement , songeons d'abord à celui de Lecteur , qui probablement n'at-

tendoit

tendoit pas non plus là cette Dame.

On sçait assez qui elle est, ses galanteries sont connues; & l'on n'a sans doute pas oublié, qu'après toutes les aventures de l'hôtellerie d'*Upton*, elle étoit montée en carosse avec MM. *Fitz-Patrick* & *Maklachland*, pour se rendre avec eux à *Bath*.

Difons donc, maintenant, que M. *Fitz-Patrick*, veuf à regret d'une épouse vivante, avoit trouvé Madame *Waters* aimable; & qu'elle n'avoit pas crû devoir refuser à cet époux disgracié toutes les petites consolations qui dépendoient d'elle.

Ils étoient arrivés ensemble à Londres, depuis peu de jours; & M. *Fitz-Patrick*, qui n'avoit pas jugé à propos de lui rien dire de ses projets contre sa femme, encore moins de l'envie qu'il avoit de se battre avec *Jones* s'il le rencontroit, avoit gardé tous ces secrets jusqu'au moment où on l'avoit rapporté presque mourant de sa blessure.

M. *Fitz-Patrick* étoit naturelle-

Tome IV.

H

ment Orateur, mais souvent obscur dans ses narrations : dans une circonstance aussi critique, il s'étoit trouvé encore un peu plus embrouillé que de coutume ; & il avoit falu du tems à Madame *Waters* pour comprendre, un peu clairement, que celui qui avoit blessé *M. Fitz-Patrick* étoit ce même *M. Jones* qui l'avoit déjà blessé elle même au cœur, & dont le souvenir n'étoit pas encore effacé de sa mémoire. A peine avoit-elle été instruite de cet événement, & surtout de l'emprisonnement du pauvre *Tom*, que laissant *M. Fitz-Patrick* aux soins de sa garde, elle s'étoit hâtée d'accourir à *Newgate*.

L'air de gaieté qu'elle apportoit dans cette prison, fut tout-à-coup déconcerté par la physionomie sombre & abattuë de *Mr Jones*, qui, dès qu'il l'aperçut, recula deux pas en arrière. Je pardonne à votre surprise, lui dit-elle, en s'asseyant, vous ne m'attendiez sans doute pas dans un endroit où je crois que peu d'hommes reçoivent

vent des visites de femmes , à moins
que ce ne soit de leurs Epouses...
Jugez , M. Jones , de ce que vous
pouvez sur moi ! je n'imaginois
gueres , quand nous nous séparâ-
mes à *Upton* , que nous dussions
nous retrouver ici.

Madame , lui dit le prisonnier ,
je sens tout ce que je vous dois :
on suit rarement les infortunés , &
surtout jusques dans ces lieux.

Je vous proteste , s'écria-t'elle ,
que j'ai peine à croire que vous
soyez le même M. Jones , qui m'a-
voit paru si aimable. Quoi ? votre
village est plus triste encore que
votre appartement ! Eh , quel est
donc l'état de vos affaires ?

Je pensois , Madame , en vous
voyant entrer ici , que vous en étiez
mieux instruite... Bon ! interrom-
pit-elle , vous voilà bien allar-
mé. Est-ce pour avoir un peu régen-
té un brutal ? Il n'y a pas tant de
mal à cela.

Tom ne parut pas content de
cette gentillesse hors de saison , &
marqua le plus grand regret de

ce qui lui étoit arrivé. Sur quoi la Dame, l'interrompant encore tout-à-coup : puisque la chose, lui dit-elle, vous tient si fort au cœur, je veux vous consoler. Votre homme n'est pas mort ; & je suis à peu près sûre qu'il n'est pas en danger de mourir. Son premier Chirurgien, il est vrai (un ignorant, qui vouloit se faire valoir) a fort exagéré le mal, pour que la cure lui fit sans doute plus d'honneur : mais le chirurgien du Roi, qui depuis peu voit le malade, en pense tout différemment, & nous répond presque de lui. Le hazard le plus singulier me fait trouver logée dans la maison de votre adversaire ; je l'ai vû ; il vous rend justice. Il déclare, à qui veut l'entendre, qu'il n'a rien à vous reprocher ; que vous vous êtes battu en brave homme, & qu'il fut de tous points l'agresseur.

Ces nouvelles inattendues, consolèrent le prisonnier. Il informa Madame *Waters* de bien des choses qu'elle sçavoit déjà ; il lui en apprit

d'autres qu'elle ignoroit : l'aventure du manchon, par exemple , & autres particularités de son histoire , sans cependant jamais nommer *Sophie*. Il déplora ensuite ses égaremens passés , qui tous , s'écrioit-il , en soupirant , avoient eu de si funestes suites , qu'il se croiroit impardonnable si désormais il ne pensoit , & ne vivoit pas mieux.

Madame *Waters* , à qui cette morale ne paroissoit pas tout à fait de saison , en fit d'abord quelques plaisanteries , que *Tom* ne goûta pas davantage. La visite de cette Dame , à ce que nous pouvons présumer , pouvoit avoir un autre but : Il fallut se contenter d'être prêchée , & enfin congédiée avec toute la politesse dont *M. Jones* étoit capable. Elle se consola pourtant , dans l'espérance que *Tom* , hors de prison , reprendroit avec la liberté , cet ancien enjouement & cette aimable vivacité , dont le souvenir étoit encore si précieux pour elle.

Ainsi , le surcroit de chagrin que la visite de *M. Nightingale*

avoir apporté au prisonnier, fut en partie effacé par celle de Madame *Waters*. Mais, il n'étoit pas moins affligé du rapport que lui avoit fait Madame *M ller*. Ce qu'elle lui avoit dit,quadroit si bien avec la lettre qu'il avoit recuë de *Sophie*, qu'il ne lui paroissoit plus douteux que celle dont il avoit chargé la bonne Hôtesse n'eût été livrée à la Tante. Et par conséquent plus d'espoir ! *Sophie* ne l'aimoit plus, *Sophie* le méprisoit, *Sophie* l'avoit abandonné !... Tout ce que cette idée jeta de trouble & d'ennuis dans son ame, ne pouvoit être égalé que par le nouveau coup de foudre que lui réservoir la fortune. Nous le verrons dans le Livre suivant.

Fin du dix-septieme Livre.

Digitized by Google
 1111



L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE DIX-HUITIEME.

Contenant environ six jours.

CHAPITRE PREMIER.

Evénement Tragique.

T Andis que *Tom* se livroit tout entier à la noirceur de ses pensées, *Partridge*, les yeux égarés, la pâleur sur le front, & se soutenant à peine, vint se présenter devant lui.

Qu'as-tu ? lui dit notre Héros ; jamais spectre n'eut, je crois, l'air plus effrayant que toi !

Monsieur, lui dit *Partridge*, d'une voix altérée & tremblante, dai-

gnez ne pas vous irriter! ... Je n'ai point écouté la conversation que vous venez d'avoir : mais , j'étois dans la chambre prochaine ; & plutôt au Ciel , que j'en eusse été loin ! ... Que veux-tu dire ? interrompit *Jones* ; de quoi donc s'agit-il ?

De quoi , Monsieur ? répondit l'autre , juste ciel ! cette femme , qui sort Ne la vîtes - vous pas à *Upton* ?

Sans doute , lui dit *Tom* : eh bien , qu'en induis-tu ?

Est-ce véritablement avec elle , que vous passâtes la nuit , dans cette Hôtellerie ? lui dit le Pédagogue en frémissant ... Hélas ! s'écria *Tom* , je crains bien que mon crime n'ait pas été secret De grâce , Monsieur , reprit *Partridge* , répondez-moi précisément ... Est-il bien vrai ? Est-il constant , que ce soit avec elle , que mon maître ?

Ami , que te sert-il de renouveler mes remords ? Ne t'ai-je pas tout avoué !

En ce cas , s'écria douloureuse-

ment *Partridge*, puisse le Ciel avoir pitié de nous ! ou je n'existe pas , ou cette femme est votre mere.

Glacé d'épouvante & d'horreur , *Tom* à ces mots , plus pâle , & plus défiguré que *Partridge* même. Tous deux étoient de bout , tous deux se regardoient d'un œil farouche , tous deux étoient muets *Tom* , enfin reprenant ses sens , n'articula qu'avec grand peine , O Ciel ! ah Dieu ! quoi donc , se pourroit-il ? . . . Parle *Partridge* . . . Explique-toi ? . . . ou plutôt , tais - toi pour jamais ! . . .

Ah , Monsieur ! s'écria *Partridge* , le cœur me manque ! Mais , hélas , ce que je vous dis , n'est que trop vrai Cette femme . . . oui , la même qui sort d'ici , cette malheureuse est votre mere Que je suis malheureux moi-même , de ne l'avoir point vuë alors ! j'aurois pû prévenir ce crime. L'Enfer seul a pû tout disposer , pour l'accomplissement de cette exécration avanture.

H. v

C'en est fait , ami ! s'écria *Tom Jones* , la fortune a résolu ma perte , & m'a conduit par degrés jusqu'aux portes du désespoir. Mais , dois je en accuser la fortune ? Puis-je imputer mon malheur à d'autres qu'à moi-même ? Tous ceux qui me sont arrivés , ne sont ils pas des suites naturelles de mes égaremens , ou plutôt de mes vices ? O *Partridge* ! ce que j'apprens de toi , me confond & me désespère... Quoi , Madame *Waters* !... Mais , hélas , puis-je en douter encore ? Sans doute , elle ne t'est que trop connue S'il te reste quelque amitié pour moi ; ou plutôt , si tu me crois digne encore de ta pitié , cours , vole je t'en prie , tâche de ramener ici cette coupable infortunée , que je n'ose appeler ma mère !... Juste Ciel ! un inceste ! Ah , malheureux , à quel sort étois - je réservé ? ...

Les transports de sa douleur , ou plutôt de son désespoir , furent alors si violens , que *Partridge* ne crut pas devoir le quitter. L'épuisement

succédant pourtant par degrés à ce premier torrent de sa passion , il revint enfin à lui-même ; & , après avoir appris au bon *Partridge* , qu'il trouveroit Madame *Waters* dans la maison où logeoit M. *Fitz-Patrick* , il le chargea d'aller prier cette femme de revenir à l'instant même à la prison.

S'il plaisoit au Lecteur , pour ne pas trop fatiguer sa mémoire , de retourner pour un moment à la scène de l'Hôtellerie d'*Upton* , dans le neuvième Livre de cette histoire , il verroit mieux par combien d'accidens aussi naturels que singuliers , le hazard avoit empêché que *Partridge* & Madame *Waters* se rencontrassent pendant un jour entier qu'ils avoient passé dans cette Hôtellerie. Que d'exemples de ce genre , on voit dans le cours de la vie ! Que d'évenemens importans , naissent à chaque instans sous nos yeux des circonstances les moins remarquables ! Un œil éclairé , sans doute , en voit déjà plus d'une preuve dans cette véritable histoire.

Après deux ou trois heures de recherches , *Partridge* revint trouver son maître , sans avoir rencontré *Madame Waters* ; Et le malheureux *Tom* , retomboit dans le desespoir , lorsqu'on lui apporta cette lettre.

MONSIEUR ,

Depuis que je vous ai quitté , j'ai rencontré un homme qui m'a dit des choses qui vous concernent , dont je suis aussi surprise que vivement pénétrée. Mais n'ayant pas le loisir d'entrer maintenant dans un détail d'une telle importance , daignez suspendre votre curiosité jusqu'à notre première entrevue , qui ne sera retardée que jusqu'au moment où il me sera possible de sortir du logis. Oh , Monsieur *Jones* ! que je ne pensois guères , lorsque je passai cette heureuse journée à *Upton* ; que je ne pensois guères , hélas , que le souvenir de ce jour fortuné dût répandre une amertume affreuse sur tout le reste de ma vie ! Croyez , pourtant , que je serai toujours sincèrement , votre in-

fortunée, JENNY WATERS.

P. S. De grace , ne vous laissez point accabler par la douleur ! M. Fitz - Patrick va de mieux en mieux ; on ne craint plus rien pour sa vie. Ainsi , quels que soient les crimes dont vous ayez à gémir , l'homicide , du moins , ne doit plus être de ce nombre.

Tom n'eut pas plutôt parcouru cette lettre , qu'elle lui tomba des mains , & qu'il retomba lui-même dans l'état le plus affreux. Partridge , l'ayant lue à son tour , éprouva presque les mêmes mouvemens qui déchiroient son Maître. La situation déplorable de ces deux hommes , n'est point du ressort de la plume : je la laisse au pinceau.

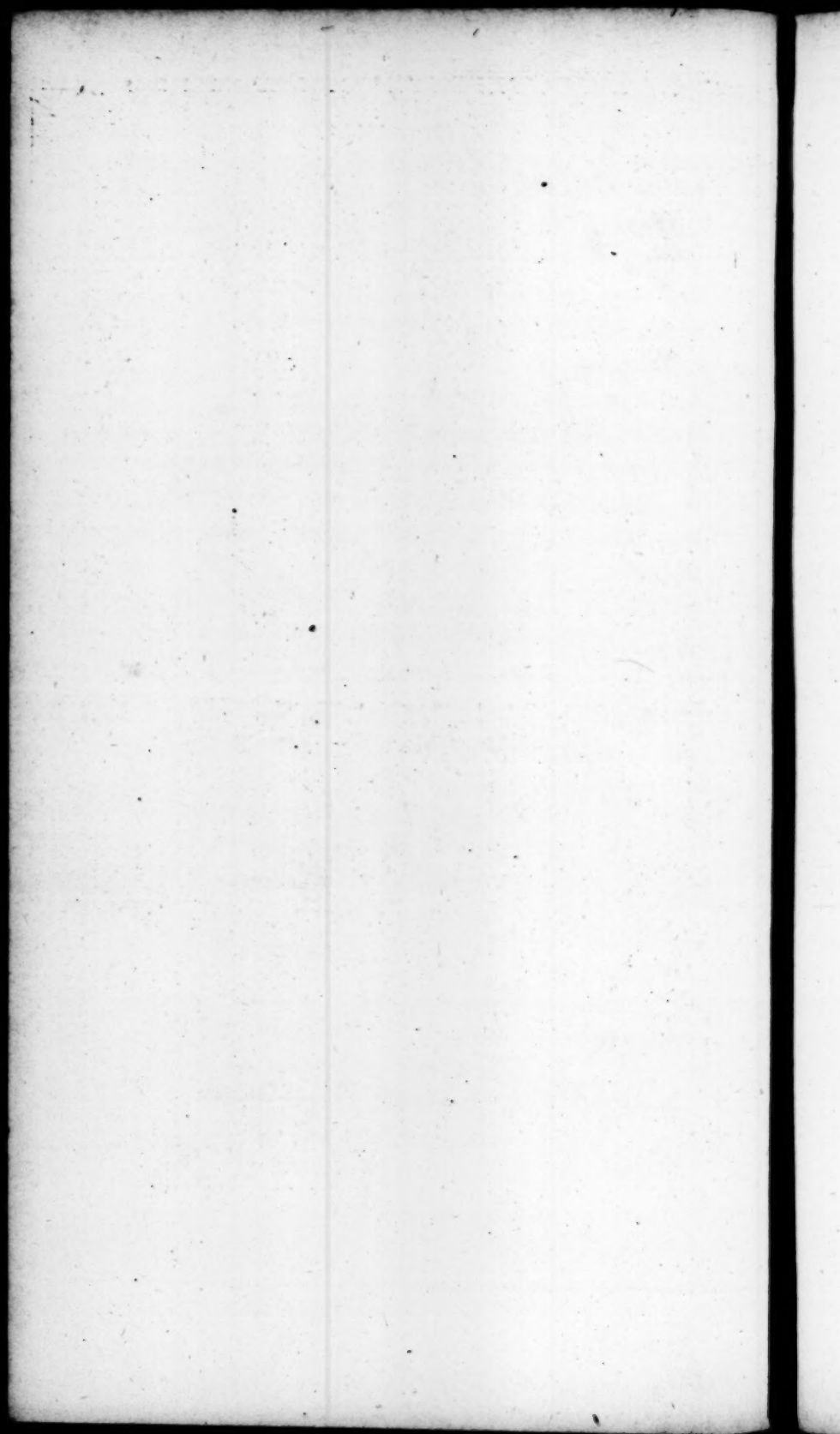
Tandis que l'un & l'autre , également muets , également inanimés , du moins en apparence , se regardoient , peut-être sans se voir , un Guichetier entra ; qui , sans faire la moindre attention à ce que leurs physionomies auroient eu de frappant pour tout autre , annonça un :

homme qui demandoit M. *Jones*. C'étoit *George*, le Garde-Chasse.

Celui-ci , à qui les spectacles d'horreur étoient moins familiers, n'eut besoin que de jeter les yeux sur *Tom* pour juger de l'état de son ame. Il l'imputa d'abord à la funeste aventure, dont les circonstances n'étoient pas racontées favorablement pour notre Héros dans la famille de M. *Western* ; d'où il conclut , que M. *Fitz-Patrick* étoit sans doute mort , & que son ami *Jones* étoit par conséquent dans le cas de faire bientôt une mauvaise fin. Cette pensée allarma fort le Garde - Chasse , qui malgré la petite infidélité qu'il avoit faite à *Tom* , étoit naturellement compatissant , conservoit encore la mémoire de tout ce que ce jeune homme avoit autrefois fait pour lui.

A ce triste spectacle, *George* eut peine à retenir ses larmes : son attendrissement se trouva même si sincère , qu'il offrit de bon cœur au prisonnier tout ce qu'il avoit d'ar-





gent comptant dans sa poche.

Tom, sensible à cet offre, l'en remercia tendrement, & l'assura qu'il ne lui manquoit rien; sur quoi, le Garde-Chasse devint bien plus pressant encore . . . Allons, allons, mon cher Maître, s'écria-t'il, rappelez votre courage, tout n'est peut-être pas désespéré. Etes-vous le premier Gentilhomme qui en ait tué un autre, & qui s'en soit fort bien tiré ?

Il ne s'en agit plus, lui dit *Partridge*; *M. Fitz-Patrick* n'est ni mort, ni mourant, Mon Maître a bien d'autres chagrins; & tes offres de service n'y peuvent rien. Que sais-tu ce que je puis faire, répondit *George*? s'il s'agissoit de ma jeune maîtresse, j'aurois bien quelque petites choses à dire Que dites-vous, *M. George*? s'écria *Jones*, ne parliez-vous pas de ma *Sophie*? Ma *Sophie*! ah, malheureux, te convient-il de profaner encore ce nom? J'espère encore que vous l'aurez, répondit *George*. . . Eh, pourquoi pas? Oui, oui, Monsieur,

j'ai quelque chose à vous apprendre là-dessus. Madame *Western*, continuait-il, vient de ramener Madame *Sophie* chez son pere ; & cela a produit un beau tapage. Je n'ai pu trop en démêler la cause Mais mon Maître, & Madame *Western*, étoient fort en colère ; elle est même sortie de chez nous, en déclarant qu'elle n'y reviendrait jamais. J'ignore le fin de tout cela : ce que je sçais, c'est que tout est redevenu tranquille dans la maison, dès qu'elle en a eue les nés dehors. *Robin*, qui a servi le pere & la fille au souper, vient de m'apprendre qu'il n'a jamais vu notre Maître de si bonne humeur avec notre jeune Dame. *Robin* prétend même, que M. *Western* a embrassé plus d'une fois Madame *Sophie*, en lui jurant qu'à l'avenir elle seroit plus libre, & qu'il ne l'enfermeroit plus.

J'ai crû, Monsieur, continua *George*, que cette nouvelle pourroit vous plaire ; & je me suis dérobé de la maison quoi qu'il soit :

tard , pour venir vous la dire.

Je vous en remercie , lui dit *Jones*. Tout indigne que je me crois , d'oser à l'avenir lever les yeux sur cette incomparable fille , rien ne peut soulager mes maux comme la certitude de sa félicité.

Le reste de cette conversation , n'étant pas assez important pour être rapporté , nous ferons mieux d'apprendre au Lecteur par quel miracle imprévu le cœur de *M. Western* s'étoit de nouveau réchauffé pour sa fille.

Madame *Western* , en lui ramenant *Sophie* , avoit commencé par étaler tous les honneurs & le brillant de l'alliance refusée par sa nièce avec le Lord *Fellamard*. *M. Western* ; dont le goût pour Messieurs les *Lords* est déjà suffisamment connu , avoit pris le parti de sa fille ; & cet affront avoit tellement choqué l'orgueil de la tante , que perdant de vue toute sa politique , elle avoit insulté son frere , jusqu'au point de se faire insulter elle même. Dans la chaleur de cet-

te altercation , digne des régions de *Billingsgate* * , Madame *Western* un peu trop vivement poussée pour soutenir longtems la partie , avoit oublié , ou n'avoit pas eu le tems avant son départ , d'instruire son frere de la lettre que *Sophie* avoit reçue de *Jones* : ce qui eût certainement produit un très-mauvais effet pour notre Héroïne.

Dès qu'elle fut sortie , *Sophie* , qui autant par nécessité que par inclination , avoit jusques là gardé le silence , remercia son pere de l'avoir défendu contre sa tante. Cette démarche enchantait le bon homme. C'étoit pour la première fois , disoit-il , que *Sophie* se déclaroit en sa faveur , contre Madame *Western* : son amour-propre n'avoit jamais été flatté plus à propos. Il se rapelloit , d'ailleurs , les promesses qu'il avoit faites à M. *Alworthy* , de ne plus violenter sa fille. Et tout ceci , joint à l'espé-

* Des Halles de Londres.

rance qu'il avoit conquë d'être dans peu de jours défait de *Tom*, ne lui laissoit plus douter que *Sophie* ne dût enfin se laisser bientôt gagner par la douceur.

Il n'est, par conséquent, plus étonnant, que M. *Western*, pendant le souper qui suivit cette scene, se fût livré tout entier à la tendresse naturelle qu'il avoit pour sa *Sophie* : tendresse, à laquelle elle fut si sensible, qu'elle promit, en pleurant, à son pere, d'employer toute sa vie à lui en marquer sa reconnaissance ; en lui jurant qu'elle ne songeroit jamais à choisir un époux, sans son consentement.



CHAPITRE II.

*Visite de M. Alworthy au vieux
M. NIGHTINGALE. Etrange
découverte.*

LE jour suivant , M. *Alworthy*, conformément à la promesse qu'il avoit faite à Madame *Miller*, fut rendre visite au pere de M. *Nightingale* , sur l'esprit duquel il avoit conservé tant d'empire , qu'après une conversation très-vive , le vieux *Cresus* avoit enfin consenti de revoir son fils.

Cette visite occasionna un événement bien singulier ; un de ces hazards, dont les honnêtes gens sont en droit de conclure , que la Providence intervient quelquefois dans la découverte des forfaits les plus cachés : comme pour avertir les hommes , de ne pas s'écarter des sentiers de la vertu , dussent-ils être

sûrs de marcher toujours avec quelque sorte de sûreté, dans les obscurs sentiers du vice.

M. *Alworthy*, en entrant chez M. *Nightingale*, avoit entrevu dans la cour, *George*, le Garde-chasse. A peine y avoit il fait attention; & *George* ne croyoit pas même en avoir été reconnu.

Les deux vieillards étant pourtant tombés d'accord sur l'unique objet de leur conférence, M. *Alworthy* demanda par quel hazard *George Seagrim* étoit connu de M. *Nightingale*? & qu'elles bonnes affaires pouvoient attirer un tel homme chez lui?

Quelles bonnes affaires? répondit *Nightingale*; les siennes ne sont, parbleu, pas mauvaises. Croiriez-vous, que ce drole-là est parvenu, en cultivant une petite Ferme de 30 livres sterlin, à se faire un fond de 500 guinées, dont il m'a fait dépositaire?

Qu'entens-je! s'écria M. *Alworthy*? se peut-il qu'il vous ait fait cette mauvaise histoire?

Doucement , mon ami , lui dit l'autre : l'histoire peut être mauvaise ; mais je suis bien sûr moi d'avoir à lui l'argent dont je vous parle , en cinq billets de Banque que j'ai promis de lui placer en un bon hypothèque ; ou en quelque acquisition dans le Nord d'Angleterre.

Les billets , à la prière de M. *Alworthy* , ne furent pas plutôt produits , qu'il en marqua le plus extrême étonnement. Il les reconnut d'abord pour ceux qu'il avoit donnés à M. *Jones* , & en raconta toute l'Histoire au vieux *Nightingale*.

Les Fripons , les Joueurs infidèles , les Banqueroutiers , les Usuriers , & autres Suppôts de cette immense Confrairie , ont toujours la probité dans la bouche : la mauvaise foi dans les affaires de la vie , n'eut jamais contre elle-même d'Orateurs plus véhéments. Le vieux Banquier devint furieux , en apprenant la trahison du Garde-Chasse ; & M. *Alworthy* , pour le calmer , eut

besoin de toute son éloquence.

Il fut enfin arrêté , entre eux , que M. *Nightingale* garderoit l'argent & le secret , jusqu'à ce que M. *Alworthy* le revint voir : sauf à amuser *George* , sous quelque prétexte , au cas qu'il revînt dans l'intervalle soit pour employer , ou pour retirer ses billets.

A son retour chez Madame *Miller* , M. *Alworthy* la trouva fort affligée des mauvaises nouvelles qu'elle avoit apprises de son ami *Jones*. M. *Alworthy* lui fit part du succès de sa visite au vieux *Nightingale* , la flatta d'une réconciliation entre le pere & le fils , & par conséquent du prochain bonheur de *Nancy*. Il instruisit aussi l'hôtesse , d'un autre accident arrivé dans la même famille : c'est-à-dire , de la fuite de Mademoiselle *Nightingale* , cousine de son gendre , avec certain jeune Ministre : événement , dont le vieux *Nightingale* étoit touché , par rapport à son frere , & que l'on ignoroit encore chez Madame *Miller*.

Le Lecteur ne sçauroit douter , que cette bonne femme n'écoutât tout ceci avec autant de plaisir que de reconnoissance. Mais la peine que lui caufoit le malheur de son ami *Tom* , empoisonnoit toute sa joye.... Ma fille , ma famille entiere est sur le point d'être heureuse , (répétoit à chaque instant son bon cœur) & le déplorable Auteur de nôtre félicité , touche au comble de l'infortune !

M. *Alworthy* , après lui avoir laissé le tems de savourer ces premieres nouvelles , lui dit , en rentrant , qu'il avoit encore quelque chose d'agréable à lui apprendre. J'ai découvert , ajouta-t-il , certain trésor assez considerable , appartenant à quelqu'un que vous aimez : Je crains pourtant, qu'il ne soit en situation de ne pouvoir en faire usage.

Ah , Monsieur ! j'ose encore espérer le contraire , s'écria Madame *Miller* , sûre qu'il s'agissoit de son ami *Jones*.

Je m'en flatte de même, & de tout mon cœur , lui dit M. *Alworthy* :

mon

mon neveu m'a pourtant dit , ce matin , que cette affaire prenoit un mauvais tour.... Ah grand Dieu ! s'écria Madame *Miller*.... Allons, Monsieur , je me tairai. Jugez pourtant de mon supplice !..... Madame , lui dit M. *Alworthy* , vous pouvez parler ; vous me connoissez trop pour me croire capable d'injustice ou de haine envers qui que ce soit. Quant à ce jeune homme , je serois charmé qu'il se justifiât totalement , & surtout de cette malheureuse affaire. Vous avez vû , dès long-tems , ma tendresse pour lui. Le monde , vous le sçavez , m'en a même blâmé ; & si je m'en suis détaché , ce n'est en vérité pas sans cause.... Croyez-moi , Madame , je serois ravi de m'être trompé.

L'Hôtesse alloit répliquer , avec toute la vivacité qu'inspirent aux bons cœurs le zèle & la reconnaissance , lorsqu'un domestique vint l'avertir que quelqu'un l'attendoit en bas pour affaires.

M. *Alworthy* ayant alors fait appeler *Bliss*, on lui dit, qu'il avoit été quelque tems dans sa chambre, avec la personne qui lui tenoit ordinairement compagnie ; & M. *Alworthy*, augurant que ce ne pouvoit être que M. *Dorling*, ordonna qu'on le fit venir.

Dès-que ce Procureur fut arrivé, M. *Alworthy*, sans nommer personne, lui proposa la question des billets volés, & lui demanda son avis sur la façon dont le coupable pouvoit être puni. *Dorling* répondit, qu'il le croyoit dans le cas d'être attaqué au criminel, mais, qu'attendu la délicatesse de la matière, il la trouvoit digne d'être consultée. Il ajoûta, qu'étant sur le point de sortir, pour une consultation qu'on alloit faire chez M. *Western*, au sujet d'une affaire assez importante, il pourroit, avec la permission de M. *Alworthy*, proposer la question aux Avocats.

Ils raisonnoient encore sur cette affaire, lorsque Madame *Miller*, entr'ouvrant la porte de la chambre,

& y appercevant du monde, voulut se retirer. M. *Alworthy* la rappella, congédia le Procureur, & reçut, avec l'Hôteſſe, la viſite & les remerciemens du jeune *Nightingale*. Mais, à peine le gendre avoit il commencé à exprimer ſa reconnoiſſance, que la belle-mere, l'interrompant tout-à coup, ah, Monsieur! s'écria-t'elle, M. *Nightingale* a de bonnes nouvelles, concernant le pauvre M. *Jones*. Il a été voir le bleſſé, qui non ſeulement eſt hors de danger, mais qui déclare, que c'eſt lui-même qui a attaqué le prifonnier.... Eût-on voulu qu'il ſe fût laiſſé battre? M. *Alworthy* l'eût-il voulu lui-même?.... parlez, parlez mon cher *Nightingale*; Apprenez tout à M. *Alworthy*.

Le gendre, en confirmant ce qu'avoit dit ſa belle-mere, raconta tout ce qu'il ſavoit, & conclut par l'éloge de M. *Jones*.... le meilleur cœur, s'écria-t'il, le plus pacifique, & le plus généreux des hommes!

Ajoutez, Monsieur, ajoutez, dit Madame *Miller*, avec quelle ten-

dressé , avec quels sentimens respectueux il nous a mille fois parlé de M. *Alworthy* ; la reconnoissance qu'il conserve de ses bienfaits , & le regret mortel que ce pauvre garçon témoigne à chaque instant d'avoir été assez malheureux pour déplaire à celui de tous les hommes qu'il chérit & respecte le plus.

M. *Nightingale* , que la vérité , l'amitié , l'estime même échauffoient à la fois , fit alors un tableau si touchant des sentimens de *Tom* , que M. *Alworthy* , qui d'abord avoit semblé ne l'écouter que par politesse , en parut enfin ébranlé. Pardon , Monsieur , s'écria *Nightingale* , (qui s'appercevoit de son trouble) pardon , si j'ose ici présumer un peu trop de moi-même , en osant toucher une matière dont je connois toute la délicatesse.... Eh , pourquoi cela , mon cher gendre ? s'écria Madame *Miller* , faut-il craindre , faut-il jamais rougir en attestant la vérité ?

Elle a raison , Monsieur , lui dit

M. *Alworthy* , & j'applaudis de tout mon cœur à la générosité du vôtre : plût au Ciel , que vous me crussiez digne d'avoir un jour de pareils sentimens pour moi ! je vous dirai bien plus ; ce que je viens d'entendre , sur le compte de cet infortuné jeune homme , me touche , hélas , me plaît plus que vous ne pensez ! personne sur la terre ne feroit plus ravi que moi , de le retrouver innocent. Votre belle-mere, que dis-je ? tous ceux qui me connoissent , sont témoins que jamais un fils n'eût pû m'être plus cher. Oui, Monsieur, c'étoit un fils que je voyois en lui ; c'étoit un fils dont chaque jour , je rendois grâce à la fortune ! Je me rappelle encore , avec plaisir , le moment où je le trouvai dans mon lit. Pauvre petite créature ! Quelle étoit sa situation ! Je crois encore sentir ses innocentes mains , pressant & caressant les miennes !... Je l'aimois , Monsieur ; Oui je l'aimois bien tendrement !...

A ces mots , les sanglots coupèrent la voix à M. *Alworthy* , & ses

yeux se couvrirent de larmes.

Mais , comme la réponse de Madame *Miller* , peut amener quelque chose d'intéressant , nous nous interrompons nous-mêmes , pour vous rendre raison du changement visible , qui semble tout-à-coup s'être fait dans l'ame de M. *Alvorthy* , en faveur de notre Héros. Ces sortes de révolutions , qui sont véritablement assez communes dans nos Romans & dans nos Pièces de Théâtre , n'ont souvent d'autre cause que la nécessité de finir ou l'Histoire ou la Pièce ; & sont même justifiées par des autorités très-respectables. Cependant , quoique la nôtre propre puisse peut-être en valoir d'autres , nous n'userons de nos pouvoirs qu'avec modération , & jamais , que lorsque la nécessité pourra nous y contraindre : ce que nous ne prévoyons pourtant pas encore devoir arriver dans le cours de ce grand Ouvrage.

Les dispositions actuelles de M. *Alvorthy* , se trouvoient donc fondées sur une lettre, qu'il avoit reçue

immédiatement avant que de rentrer chez son Hôtesse , & que le Lecteur curieux peut ouvrir au commencement du Chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Contenant deux Lettres de différent style.

*Lettre de M. SQUARE à M. AL-
WORTHY.*

Mon digne ami ,

Je vous mandai , par ma dernière , que les eaux ne m'étant pas favorables , on me les avoit absolument défendues . Je vous apprens maintenant une nouvelle , qui tou héra peut-être plus mes vrais amis , qu'elle ne m'a touché moi-même. Les Docteurs Harrington & Brewster m'ont notifié , que je dois me disposer à la mort.

Iiiiij

yeux se couvrirent de larmes.

Mais , comme la réponse de Madame *Miller* , peut amener quelque chose d'intéressant , nous nous interrompons nous-mêmes , pour vous rendre raison du changement visible , qui semble tout-à-coup s'être fait dans l'ame de M. *Alvorthy* , en faveur de notre Héros. Ces sortes de révolutions , qui sont véritablement assez communes dans nos Romans & dans nos Pièces de Théâtre , n'ont souvent d'autre cause que la nécessité de finir ou l'Histoire ou la Pièce ; & sont même justifiées par des autorités très-respectables. Cependant , quoique la nôtre propre puisse peut-être en valoir d'autres , nous n'userons de nos pouvoirs qu'avec modération , & jamais , que lorsque la nécessité pourra nous y contraindre : ce que nous ne prévoyons pourtant pas encore devoir arriver dans le cours de ce grand Ouvrage.

Les dispositions actuelles de M. *Alvorthy* , se trouvoient donc fondées sur une lettre, qu'il avoit reçue

immédiatement avant que de rentrer chez son Hôtesse , & que le Lecteur curieux peut ouvrir au commencement du Chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Contenant deux Lettres de différent style.

*Lettre de M. SQUARE à M. AL-
WORTHY.*

Mon digne ami ,

Je vous mandai , par ma dernière , que les eaux ne m'étant pas favorables , on me les avoit absolument défendues . Je vous apprens maintenant une nouvelle , qui touhera peut-être plus mes vrais amis , qu'elle ne m'a touché moi-même. Les Docteurs Harrington & Brewster m'ont notifié , que je dois me disposer à la mort.

liiiij

J'ai lû, je ne sçais où, que le véritable usage de la Philosophie, étoit d'apprendre à mourir. Je ne démentirai donc pas la mienne, au point de marquer la moindre surprise à la vue d'une leçon, que je suis censé avoir étudiée si long-tems. J'avouërai cependant, sans rougir, qu'un seul Chapitre des Livres Saints l'enseigne beaucoup mieux que tous les volumes de Philosophie, tant ancienne que moderne. L'assurance qu'ils nous donnent d'une autre vie, est bien d'un autre poids aux yeux de la Raison, que toutes les consolations tirées du cours invariable de la Nature, du Vuide ou de la Satieté des plaisirs d'ici-bas, & de tous les autres lieux communs des Déclamateurs : remèdes vraiment topiques, quelquefois capables d'armer notre ame contre la douleur & contre la mort même: mais toujours insuffisans pour élever notre courage jusqu'à mépriser l'approche du moment fatal; & moins encore, pour nous le faire envisager comme un bien aussi réel que désirable. Mon intention n'est pas d'insinuer, que tous ceux que nous

appelions Philosophes ayent nié l'existence d'un Etre suprême , ou l'immortalité de l'ame. Plusieurs d'entre eux ont entrevu , par les seules lumières de la Raison , quelque espoir d'un autre avenir. Mais , pour parler sans préventions , cette lueur étoit si foible , si incertaine , & leurs espérances par conséquent si peu fondées , qu'on peut sans injustice les regarder au moins comme douteuses. Platon , dans son Phédon , finit par déclarer que ses argumens les plus forts , rendent au plus son opinion probable ; & Cicéron lui-même , semble moins convaincu de l'immortalité de l'ame , qu'il ne paroît avoir envie de la croire. Quant à moi , pour vous parler avec franchise , je ne la crus jamais fermement , que depuis qu'j suis redevenu véritablement Chrétien.

Cette dernière expression , vous surprendra sans doute ; mais j'ose maintenant vous assurer que c'est depuis très-peu de tems que j'ai quelque espèce de droit de me qualifier ainsi. L'orgueil Philosophique avoit enivré ma Raison , & la sagesse la plus sublime n'étoit à mes

yeux (aussi fascinés que jadis ceux des Grecs) qu'une chimère méprisable.

Le Ciel enfin a daigné m'éclairer : tandis qu'il en est tems encore , j'ai connu mes erreurs. Sa divine lumière , en me montrant la vérité , m'a fait voir les bords de l'abîme où j'allois me p'onger !.... Mais je sens que je m'affoiblis : je me hâte d'en venir au principal objet de cette lettre.

En parcourant des yeux ma vie passée , rien n'excite plus mes remords , que l'injustice dont je me suis rendu coupable envers ce pauvre infortuné que vous aviez ci-devant adopté pour fils. J'ai , non seulement contribué aux infâmes projets d'autrui , mais j'ai moi-même agi contre lui avec la plus grande injustice. Croyez - moi , cher ami , croyez en la déclaration d'un mourant , il a été indignement & lâchement trahi. Quant aux faits principaux , pour lesquels vous l'avez banni de votre présence , je vous jure solennellement qu'il n'étoit point coupable. Lorsque l'on vous croyoit mourant , c'est le seul de tous ceux qui habitoient votre maison , & qui

vivoient de vos bienfaits , dont la douleur & les inquiétudes ayant été véritablement sincères : la joye seule qu'il témoigna de votre convalescence a fourni l'occasion de l'accuser auprès de vous à quelqu'un dont l'ame ignoble étoit seule capable d'imaginer un complot aussi noir.... Mais , j'oublie que mon but est seulement de justifier l'innocent , & non pas d'accuser le coupable. Croyez-moi donc, encore un coup , mon ami , ce jeune homme a le caractère excellent , l'ame grande & généreuse , & possède au plus haut degré toutes les vertus capables d'illustrer l'humanité. Il a quelques défauts, sans doute ; mais bien loin d'être ingrat, bien loin d'avoir été ou d'être jamais capable de manquer à son Bienfaiteur , je serois volontiers garant , lorsque vous le chasserez , que son cœur saig a pour vous , & beaucoup plus que pour lui même.

Des motifs purement humains , m'ont rendu assez foible , assez criminel pour vous avoir si long-tems caché ce secret honteux. Nul motif ne me

guide aujourd'hui, que le désir de rendre hommage à la vérité, de justifier l'innocent, & de réparer autant qu'il est en moi tous les maux que je lui ai causés. Je me flatte donc, que cette déclaration, non suspecte par tant d'endroits, produira tout l'effet que je souhaite, & rendra à M. Jones toute la faveur dont il est digne. C'est la seule consolation que puisse encore espérer dans ce monde, si tant est qu'il vive assez pour la recevoir,

MONSIEUR,

Votre très-obligé, très-
obeissant, & très-
humble Serviteur,
THOMAS SQUARE.

Après cette lecture, la révolution subite des sentimens de M. Alworthy en faveur de notre ami Tom, paroîtra sans doute moins surprenante. Il avoit pourtant reçu, par le même Courier, une autre lettre

d'un style différent , & dont nous croyons devoir faire part au Lecteur , avec d'autant plus de raison , que c'est selon toute apparence la dernière fois que nous aurons à parler du Personnage qui l'a écrite.

*Lettre de M. TUAKUM à M. AL-
WORTHY.*

MONSIEUR,

Ce que me mande votre digne neveu , des nouvelles infamies du Pupile dun Athée tel que M. Square, ne me surprend en aucune façon. Un meurtre , quel qu'il soit , ne m'étonnera jamais de la part d'un jeune homme infecté d'une doctrine aussi pernicieuse : & je prie ardemment le Ciel, que votre propre sang n'attire pas enfin sur ce malheureux l'arrêt d'une réprobation finale. Quelque vif que soit votre repentir , en vous rappelant vos faiblesses en faveur d'un sujet aussi indigne de vos bontés ; quels que soient vos regrets , d'avoir nourri & protégé

se monstre au préjudice de votre famille & de la dignité de votre caractère, je croirois manquer encore à ce qu'exige mon devoir, si je balançois à vous remettre sous les yeux l'effrayant tableau de vos erreurs. Souffrez donc, que je vous supplie, de réfléchir sur le supplice bien tôt prêt à tomber sur la tête d'un scélérat, qui ne l'a que trop mérité. Et puisse cet exemple terrible, vous tenir désormais en garde contre le mépris que vous eûtes jadis, que vous avez encore peut-être, pour les avis d'un homme dont les vœux les plus ardens n'eurent jamais d'objet que votre félicité présente & future.

Si ma main, prête à infliger une correction légitime, n'eût pas cent fois été liée par un esprit d'indulgence mal entendu, j'eusse extirpé peut-être ces semences infernales que j'ai vû germer dès l'enfance dans l'ame de cet objet infortuné du courroux céleste. Mais de si tristes vérités ne peuvent aujourd'hui guérir le mal !

Je suis fâché que vous ayez si promptement disposé de la cure de

Westerton : je me flattois d'être du moins averti de vos desseins.... Vos réflexions , sur la pluralité des bénéfices , sont extrêmement judicieuses : cependant , Si la pratique en étoit criminelle , mille personnes respectables se garderoient sans doute de l'approuver publiquement par leur conduite. Si le Vicaire d'Adergrove mouroit aussiôt qu'on le pense , je me flatte , si vous êtes bien convaincu de mon sincère attachement pour vous , que vous daignerez enfin songer à moi.

Je suis, Monsieur ,

Votre fidèle & humble serviteur ;
ROGER TUAKUM.

C'étoit, pour la première fois , que M. Tuakum avoit osé écrire avec ce ton d'autorité à M. Alworthy : aussi ne tarda-t'il pas à s'en repentir. C'est toujours ce qu'on voit arriver à ceux , qui comme lui , ont assez peu de discernement pour

imputer à un excès de foiblesse méprisable, ce qui n'est en effet qu'un excès de bonté trop sublime pour pouvoir être senti & apprécié par certaines ames.

Il est vrai, que M. *Alworthy* n'avoit jamais aimé *Tuakum*. Il lui connoissoit le cœur aussi mauvais que vain ; il sçavoit, que la piété même du personnage avoit presque toujours la teinte de l'âpreté de son caractère. Mais, c'étoit en même tems un excellent homme de Lettres, & d'un zèle infatigable pour l'éducation des deux jeunes gens ; ajoutons à ceci, l'extrême aulérité de sa vie & de ses mœurs, une probité intacte, & l'attachement le plus yif pour tout ce qui concernoit la Religion. De façon que, le tout bien pesé, quoique M. *Alworthy* n'aimât ni n'estimât cet homme, il n'avoit pourtant pu se résoudre à renvoyer un précepteur dont le sçavoir & la vigilance ne pouvoient qu'être extrêmement utiles aux deux disciples : élevés dans sa maison,

& sous ses yeux , il s'étoit en un mot cru capable de corriger , dans ces jeunes cœurs , ce que les préceptes de *Tuakum* pourroient y jeter des principes défectueux.

CHAPITRE IV.

Continuation de l'Histoire.

Monsieur *Alworthy* , dans son dernier discours , s'étoit rappelé quelques idées tendres concernant *Jones* , qui lui avoient tirées des larmes. Madame *Miller* , qui s'en étoit apperçue , ne perdit pas l'occasion de servir son ami. Ne cachez point votre attendrissement, Monsieur ! s'écria-t'elle avec transport , vos sentimens & vos bontés pour cet infortuné jeune homme , sont trop connus , pour les dérober à nos yeux. Tout ce dont on l'accuse , est faux ; ces prétendus témoins de la querelle , pour laquelle il est arrêté , sont des infâmes

gagnés sans doute par un rival :
M. Nightingale a tout découvert ;
 & ce rival est même un *Lord*, qui
 prétendoit , dit on , faire enlever
M. Jones , pour l'embarquer par
 force sur la Flotte. Celui qui com-
 mandoit ces malheureux , l'Officier
 même , que l'on dit être un galant
 homme , a tout découvert à mon
 gendre , & n'eût jamais prêté son
 ministère pour ce complot horrible,
 s'il n'eût pas regardé *M. Jones* com-
 me un vagabond abandonné par ses
 parens. Tel est le caractère qu'on
 donnoit à ce pauvre garçon.

M. Alworthy, fort étonné de ce
 discours , protesta que tout en étoit
 nouveau pour lui.... Je le crois bien,
 Monsieur , s'écria la bonne femme ,
 cette Histoire ne ressemble guères à
 celle que ces indignes faux témoins
 ont faite à votre Procureur.

Quel Procureur ? Madame , ré-
 pondit avec vivacité *M. Alworthy*.
 A quoi tend ce discours , où je ne
 comprends en vérité rien ?

Ah , Monsieur ! lui dit l'Hôtesse ,
 que je vous reconnois bien là !....

M. *Alworthy* croit toujours devoir déguiser ses bontés. . . . Mais , M. *Nightingale* , ici présent , a vû votre homme.

Quel homme , encore un coup , Madame ? je ne vous entend pas , répliqua-t'il.

Eh , votre Procureur apparemment , Monsieur ! que vous avez envoyé pour prendre connoissance de l'affaire.

Vous me plongez dans de nouvelles ténèbres , lui dit M. *Alworthy* ; & je ne conçois rien à tout ceci.

En ce cas , parlez donc , mon cher *Nightingale* , s'écria Madame *Miller* ; dites lui , tout ce que vous sçavez.

Oui , Monsieur , lui dit ce jeune homme , il est très-vrai que j'ai vû ce même Procureur , qui sort d'ici , dans un cabaret d'*Aldersgate* , avec deux des Soldats gagés par Mylord *Fellamar* , pour faire enlever M. *Jones* ; & qui , tous deux ont été témoins du fatal combat où M. *Fitzpatrick* a été blessé.

J'avouë, Monsieur, interrompit Madame Miller, qu'en voyant ici ce Procureur, il y a quelques instans, j'avouë, dis-je, de l'avoir crû chargé par vous de s'informer de cette affaire. J'ai même fait part de mes soupçons à M. *Nightingale*.

M. *Alworthy*, de plus en plus frappé de la singularité de tout ceci, resta quelques instans muet... Ce que vous m'apprenez, Monsieur, dit-il enfin à M. *Nightingale*, est pour moi la chose du monde la plus surprenante. Etes-vous bien certain, de ne vous être pas trompé? Est-ce bien le même homme que vous venez de voir ici?

Oh, Monsieur, j'en suis sûr! répondit *Nightingale*.

A *Aldersgate*? s'écria M. *Alworthy*; quoi, ce même Procureur! avec deux des prétendus témoins! Oui, Monsieur, lui dit l'autre, j'ai même été environ trois quart-d'heures avec eux.

Et, peut-on vous demander, continua M. *Alworthy*, quels étoient

les propos du Procureur ? Scavez-vous ce qui s'est passé entre lui & ces gens-là ?

Non , Monsieur , répondit *Nightingale* : ils étoient ensemble long-tems avant mon arrivée. . . . Le Procureur a peu parlé , en ma présence. Et je vous dirai plus : après avoir interrogé nombre de fois ces deux hommes , qui me faisoient une histoire absolument contraire à celle que je tenois de *M. Jones* , & de *M. Fitz Patrick* même , & m'appercevant clairement que ces témoins étoient gagnés par quelques ennemis secrets , j'ai vû avec étonnement ce Procureur parler en faveur de *M. Jones* , & exhorter ces deux misérables à ne rien soutenir en justice , que la vérité pure & simple. C'est ce qui m'a fait croire , & surtout en voyant ici ce même Procureur , que c'étoit par vos ordres qu'il s'étoit transporté à *Aldersgate*.

Quoi ! dit Madame *Miller* à *M. Alworthy* , n'est-ce pas en effet vous même , qui l'aviez chargé de cela ?

Je vous jure que non , répondit-il , vous m'en apprenez la nouvelle.

En ce cas , mes yeux s'ouvrent , s'écria l'Hôtesse : sur mon ame , je suis au fait !.... Je ne m'étonne plus de les avoir vus , depuis peu , si soigneusement enfermés ensemble... O mon cher *Nightingale* ! courez , je vous en supplie , allez chercher ces malheureux témoins.... s'ils sont encore sur la surface de la terre , hâtez-vous de nous les trouver. Mais , non , restez , j'y vais , j'y cours moi même....

Madame , calmez-vous de grace , lui dit affectueusement M. *Alworthy* : Faites seulement appeler M. *Dowling* , s'il est encore en haut ; sinon , que mon neveu descende.

Madame *Miller* vola , & revint dire que le Procureur étoit sorti , mais que M. *Elifil* alloit paroître.

M. *Alworthy* étoit moins enflammé que Madame *Miller* , dont tous les esprits étoient en l'air pour l'intérêt de son ami. Il n'étoit pourtant pas exempt de quelques soup-



Gravelot inv.

F. A. Arclins scul.

bons assez semblables à ceux de la bonne Hôtesse.

A l'arrivée de *Blifil*, M. *Alworthy*, d'un ton sérieux, accompagné d'un regard tel peut-être qu'il n'en avoit jamais lancé...avez-vous, lui dit il quelque connoissance que M. *Dowling* ait vû quelques-uns des témoins de la querelle de *Tom Jones* avec M. *Fitz Patrick*?

Rien n'est si dangereux qu'une question imprévue pour un homme dont l'intérêt le plus sensible est de cacher la vérité. Le mouvement soudain & violent du sang, qu'excite la surprise, cause presque toujours un dérangement, une sorte d'altération dans la physionomie, qui force le coupable de s'accuser tacitement lui-même.

Cette révolution fut si visible dans *Blifil*, que nous n'oserions presque blâmer la vivacité de Madame *Miller*, qui s'écria dans l'instant même, Monsieur, il est coupable! sur mon honneur, il est coupable!

Un regard de M. *Alworthy* fit sentir à la bonne femme, que ce zèle

Impétueux n'étoit pas de son goût ; Puis , se retournant vers *Blifil* , qui paroissoit anéanti ; pourquoi tant hésiter , Monsieur , lui dit il séchement ? pourquoi , ne répondez-vous pas ? C'est par votre ordre , apparemment , que tout ceci s'est fait ? j'imagine , du moins , que cet homme n'eût pas été assez hardi pour agir de son chef , & surtout sans m'avoir consulté.

Monsieur , répondit enfin le tremblant *Blifil* , oserai-je , en m'avouant coupable , espérer mon pardon ?.... Votre pardon ! s'écria M. *Alworthy* , en colère.

Oui , Monsieur répondit le neveu ; j'avois prévu votre courroux. Mais , mon cher Oncle pardonnera sans doute aux effets de la plus pardonnable des faiblesses. La pitié mal placée est un crime , je le sçais , j'en conviens : cependant , c'est un crime dont mon Oncle même , n'est pas tout-à-fait innocent, J'avouë , que j'y suis retombé plus d'une fois par la même raison qui me rend en ce moment

si coupable à vos yeux. Je ne vous cacherai donc plus, que j'ai chargé *M. Dowling*, non pas d'une recherche vaine; mais de découvrir les témoins d'un forfait dont je gémiss, & d'adoucir s'il étoit possible la rigueur de leurs dépositions. Voilà la vérité, Monsieur, que je comptois pouvoir tenir secrète, mais que je n'ose vous nier.

Il est vrai, dit *M. Nightingale*, que le Procureur m'a paru parler aux témoins, à peu près conformément à ce que dit *M. Blifil*.

Eh bien ? après ceci, Madame, dit *M. Alivorthy*, conviendrez-vous enfin, d'avoir conçu légèrement de très mauvais soupçons ? & mon neveu, que vous aviez crû si coupable, sera-t'il toujours aussi noir dans votre esprit ?...

Madame *Miller*, étoit confonduë & muette. Quoiqu'elle ne pût regarder sitôt de bon œil un homme qu'elle croyoit toujours l'Auteur des malheurs de *Jones*, *M. Blifil* étoit pourtant parvenu, dans le moment présent, à lui en imposer

aussi fortement qu'aux autres : tant le diable avoit , à propos , bien servi son ami ! Le vieux proverbe dit , *qu'il ne les élève , que pour les faire tomber de plus haut* : M. Blifil nous prouve le contraire. Son Protecteur trahit , il est vrai , quelque fois de petits Messieurs qu'il regarde comme simples *connoissances* , ou qui ne lui sont attachés qu'à demi : Mais il tient toujours ferme du côté de ceux qui lui sont entièrement dévoués , & les secoure même avec zèle dans les plus grandes extrémités , jusqu'à l'expiration de leur marché.

Si une conjuration découverte & punie , affermit le gouvernement ; si une maladie connue & bien traitée , assure du moins pour quelque tems la santé prochaine du malade : il en est de même de la colère , qui au moment qu'elle se calme , donne souvent une nouvelle vie à l'affection. C'est précisément le cas où se trouva M. *Alworthy* , après la scène que nous venons de raconter : *Blifil* ayant trouvé le secret de

dissiper le plus grand soupçon , celui qui naissoit de la lettre de M. *Square* , glissa sur l'ame de son oncle.

M. *Tuakum* , dont les expressions peu mesurées n'avoient pas pluës , porta seul tout le poids des réflexions que faisoit M. *Square* , au sujet des ennemis secrets du pauvre *Jones*.

Quant au ressentiment de M. *Alworthy* contre le prisonnier , il diminueoit à chaque instant d'une façon sensible. Je vous pardonne , dit-il , en s'adressant à M. *Blifil* , non-seulement cet effort peu commun d'un bon naturel , mais je prétens vous donner le plaisir de me voir suivre votre exemple. Qu'en dites-vous , Madame *Miller* ? ferions-nous si mal , de prendre un carrosse , & d'aller tous ensemble rendre visite à votre ami ?

Nous pensons assez bien de nos Lecteurs , pour croire que chacun d'eux eût répondu comme cette bonne femme ; mais il faut , avec un cœur comme le sien , avoir bien

connu l'amitié comme elle ; pour sentir tout ce qu'elle sentit alors. Il en est peu , au contraire , nous l'espérons du moins , capables de bien juger de ce qui se passa au même instant dans l'ame de M. *Blifil* : mais , s'il en est , ils conviendront peut-être , qu'il ne pouvoit guères trouver d'objections raisonnables contre ce que proposoit M. *Alworthy*. Cependant la fortune , ou le *Monsieur* dont nous parlions tout-à-l'heure , vint au secours de son cher *Blifil* , & lui sauva une mortification si piquante : car , au moment que l'on envoyoit chercher le carrosse , *Partridge* qui revenoit de la prison , ayant fait appeler Madame *Miller* , lui apprit l'affreux événement qui venoit d'arriver à *Tom* , en conséquence de la visite de Madame *Waters*.

Ciel ! ô Ciel ! s'écria l'hôtesse ! que dira M. *Alworthy* ?... hélas , nous allons tous partir , avec lui , pour voir ton déplorable Maître !... Ah , Madame , lui dit *Partridge* , il faut rompre , il faut remettre ce

voyage ; il faut cacher cette étrange découverte à M. *Alworthy*. S'il arrivoit maintenant à la prison , il y verroit mon maître avec sa mere , qui y entroit au moment de mon départ. Tous deux gémissent sans doute , en cet instant , du crime horrible dont leur ignorance mutuelle les a rendus coupables.

La pauvre *Miller* , saisie d'horreur , au recit de *Partridge* , n'avoit jamais été moins capable de rien imaginer , pour arrêter M. *Alworthy* , que dans l'instant présent. Cependant , comme une femme , en pareil cas , a plus de ressources qu'un homme , elle crut enfin avoir trouvé une excuse ; & rentrant aussi tôt dans la chambre.... Vous vous étonnerez , sans doute , dit-elle à M. *Alworthy* , que ce soit moi qui s'oppose à ce que vous alliez voir aujourd'hui M. *Jones* ? mais , j'ai réfléchi , Monsieur ; & voici mes raisons. Les différens assauts , & les malheurs multipliés que ce pauvre garçon a eu à soutenir depuis quelques jours , l'ont

dû jeter dans le plus grand accablement. Si nous allions , à l'improvisite , fondre tous ensemble chez lui , la surprise , la joie dont je le vois déjà saisi à la vûe de son cher Bienfaicteur , lui seroient probablement funestes ; & ce malheur est d'autant plus à craindre , que son Domestique , vient de m'assurer, en rentrant , qu'il s'en faut beaucoup que son Maître soit en santé.

Son Domestique est ici ? s'écria M. *Alworthy* : qu'il vienne , qu'il entre , je le veux voir , & l'interroger moi-même sur la situation de *Jones*.

Partridge, fut d'abord effrayé d'avoir à paroître devant M. *Alworthy*. Il se laissa pourtant persuader , après que Madame *Miller* , à qui il avoit déjà raconté toute son histoire , lui eut promis de l'introduire. M. *Alworthy* reconnut *Partridge* , dans le moment. Etes-vous , lui dit-il , Domestique de M. *Jones* ?

Je ne sçais , Monsieur , répondit *Partridge* , en tremblant , si je suis

en effet son Domestique ; mais je vis avec lui..... hélas ! *non sum qualis eram*, votre Grandeur le sçait.

M. *Alworthy* lui fit alors nombre d'autres questions, & surtout concernant la santé de notre Héros, auxquelles le Pédagogue répondit toujours conformément, sinon à la vérité, du moins conformément aux intérêts de M. *Jones*.

Pendant ce dialogue, M. *Nightingale* prit congé, & fut bientôt suivi de Madame *Miller*, au moment qu'elle s'aperçut que M. *Alworthy* congédioit *Blifil*.

Dès que M. *Alworthy* fut seul avec *Partridge*, il lui parla comme vous allez voir.



CHAPITRE V.

Continuation de l'Histoire.

IL faut , ami , que vous soyez un homme bien étrange ! non-seulement , vous vous êtes perdu de gaieté de cœur en soutenant obstinément un mensonge , mais vous poussez la chose au point de passer publiquement pour le Domestique de votre propre fils. Quels intérêts peuvent donc vous conduire ? Et quels sont vos motifs ?

Je vois , Monsieur , dit *Partridge* , en tombant à genoux , que toujours prévenu contre moi , vous avez fermement résolu de ne jamais me croire. A quoi donc serviroient mes nouvelles protestations ? Le Ciel sçait , cependant , que *M. Tom* n'est pas mon fils !

Quoi ! s'écria *M. Alworthy* , osez-vous , pouvez - vous me nier encore une vérité , dont vous fûtes autrefois convaincu sur l'évidence

la plus manifeste ! & que faut-il de plus , pour confirmer un fait avéré depuis vingt ans , que de vous retrouver aujourd'hui attaché à ce même enfant , dont vous osez nier d'être le pere ! Je vous croyois hors du pays ; que dis je ? je vous croyois mort , depuis long-tems.... Par quel hazard êtes-vous encore avec ce jeune homme ? où vous êtes-vous rencontrés ? comment l'avez-vous connu ? quelle espèce de correspondance avez-vous donc toujours entretenue ensemble ? Ne me déguisez rien : votre fils ne sçauroit qu'y gagner. Ce sentiment d'amour filial pour un homme tel que vous , le soin qu'il a pris de soutenir secretement son pere pendant tant d'années , ne peuvent qu'ajouter infiniment à l'estime que j'ai déjà conçue pour lui.

Si vous daignez être assez patient pour m'entendre, répondit *Patridge*, je vous dirai la vérité.... Parlez, dit M. *Alworthy*, je vous écoute ; mais sur tout , tenez moi parole.

Le malheur de vous avoir déplû , Monsieur , s'écria en sanglotant le bon *Partridge* , entraîna bientôt ma ruine. Je perdis d'abord ma petite Ecole ; & le Ministre de la Paroisse , jaloux sans doute de vous faire sa cour , me destitua quelques jours après de l'office de Clerc. Il ne me resta , par conséquent , pour vivre , que ma boutique de Barbier , qui , dans nôtre village , est d'un très mince revenu.

Tant que ma femme a vécu , une pension annuelle de douze livres *sterlin* , qui nous venoit d'une main inconnue , (que je crois pourtant connoître) nous fut exactement payée. Mais , dès qu'elle fut morte , votre Grandeur ayant jugé à propos de la supprimer , je tombai tellement dans la misère , qu'ayant un beau jour fait un paquet du peu qui me restoit , je partis dès la nuit suivante pour aller chercher fortune ailleurs.

Partridge , qui dans cette première partie de son Histoire , avoit

été supportable , ne le fut pas dans la seconde , dont la longueur ennuyeroit sans doute le plus intrépide Lecteur autant qu'elle ennuya M. *Alworthy* ; qui , après s'être impatienté plus d'une fois , lui ordonna d'un ton si imposant d'en venir au moment de sa rencontre avec *Tom* , que le prolix Historien se crut obligé d'obéir , & lui raconta tout ce que nous sçavons déjà.

Voilà la vérité , Monsieur , ajouta-t'il en finissant : M. *Jones* n'est , ni ne fut jamais mon fils , je vous le jure , sur tout ce que je connois de plus sacré ! & puisse le Ciel me punir à vos yeux , si je vous en impose d'un seul mot !

Que dois-je donc penser ? que puis-je donc conclure de tout ce que j'entens ? dit M. *Alworthy*.... car enfin , à quel propos désavoueriez-vous si fortement un fait , qui vraisemblablement ne pourroit aujourd'hui qu'être avantageux à vos intérêts. .?.... Quoi , Monsieur , vous doutez encore ? s'écria *Partrid-*

ge , dont la langue petilloit de parler.... Eh bien , puisque je ne suis point croyable , il faut enfin vous donner d'autres preuves..... Plaise au Ciel , cependant , que vous n'ayez pas mieux connu la mere de ce jeune homme , que vous n'en connoissez le pere !.... Que veut encore dire ceci ? s'écria M. *Alworthy*. Pourquoi cette pâleur soudaine , & ces frémissemens ?

Partridge lui raconta alors toute l'histoire de *Jones* avec Madame *Waters*....

Juste Ciel ! interrompit M. *Alworthy*, touché jusqu'aux larmes, dans quel abîme de maux l'imprudence & le vice entraînent les foibles humains !...

A peine achevoit-il ces mots , que Madame *Waters* entra précipitamment dans la chambre.

Partridge ne l'eut pas plutôt reconnue , qu'il s'écria de toute sa force , la voilà ! Monsieur , je la vois elle-même ! voilà la malheureuse mere de M. *Jones* : c'est à elle à me u stifier devant votre Grandeur....

Ah , Madame ! daignez.... Madame *Waters* , sans faire aucune attention à ce que disoit *Partridge* , & s'approchant de M. *Alworthy* , je crains , Monsieur , dit-elle , après une si longue absence , que mes traits ne vous soient plus connus....

Vous êtes si changée à tous égards , répondit-il , d'un air aussi sérieux qu'embarrassé , que sans cet homme , qui m'apprend qui vous êtes , je vous aurois peut-être méconnue..... Auriez-vous quelques affaires particulières à me communiquer ?

Oui , Monsieur , dit-elle , en soupirant , j'en ai d'un genre qui vous étonnera sans doute ! hélas , j'en ai d'un genre que je ne puis confier qu'à vous seul. Daignez , de grace , daignez m'entendre sans témoins.

Partridge , alors eut ordre de sortir , & ne quitta la chambre qu'après avoir très-instamment supplié cette Dame de lui rendre justice , & de faire éclater son innocence aux yeux de M. *Alworthy*.

Tranquillisez-vous , lui dit-elle ,

je ferai tout ce que je dois , tant
envers Monsieur , qu'envers vous.

CHAPITRE VI.

Suite de l'Histoire.

M Adame *Waters*, restée seule avec M. *Alworthy* , ayant gardé quelque tems le silence : Je suis fâché Madame , lui dit-il , surtout après ce que je viens d'entendre , du mauvais usage.... Monsieur, s'écria-t'elle , en l'interrompant , je ne connois que trop ma faute ; mais ne m'accusez point d'ingratitude. Je n'oubliai , ni n'oublierai jamais tous les bienfaits que j'ai reçûs de vous. Epargnez-moi maintenant les reproches ; j'ai des secrets trop importants à vous dévoiler , concernant le jeune homme à qui vous donnâtes autrefois le nom de *Jones* , que je portois alors.....

Ah , Madame ! interrompit aussi M. *Alworthy* , hâtez vous de grace de

me répondre. Ai-je, par ignorance , puni un innocent dans la personne que vous venez de voir ici ? n'étoit-il pas le pere de l'enfant ?

Non, Monsieur , lui dit Madame *Waters* , non Monsieur , il ne l'étoit pas ... Daignez vous rappeler mes discours ; je vous promis , vous le sçavez , que ce secret vous seroit un jour dévoilé ; je vous promis , de vous nommer un jour le pere du petit orphelin : & je gémirai longtemps de la fatale négligence qui m'a empêchée de remplir plutôt ce devoir.... hélas , je sçavois peu combien il étoit important !

Achevez , Madame , lui dit M. *Alworthy*, d'une voix altérée, achevez.... je brûle , je crains également de vous entendre.

Vous souvient-il , Monsieur , lui dit-elle , d'un jeune homme nommé *Summer* ?

Je m'en souviens très-fort , répondit M. *Alworthy* ; c'étoit le fils d'un homme aussi vertueux que sçavant , & le plus cher de mes amis.

Vous l'avez bien prouvé , Monsieur : c'est vous , je crois , qui fîtes élever son fils à l'Université , & qui l'avez retiré chez vous après les études finies. Je crois le voir encore ; il étoit digne d'être aimé....

Pauvre jeune homme , dit , en soupirant , M. *Alworthy* , il me fut enlevé dans son printemps... , hélas , j'étois bien éloigné de le croire coupable de ce dont je vois qu'on l'accuse : car , sans doute , c'est lui que vous allez enfin nommer pour pere de votre enfant ?

Lui , Monsieur , répondit-elle , il ne le fut jamais.

Que prétendez-vous donc , reprit M. *Alworthy* ? à quoi tend tout ce préambule ?

A vous mettre au fait d'un événement , reprit-elle , dont je suis au désespoir d'être forcée de vous instruire..... O , Monsieur ! préparez-vous à entendre un recit , qui va vous affliger , & vous surprendre.

Parlez , parlez , Madame , qu'aurois-je à craindre , hélas ? mon cœur ne me reproche rien.

Eh bien , Monsieur, ajouta-t-elle, ce même M. *Summer*, ce fils de votre ami , cet enfant nourri dans votre sein , qui après un an de séjour dans votre Château , au retour de ses études , vous fut ravi par une mort prématurée , que vous pleurâtes si amèrement , que vous regretâtes comme un fils; ce même Sir *Summer*, enfin , étoit le pere de *Tom Jones*... Qu'entens-je , dit *Alworthy* !... Mais non..... vous vous contredisez , Madame.

Vous le croyez , répondit la *Waters* : il n'en est rien pourtant ; il fut pere de cet enfant , & je n'en fus jamais la mere.

Prenez garde , Madame ! lui dit M. *Alworthy* , craignez d'ajouter l'imposture au crime ; Songez , qu'il est un Dieu vengeur , dont l'œil perçant lit jusque dans votre ame , & qu'il sçait tôt ou tard punir les forfaits.

Je vous le répète , Monsieur , s'écria-t-elle , je ne suis point sa mere, ni ne voudrois l'être maintenant , pour l'Univers entier !

J'entrevois enfin , vos raisons ,
Madame , & je désire autant que
vous d'être forcé de ne pouvoir le
croire. Vous vous souvenez cepen-
dant , de m'avoir autrefois tenu
un tout autre langage.... Pouvez-
vous oublier que vous m'avez tout
avoué ?

Non , Monsieur , répondit Mada-
me *Waters* : mais ce langage , mais
cet aveu quel qu'il soit , me fut ex-
pressément dicté ; je fus fidèle à ma
promesse , malgré ma répugnance
& mes regrets ; je me suis exposée
à l'opprobre , & n'ai pas lieu de
m'en repentir.

Quelle autre femme étoit - ce
donc ? Ciel ! hâtez-vous de me le
dire , interrompit M. *Alworthy*.

Je tremble , Monsieur , répondit
Madame *Waters*.... & je n'ose vous
la nommer.

Ah ! tout cet embarras m'ap-
prend , qu'elle étoit ma parente. ...
vous l'avez dit , Monsieur.... vous
eutes une sœur.....

Une sœur ? répera-t'il , en fré-
missant. ... qu'a de commun ma

sœur , avec ce malheureux enfant ?.. Elle en étoit la mere , dit en soupirant la *Waters*.

O Ciel ! est-il possible ? s'écria douloureusement *Aiworthy*.

Calmez vos sens , mon cher Monsieur , dit Madame *Waters* , je n'ai plus rien à vous cacher. Immédiatement après votre départ pour Londres , *Miss Brigitte* vint un jour voir ma mere. Elle étoit charmée , disoit-elle , de tout ce qu'elle avoit oui dire de la singularité de mon caractère , de ma science , & de ma gentillesse. Après m'avoir autant caressée que louée , elle m'invita à la suivre au Château : J'y consentis. Je l'amusai par des lectures qui paroissent lui plaire ; j'acquis son amitié , bientôt après , sa confiance ; & je me vis , en peu de jours , comblée de ses présens. Après m'avoir plus d'une fois fondée sur le chapitre de la discrétion , & s'être cruë bien assurée par mes réponses que j'étois capable de garder un secret , *Miss Brigitte* me fit un jour entrer , & m'enferma avec elle dans son

cabinet. Chere *Jenny*, me dit-elle, en répandant des larmes, je vais vous prouver combien je vous estime, vous allez sçavoir un secret, d'où dépend mon honneur, & par conséquent ma vie!.... croyez-vous (ajouta-t-elle, à travers mille sanglots,) que je puisse avec sûreté le confier à votre mere ?

Je garantis sa discretion, lui répondis-je, au péril de ma vie.

Miss Brigitte m'apprit alors tout le secret de ses amours avec feu *M. Summer*, qu'elle avoit secretement épousé quelque jours avant qu'il mourût, & l'embarras cruel où les suites de cette inclination la plongeient maintenant.

Il fut arrêté entre nous, que ma mere seule & moi la servirions en cette occasion; & que *Madame Debora* seroit écartée, sous prétexte de s'aller informer, dans le fond du Comté de *Dorset*, des mœurs d'une femme de chambre que *Miss Brigitte* vouloit prendre. On avoit déjà mis l'autre dehors, depuis trois mois, & l'on m'avoit prise

à l'essai dans sa place , afin de pouvoir dire , en me renvoyant dans la suite , qu'on ne m'avoit pas trouvée assez adroite pour bien remplir ce poste.

Toutes ces précautions , & plusieurs autres encore , furent prises , pour prévenir les soupçons de *Debora* , lorsque j'avouerois être la mere de l'enfant en question.

Je m'exposai donc à tout , Monsieur , ajouta Madame *Waters* , pour sauver le réputation de votre sœur ; & j'en fus réellement très-bien récompensée. Les terreurs de *Miss Brigitte* n'avoient pour principal objet que *Debora* , qu'elle croyoit incapable de garder un secret , & surtout avec vous. On la retint éloignée du Château , on retarda son retour de semaine en semaine sous différens prétextes , jusqu'au moment de la délivrance de Madame votre sœur. Ma mere , alors , emporta l'enfant , & le garda chez elle. Ce ne fut que le soir même de votre arrivée de Londres , & après le retour de *Debora* au Château , que *Miss Brigitte*

(qui ne pouvoit se résoudre de perdre son fils de vuë) me chargea de le porter dans votre lit. Sa conduite à l'égard de l'enfant , qu'elle feignoit de ne voir jamais de bon œil , que par complaisance pour vous , écarta l'ombre même des soupçons qui eussent pu tomber sur elle ; & la pauvre *Jenny Jones*, porta seule & volontairement tout le fardeau de l'aventure.

Madame *Waters*, en finissant son histoire , en attesta la vérité par les sermens les plus terribles , & les protestations les plus solennelles.

Ainsi, Monsieur, ajouta-t-elle, vous connoissez maintenant votre neveu : car je ne doute pas , après ceci, que vous ne le regardiez comme tel ; & je doute encore moins qu'il n'en soit effectivement digne , tant par sa figure, que par la noblesse de ses sentimens.

Il est inutile , Madame , dit M. *Alworthy* , que je vous peigne l'excès de ma surprise : vous n'eussiez pas voulu , vous n'eussiez pû même inventer & accumuler toutes les

circonstances qui rendent ce fait aussi vraisemblable qu'évident à mes yeux. Je me rapelle, je l'avouë, certaines particularités touchant M. Summer qui, dans le tems, me firent soupçonner qu'il avoit pû plaire à ma sœur : j'en parlai même à *Miss Brigitte* ; car j'aimois assez ce jeune homme tant à cause de lui-même, qu'à cause de son pere, pour consentir à ce mariage. Mais, ma sœur me parut être si choquée d'une proposition, qu'elle croyoit sans doute hazardée de ma part pour l'éprouver, que je n'osai jamais en reparler. Juste Ciel ! c'est toi qui conduis tout !.... Je ne puis pourtant pardonner à ma sœur, d'avoir emporté ce secret avec elle.

Je vou jure, lui dit Madame *Waters*, que ce ne fut jamais son intention ; mais le Ministre, qui l'avoit mariée, étoit tout-à-coup disparû ; on le prétendoit mort aux *Indes* ; & la pauvre femme redoutoit vos reproches ! elle m'a pourtant dit cent fois, que son dessein étoit de vous tout déclarer un jour. Le Ciel

sans doute ne l'a pas voulu. Peut-être même, que *Miss Brigitte* charmée de la réussite de son complot, & de voir l'inclination naturelle que vous aviez pour cet enfant, ne croyoit pas qu'il fût bien nécessaire de précipiter une confidence qui ne pouvoit manquer de lui coûter infiniment. Ah, Monsieur ! si le Ciel eût permis qu'elle eût assez vécu pour voir ce pauvre garçon chassé de chez vous comme le dernier des misérables ; que dis-je ? si elle eût vu *M. Alworthy* lui-même, gager un Procureur pour lui faire imputer un homicide, dont il est innocent ?..... Pardon, Monsieur, si tant d'inhumanité me révolte... On vous a sans doute trompé : ce trait, du moins, ne quadre pas avec votre caractère ; & *M. Jones* ne mérita jamais.....

Arrêtez, Madame ? s'écria *M. Alworthy* ; quiconque vous a fait ce rapport, m'insulte, & vous trompe vous-même.

Ah, Monsieur, dit Madame *Waters*, c'est le plus cher de mes souhaits ! ... Je n'osois, je l'avouë, croire

croire M. *Alworthy* si cruel. Que vouliez-vous pourtant que je pensasse ? Un homme , qui me croit l'épouse de M. *Fitz-Patrick* , arrive chez moi : Si M. *Jones* a assassiné votre époux , me dit-il , pour- suivez hardiment le meurtrier ; un digne & riche Gentilhomme , qui connoît à fond l'infâme auteur du crime , vous soutiendra de toute sa puissance , & fera tous les frais de votre poursuite.

C'est par cet homme même , continua Madame *Waters* , que j'ai sçu qui étoit M. *Jones* : il se nomme *Dowling* ; & M. *Jones* m'apprend qu'il est votre Intendant, Cet homme avoit toujours refusé de me dire son nom : mais *Partridge* , qui l'a rencontré chez moi , à sa seconde visite , m'a dit l'avoir autrefois fort connu à *Salisbury*....

Et ce M. *Dowling* , interrompit M. *Alworthy* , pénétré de surprise & d'horreur , a-t-il osé vous dire que c'étoit moi qui prétendois vous aider à poursuivre *Jones* ? Non , Monsieur , répondit - elle ,

je ne fçaurois l'en accuser. Il m'a dit, que je serois puiffamment fecourue, mais il ne vous a pas nommé..... Mais, attendu les circonstances, sur quel autre pouvois je vraisemblablement jeter les yeux?...

Attendu les circonstances!... Ah, Madame, s'écria M. *Alworthy*, je ne le fçais que trop... grand Dieu! par quels moyens aussi foibles qu'admirables tu dévoiles enfin les plus cachés & les plus noirs des crimes!.... Oserois-je vous prier, Madame, de rester ici, jusqu'à ce que l'homme dont vous venez de me parler soit arrivé? Je l'attens à chaque instant; peut-être même est-il déjà dans la maison.

M. *Alworthy* fit alors quelques pas vers la porte, pour appeller un Domestique, & rentra l'instant après, non pas avec M. *Forling*, mais avec le gentilhomme qui va paroître dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE VII.

Nouveaux progrès de l'Histoire.

C'Etoit M. *Western*, qui à la vue de M. *Alworthy*, & sans faire attention à Madame *Waters*... Ah, la belle besogne (dit il en déployant sa voix) la belle découverte que j'ai faite!... Stupides peres! souhaitez encore, après ce trait, d'avoir des filles....

De quoi donc s'agit-il, mon cher voisin? lui dit doucement M. *Alworthy*.

Des plus belles affaires du monde, répondit *Western*: tandis que je la croyois prête à m'obéir, comme elle me l'avoit presque promis, tandis que je croyois enfin, pour terminer cette grande aventure, n'avoir besoin que d'un Notaire, devinez à quoi nous en sommes? La petite Coquine me jouoit! Elle étoit en correspondance avec

Monsieur votre bâtard ! Ma sœur *Western*, avec qui je m'étois brouillé, à cause d'elle, m'en fit avertir dès hier. J'ai fait visiter les poches de Mademoiselle, pendant son sommeil ; on a trouvé la Prose de Monsieur. Ah, quelle énorme lettre ! je n'en ai pas lû la moitié : jamais l'éternel *Supple*, ne fut si long dans ses sermons. J'en ai pourtant assez vû, pour être sûr qu'il est encore question d'amour ; & je ne suis pas homme à m'y tromper... Mais, je vous l'ai de nouveau claquemurée dans sa chambre ; & je la renvoye demain au Village, à moins qu'elle ne consente d'épouser sur le champ votre neveu... Si elle osoit encore me résister, nous verrons beau jeu, & vous sçavez, ou la peste m'étouffe, si l'on m'offense impunément.

Vous sçavez, M. *Western*, répondit *Alworthy*, que les moyens violens ne furent jamais de mon goût ; vous aviez même consenti de n'y plus recourir.

A la bonne heure ! s'écria *Western* , mais c'étoit à condition que l'on m'obéiroit. Quoi , morbleu ! je ne serai pas maître de ma fille ? & surtout , quand je ne la punis que pour son bien ?

Calmez-vous de grace , répondit M. *Alworthy* : si vous le permettez , je la verrai ; je tenterai de l'amener à la raison.

Oh ! en ce cas j'espère encore , dit *Western* , en baissant le ton : voilà ce qu'on appelle parler , & en bon voisin ; vous ferez peut-être plus avec elle , en deux mots , que moi en mille ; car je sçais qu'elle vous estime beaucoup & que l'estime Eh bien , dit M. *Alworthy* , si vous voulez retourner chez vous , & la remettre en liberté , vous m'y verrez avant qu'il soit une heure

Mais supposons , interrompit le pere de *Sophie* , qu'elle décampe pendant ce tems-là ? Car , le Procureur *Dowling* m'assure qu'il n'y a plus d'espérance de voir notre gredin pendu : l'homme qu'il avoit

assassiné, ne veut, dit-on, pas mourir; & *Dowling* croit que *Jones* est peut-être dès-à présent hors de prison Quoi ! interrompit M. *Alworthy*, auriez-vous chargé ce Procureur de se mêler de cette affaire ?

Non pas que je sçache, répondit *Western* : c'est de lui-même qu'il vient, tout-à-l'heure, de me bavarder tout ceci.

Quoi ! tout-à-l'heure ? s'écria M. *Alworthy* ? Eh, de grace, où l'avez-vous vu ? Il faut absolument que je lui parle.

Il est chez moi, répondit l'autre, ou il va y être, avec deux ou trois couples d'Avocats qui s'y rassemblent ce matin, pour une consultation, au sujet d'un hypothèque Jarni j'ai peur d'en être pour deux ou trois mille livres sterlin, avec cet honnête M. *Nightingale*.

Eh bien, je vous y suis dans moins d'une heure, lui dit *Alworthy*.

Souvenez-vous, sur-tout, s'écria *Western*, de parler ferme à la drôlesse ; sans quoi, comptez que vous

ne tenez rien.... Epouvantez-la hardiment : je vous transmets tout mon pouvoir. Apprenez-lui , à craindre enfin son pere ; & cachez-lui , surtout , que je l'aime encore plus que je ne veux ... Mais , je vois que vous êtes en affaires avec Madame ? ainsi , je m'en vais ; ainsi , je vous attends ; ainsi... je suis votre serviteur.

Dès que M. *Western* fut sorti : J'apperçois , dit Madame *Waters* à M. *Alworthy* , qu'il ne m'a pas du tout reconnue. Je suis en effet bien changée depuis le jour que vous daignâtes me donner des conseils , que j'aurois bien mieux fait d'avoir suivis Je vous avoue , Madame , lui dit - il , que je fus très-affligé , lorsque j'appris

Ah , Monsieur ! interrompit-elle , je fus victime du plus infâme des complots. Je n'entreprendrai point de me justifier absolument à vos yeux , vous n'avez pas le loisir de m'entendre : mais si vous sçaviez mes malheurs , peut-être me trouveriez-vous moins coupable , peut-être auriez-vous pitié de mon sort.

Apprenez seulement , que je fus trompée , que je fus trahie par un perfide , sous la foi d'une promesse de mariage en forme , & solennellement jurée ! ...

Madame *Waters* , (qui comme l'on sçait fort bien , si l'on se ressouvient de *Jenny Jones*) avoit de l'esprit , & même du sçavoir , tentoit déjà de démontrer que le mariage consistoit uniquement dans le consentement mutuel des Parties.... Je suis fâché , Madame , dit en l'interrompant M. *Alworthy* , de vous voir discuter des matieres si délicates : avec moins de science , peut-être eussiez-vous été moins coupable. Plaise au Ciel , cependant , que vous n'ayez à vous reprocher que ce premier égarement.

Je ne m'en reproche point d'autre , s'écria-t-elle , pendant les douze années qu'a duré ce premier engagement , que je croyois sacré. Mais , daignez considérer , Monsieur , ce que peut une femme à qui l'on a ravi l'honneur , & qui n'a plus d'appui dans l'Univers : ainsi qu'

une brebis égarée , tout semble conspirer contre elle. Un seul faux pas , dans le sentier étroit de la vertu , jette une femme , & presque toujours pour jamais , dans le vaste chemin du vice. J'avois ouvert les yeux , Monsieur ; j'eusse été vertueuse : mais la nécessité m'a jettée dans les bras du Capitaine *Waters*. J'ai vécu long-tems avec lui , sous le nom de son épouse : ce n'est qu'au moment de la marche contre les Rebelles , que nous nous séparâmes à *Worcestre* ; & c'est alors que je rencontrai *M. Jones* , qui me sauva des mains d'un scélérat.

Madame Waters termina son récit par l'éloge de notre Héros , qui n'avoit , disoit elle , que des faiblesses passagères & momentanées ; mais , dont les vertus solides & permanentes le rendroient toujours estimable aux yeux de tous les hommes assez heureux pour le connoître.

M. Alworthy , touché du récit de *Madame Waters* , lui promit son assistance , au cas qu'elle prouvât ,

par sa conduite, la sincérité de son repentir. Elle tomba à ses genoux, & commençoit à exprimer l'excès de sa reconnoissance, lorsque l'on entendit entrer quelqu'un. C'étoit *M. Dowling*.

Sa surprise & la confusion éclatèrent à la vuë de Madame *Waters*. Il se remit pourtant ; & affectant de n'avoir pas de tems à perdre, pour se rendre à la consultation des Avocats assemblés chez *M. Western*, il se disposoit déjà à sortir, après avoir dit quelques mots concernant l'affaire des billets de Banque retrouvez chez *M. Nightingale* le pere, lorsque *M. Alworthy* se leva, & pour toute réponse, ferma la porte de la chambre.

Quelque pressé que vous soyez, Monsieur, dit-il en le fixant d'un œil sévère, commencez s'il vous plait par me répondre.... Connoissez-vous cette Dame ?

Cette Dame, Monsieur ?... répondit, en hésitant, le Procureur interdit.

Qui cette Dame, répéta l'autre ;

en élevant la voix Prenez garde , M. *Dowling* ! si vous avez intérêt de me plaire , si vous voulez rester à mon service , n'allez pas recouvrir aux détours ; répondez nettement à mes questions Connoissez vous cette Dame , dis-je ? . . . Oui , Monsieur , répondit *Dowling* ; je me souviens de l'avoir vuë Où l'avez-vous vuë ? chez elle , Monsieur.... Quelles affaires vous conduisoient chez elle ? qui vous y envoyoit ? J'y fus , Monsieur , pour m'informer de l'affaire de M. *Jones* Et qui vous avoit chargé de cette commission ? Qui m'en avoit chargé , Monsieur ? c'étoit M. *Blisil*.... Comment vous expliquâtes - vous sur ce sujet , avec cette Dame ? parlez précisément. Monsieur , dit en bégayant *Dowling* , il ne m'est pas possible de me rappeler mes véritables expressions . . . Vous plairait-il , Madame , dit M. *Alworthy* à Madame *Waters* , d'aider à la mémoire de Monsieur ?

Il m'a dit expressément , répondit-elle , que si M. Jones avoit assassiné mon mari , je serois abondamment pourvuë de tout l'argent nécessaire pour la poursuite du coupable , par un très-digne Gentilhomme , qui connoissoit l'infâme auteur du crime , & qui en feroit tous les frais Telles furent mot à mot les expressions de M. Dowling ; & je l'affirme par serment.

Cela est-il juste , Monsieur ? s'écria *Alworthy* , en s'adressant à *Dowling* , sont ce là vos paroles ?

Ma mémoire n'est pas assez sûre pour me les rappeler exactement , répondit *Dowling* ; mais je crois avoir dit à peu près cela . . . Et, c'est M. *Blifil* qui vous avoit donné cet ordre ? reprit *Alworthy*.

Soyez certain , Monsieur , lui dit le Procureur , que je n'eusse pas osé agir de mon chef , ni rien hasarder de moi-même , dans une affaire de ce genre. Si j'ai parlé , comme le dit Madame , je dois avoir suivi mes instructions.

Ecoutez , M. *Dorling* , reprit M. *Alworthy* , je vous promets , devant Madame , d'oublier tout ce que vous avez fait en conséquence des ordres de mon neveu , pourvû que vous me disiez exactement la vérité....C'est donc M. *Blifil* qui vous a aussi chargé d'aller à *Aldersgate* ?

Ouï , Monsieur , répondit *Dorling*.

Fort bien , dit M. *Alworthy*. Et quelles étoient vos instructions ? rappelez bien votre mémoire ! & rendez - moi , tout autant que vous le pourrez , ses propres expressions.

Il m'envoya , Monsieur , pour tâcher de trouver les témoins oculaires du combat , dans la crainte , me disoit-il qu'ils ne fussent gagnés par M. *Jones* , ou par quelqu'un de ses amis. Le sang , me disoit-il doit être acquité par le sang ; & tous ceux qui protègent un assassin , soit en cachant , soit en dénigant quelques circonstances du crime aux yeux de la justice , sont ensés ses complices.

Vous - même , m'assuroit-il , déli-

riez fortement de voir le coupable puni ; mais la décence seule vous retenoit , & ne vous permettoit pas de le poursuivre ouvertement.

Il vous a dit cela ? interrompit M. *Alworthy* , avec autant de vivacité que d'indignation.

Oui, Monsieur , s'écria *Dowling* ; & je me serois bien gardé de pousser les choses plus loin si je n'eusse crû fermement remplir vos intentions.

Plus loin ! Monsieur , repliqua l'autre & jusqu'où les poussâtes-vous donc ?

Monsieur , s'écria le Praticien , n'allez pas me croire coupable de parjure , encore moins de subornation Mais il est deux façons de mettre toutes choses en évidence. J'ai donc recommandé aux témoins, de refuser toutes les offres qui pourroient leur être faites en faveur de l'accusé , en les assurant qu'ils seroient bien récompensés par l'honnête personne qui leur enjoignoit de ne dire que la vérité.

Nous étions bien certains , leur

ai-je dit , par les rapports qui nous avoient été faits , que M. Jones avoit été le premier assaillant ; & que si cela étoit vrai , il falloit qu'ils le déclarassent. J'ajoutai même, qu'il le falloit absolument , & que j'étois moralement convaincu qu'ils s'en trouveroient bien....

J'apperçois maintenant , interrompit M. *Alworthy* , jusqu'où vous avez poussé les choses.

Ah Monsieur ! reprit le Procureur , ne croyez pas , du moins , que j'aye prétendu les engager à soutenir un mensonge. Croyez même, que je n'eusse jamais osé m'exprimer ainsi , si l'espoir de vous obliger ne m'avoit pas conduit.

Cet espoir , lui dit *Alworthy* , ne vous eût pas guidé sans doute , si vous eussiez sçu que M. Jones étoit mon neveu ?

Il me convenoit peu , répondit *Dowling* , de paroître avoir sçu des secrets qu'il vous avoit plu de tenir cachés.

Quoi donc ! s'écria M. *Alworthy* , quoi ce secret étoit connu de vous ?.....

Monsieur , reprit le Procureur , si vous m'ordonnez de parler , je vous dirai la vérité ... Oui , Monsieur , je sçavois dès long-tems que M. *Jones* étoit votre neveu. C'est de Madame votre sœur que je le tiens ; ce sont presque les derniers mots qu'elle me dit en expirant : j'étois seul avec elle , à côté de son lit mortel , lorsqu'elle me chargea de la lettre que j'eus l'honneur de porter chez vous de sa part.... De quoi me parlez-vous maintenant ? lui dit *Alworthy* ; & quelle est cette lettre ?

Je parle , Monsieur , répondit *Dorling* , de celle que j'apportai chez vous , de *Salisbury* , & que je remis alors entre les mains de M. *Blifil* ... O Ciel ! s'écria M. *Alworthy* : Eh bien , quel en étoit le contenu ? & , que vous avoit dit ma sœur ;

Elle étoit mourante , lorsqu'elle m'en chargea , continua le Procureur Hâtez - vous d'apprendre à mon frere , (dit-elle en soupirant) M. *Jones* est son neveu... qu'il est

mon fils...que *M. Summer* étoit mon époux & que je fais des vœux au Ciel pour tous les deux. Je crus , après ce peu de mots', qu'elle alloit expirer. J'appellai du monde ; elle ne parla plus, & mourut quelques instans après.

M. Alworthy , les yeux au Ciel , & le corps immobile , sembloit avoir perdu toute espèce de sentiment. Il revint enfin à lui même , & s'adressant au Procureur qui vous empêcha donc , dit-il , de m'instruire de votre message ?

Rappelez-vous, Monsieur, lui dit *Dowling*, que vous même étiez très-malade alors. Je remis ma lettre à *M. Blifil* , qui depuis, m'a plus d'une fois assuré qu'il s'étoit acquité auprès de vous d'une commission; mais, en me recommandant toujours de n'en jamais ouvrir la bouche , attendu que la réputation de Madame votre sœur vous forçoit d'enfevelir cette aventure dans le plus grand secret. Ne soyez donc plus surpris de mon silence : je me serois tû jusqu'à la mort, si vous-mê-

me , aujourd'hui , ne m'eussiez forcé de parler.

Nous avons observé déjà quelque part , que l'on peut couvrir un mensonge , même en disant la vérité : c'est précisément ce qui arrivoit ici. *Blifil* , en effet , avoit dit à *Dowling* ce que ce dernier rapportoit à M. *Alworthy* ; mais , il ne lui avoit pas fait illusion , & ne s'en étoit même pas crû capable. Dans la réalité , les promesses que *Blifil* avoit faites à ce Procureur , étoient les seuls motifs qui l'eussent induit à garder scrupuleusement ce secret. Mais , l'air menaçant de M. *Alworthy* , la promesse du pardon , & la façon imprévue dont il venoit d'être interrogé , tout avoit concouru à arracher de la bouche de M. *Dowling* le développement d'un mystère qu'il sentoit bien ne pouvoir plus cacher.

M. *Alworthy* , très-satisfait de cette découverte , congédia M. *Dowling* , & le reconduisit même jusqu'à la porte , de crainte qu'il ne s'abouchât avec *Blifil* , qui étoit

remonté dans son appartement ,
où il s'applaudissoit d'avoir encore
pour cette fois trompé son oncle.

Au moment que *M. Alworthy*
remontoit chez lui , il rencontra sur
l'escalier Madame *Miller* , qui pâle
& pénétrée d'horreur , lui dit , Ah ,
Monsieur ! j'ai vû passer cette cou-
pable femme , que vous quittez dans
le moment ; vous sçavez tout sans
doute ! daignez , pourtant , ne pas
abandonner ce pauvre & malheu-
reux jeune homme ! considérez ,
Monsieur , qu'il ignoroit que cette
femme fût sa mere ; & que cette
horreur seule , si vous y joi-
gnez votre ressentiment , va le
faire périr ?

Madame , lui dit *M. Alworthy* ,
je suis tellement ému de tout ce
que je viens d'entendre , que je ne
me sens point en état de vous ré-
pondre mais , vous pouvez me
suivre J'ai fait d'étranges
découvertes ! . . . Venez , je vous
en ferai part.

La pauvre femme le suivit , en
tremblant. *M. Alworthy* , courant

alors à Madame *Waters*, & la prenant par la main, se retourna vers Madame *Miller*. . . . quelle récompense, s'écria-t-il, avec transport, puis-je offrir à cette Dame, pour le service important qu'elle vient de me rendre ? O, Madame *Miller* ! Vous m'avez entendu mille fois appeler *Tom* du tendre nom de fils : hélas ! je pensois peu qu'il appartînt à ma famille Votre ami, Madame, votre ami *Jones*, est mon neveu ! il est le frère de ce serpent que j'ai si longtems réchauffé dans mon sein ! . . . Madame *Waters* vous en racontera l'histoire ; elle vous apprendra, par quel prodigieux concours de circonstances étonnantes, elle fut si longtems crüe sa mère. Ah ! je suis maintenant, je suis trop convaincu d'avoir été indignement trompé par celui que vous soupçonniez avec tant de raison. . . . C'est le plus lâche, le plus infâme, & le plus détestable des hommes.

• La joie de Madame *Miller*, la

mit hors d'état de parler , & lui eût peut-être été funeste, si un torrent de larmes secourables n'étoit pas venu fort à propos soulager son cœur.... Quoi, Monsieur ! s'écria-t-elle, mon cher M. Jones est en effet votre neveu ? il n'est donc pas le fils de cette Dame ? & votre cœur enfin s'ouvre pour lui ! O Ciel ! j'ai donc assez vécu pour le voir aussi fortuné que je le désirois.

Oui , Madame , lui dit tendrement M. Alworthy , Oui , Madame , il est véritablement mon neveu, Vous m'en voyez aussi convaincu que charmé ; & plaise au Ciel , que le reste de vos vœux en sa faveur soient bientôt accompli ! ...

Et c'est , à Madame , s'écria l'Hôtesse , c'est à cette chère Dame , que nous devons une si précieuse découverte !

Oui , ma chère Miller , répartit en s'essuyant les yeux M. Alworthy , oui , c'est à elle-même à qui nous devons ce bonheur !

Eh bien , s'écria la bonne fem-

me , c'est donc à deux genoux que je supplie le Ciel de répandre sur elle ses plus cheres faveurs
 Puisse - t. il , pour une si digne action , lui pardonner toutes les fautes , quelque nombreuses qu'elles soient !

Madame *Waters* leur apprit , qu'elle avoit tout lieu de croire que la prison de *Tom* ne seroit pas longue ; attendu , que le Chirurgien de *M. Fitz - Patrick* , accompagné d'un homme de grande condition , étoit allé chez le *Juge de Paix* qui l'avoit mis en œuvre , pour lui certifier que le malade étoit hors de danger.

M. Alworthy dit, qu'il seroit charmé , à son retour , de trouver son neveu à la maison : mais qu'il étoit absolument obligé de sortir , pour affaire importante. Il ordonna , alors , à un domestique d'appeller des porteurs ; & laissa les deux Dames ensemble.

M. Blifil , ayant entendu arriver la chaise , se hâta de descendre , pour accompagner son cher

oncle : il oublioit très-rarement ces sortes de devoirs. M. *Alworthy*, à qui il adressa plus d'une fois la parole, ne lui répondit qu'au moment qu'il entra dans la chaise. Alors, jettant sur lui un regard fait pour terrasser le plus intrepide des fourbes... Ayez soin, Monsieur, lui dit-il, de tenir prête pour mon retour, la lettre que m'écrivit en mourant votre mere.

M. *Alworthy* disparut à ces mots; & laissa *Blifil* dans une situation, qui ne pouvoit guères être enviée que par un homme allant au dernier supplice.

CHAPITRE VIII.

Nouveaux progrès de l'histoire.

Monsieur *Alworthy*, chemin faisant, lut la lettre de *Jones* à *Sophie*, que lui avoit laissée M. *Western*; & y trouva plus d'une expression, relative à lui-même,

qui fit couler des larmes de ses yeux. Il arriva enfin chez M. *Western*, & fut introduit dans l'appartement de *Sophie*.

Après les premières politesses, & quelques instans de silence de part & d'autre (durant lesquels *Miss Western*, qui avoit été prévenue par son père, s'amusoit avec son éventail, tandis que tout en elle déceloit son trouble & sa confusion) *Alworthy*, qui n'étoit pas trop affermi lui-même, ouvrit pourtant enfin la bouche. J'ai lieu de craindre, Madame, lui dit-il, que ma famille ne vous ait occasionné bien des peines; & je crains plus encore, quoiqu'inocent à cet égard, que vous m'en croyiez l'unique Auteur, Soyez pourtant bien convaincu, Madame, que si j'eusse été mieux instruit de votre éloignement pour l'alliance proposée, vous seriez dès long-tems affranchie des persécutions que vous avez souffertes. J'ose donc me flatter, que le motif de ma visite vous sera moins suspect,

suspect , puisqu'il ne tend , en effet ,
qu'à vous en délivrer entierement.

Monsieur , lui répondit *Sophie* ,
d'un air modeste , une conduite
aussi généreuse , est telle que je de-
vois l'attendre de la part de M. *Al-*
worthy. Mais , puisque vous daignez
me rappeler des peines auxquelles
je vous vois compâtrir , souffrez que
je vous dise à quel point elles m'ont
été sensibles : je n'ai besoin que d'un
seul mot pour vous les peindre.
J'aimois mon pere , autant que j'en
étois aimée ; vos fatales propositions
m'ont ôté toute sa tendresse. Je suis
trop convaincuë , Monsieur , de la
bonté, de l'équité de votre caractère ,
pour que je vous soupçonne de con-
server quelque ressentiment de mes
refus. Nos inclinations sont indé-
pendantes de nous ; & quel que
soit le mérite de Monsieur votre ne-
veu , je ne puis contraindre mon
cœur à s'attendrir pour lui.

Ne craignez rien , trop aimable
Sophie , lui dit M. *Alworthy* ; *Bliss* ,
dût-il être mon fils , dussai-je l'esti-

mer, mon cœur est incapable d'un ressentiment de ce genre ; je suis trop bien persuadé que la raison ne maîtrisa jamais l'amour.

Ah, Monsieur ! répondit Sophie, toutes vos expressions prouvent la dignité de ce sublime caractère que tout le monde reconnoît & respecte en vous. Daignez croire, du moins, que la certitude de mon malheur futur, a pû seule m'inspirer le courage de résister aux volontés d'un pere !

Je le crois, je le crois, Madame, répliqua M. Alworth y, & je vous félicite même de cette généreuse résistance. Que de maux vous aviez prévus ! & que j'admire un discernement aussi rare ! Cet amant, que vous avez si constamment refusé, cet unique auteur de tant de larmes qu'ont versé vos beaux yeux, cet époux, enfin, que vouloit vous donner un pere, n'étoit qu'un fourbe, aussi digne de vos mépris qu'il l'est maintenant de ma haine.

Quoi , Monsieur ? s'écria *Sophie* O Ciel , que vous me surprenez !

Ma surprise a surpassé la vôtre., Madame , répondit *Alworthy*..... Mais ce que je vous dis , n'est pas moins vrai. Ah , Monsieur , continua-t-elle , me préserve le Ciel d'en conserver le moindre doute ! La vérité seule habita toujours sur vos lèvres..... Cependant..... Par quel hazard.... Par quel événement imprévu avez-vous découvert ?

Vous apprendrez assez tôt cette horrible histoire , lui dit , en frémissant , M. *Alworthy*. J'ai maintenant d'autres propositions plus sérieuses à vous faire.

O *Miss Western* ! je sçai tout ce que vous valez , & je ne puis abandonner l'espoir de vous voir illustrer ma famille..... Il me reste un parent , Madame , un jeune homme dont le caractère , j'en suis bien convaincu , est le parfait contraste de celui de *Blifil* , & dont j'égalerais la fortune à celle que je destinois au monstre qui nous trompa tous si

long-tems. . . . Puis je espérer , Madame , que vous daignerez recevoir une visite de sa part ?

Sophie , après une minute de silence , lui répondit , je ne dois ni ne puis agir que sincèrement avec *M. Alworthy*. Son caractère , & ses bienfaits l'exigent. . . . J'ai résolu , Monsieur , du moins quant à présent , de n'écouter , de quelque part que ce puisse être , aucune proposition de cette espece. Mon seul désir , est de regagner l'affection de mon pere , & de me revoir à la tête de la maison. Tels sont mes vœux , Monsieur ; & c'est de vous même que j'ose en espérer la réussite. Souffrez que je vous supplie , permettez que je vous conjure , au nom de cette bonté même , que tant de gens ont éprouvée , & que j'éprouve avec tant de reconnoissance , de ne point , en brisant mes fers , me replonger dans un autre esclavage encore plus douloureux !

Ah ! Madame , répliqua *Alworthy* , me croyez-vous capable d'avoir eu de pareils desseins ? . . . Si

telle est votre résolution , quoiqu'il doive en souffrir , je serai votre défenseur : cet amant doit se taire.

Je renaiss donc ! s'écria l'aimable *Sophie* , en prenant un visage riant : les souffrances d'un inconnu , n'auront pas droit de troubler mon repos.

Pardonnez - moi , Madame , s'écria *Alworthy* , ce malheureux vous est connu ; trop même , hélas , pour son bonheur ! Une passion aussi vive , aussi durable , aussi sincère , ne peut qu'être fatale à mon infortuné neveu.

A votre neveu ? s'écria , en tremblant *Sophie* O Ciel ! en auriez-vous un autre ? . . . Je n'en ouïs jamais parler.

Oui , Madame , lui dit en soupirant *M. Alworthy* , j'en ai un autre ; je l'ignorois ainsi que vous Ce n'est que d'aujourd'hui , que je le sçais . . . Ce *M. Jones* , qui depuis si long - tems brûle pour vous Lui-même ! lui-même est mon neveu !

Monsieur Jones ? Ah , Monsieur ! . . .

M iij

Lui, votre neveu ! . . . Grand Dieu !
qu'en tens-je ? . . .

Il l'est, Madame. . . . Il est fils
de ma sœur : je le reconnois, je le
reconnoîtrai toujours pour tel, &
je n'en rougirai jamais. Je rougis
seulement de l'excès de mon injustice
envers ce malheureux jeune hom-
me ; car son mérite, car ses vertus,
ne m'étoient pas aussi cachés que sa
naissance. . . . Ah, Madame ! je fus
injuste, je fus cruel à son égard. . . .
Que de reproches à me faire ! . . .
(Ici le bon homme s'essuya les yeux,
& continua ainsi.) Je me sens dans
l'impossibilité de jamais m'acquitter
envers lui, si vous me refusez vo-
tre secours. . . . Daignez me croire,
adorable *Sophie*, il faut que je
l'estime, puisque j'ose aujourd'hui
vous l'offrir. Je sçais, qu'il fut cou-
pable de quelques erreurs : mais,
il a le cœur d'un héros. . . . Je le
connois. . . . Je vous répons de lui,
Madame, il se rendra digne de vous.

M. *Alworthy* s'arrêta, en atten-
dant une réponse, qu'il ne reçut de
Miss Western qu'après qu'elle se fut

un peu remise des mouvemens qu'a-
voit fait naître en elle une nouvelle
aussi étrange qu'imprévue.

Je partage de grand cœur votre
joie , Monsieur , lui dit - elle , & je
ne doute pas de sa durée. Votre ne-
veu a des vertus , je ne puis le nier ;
je doute même qu'il vous donne ja-
mais lieu de vous repentir des bontés
que vous avez pour lui.

Je compte aussi , Madame , re-
partit l'oncle, qu'il est d'un caractère
à rendre une épouse véritablement
heureuse Eh , ne seroit-il pas
le plus abandonné des hommes , si
possesseur d'une aussi digne épouse . . .
Pardonnez , encore un coup , in-
terrompit *Sophie* , si je suis sourde
sur ce point. M. *Jones* est très-esti-
mable , mais il ne fera jamais mon
époux Non , Monsieur , c'est un
parti mûrement pris c'est moi
qui vous le jure.

Madame , répondit M. *Alworthy* ,
un peu interdit , je ne m'attendois
pas absolument à cet Arrêt , sur-
tout après ce que m'a dit tantôt M.
Western & si ce jeune infortuné

mérita jamais de vous plaire , j'ignore en vérité par quel endroit il a pû mériter de perdre la bonne opinion que vous aviez conçue de lui. Peut être l'a-t-on mal à propos noirci dans votre esprit , ainsi qu'on l'avoit noirci dans le mien : la calomnie, une fois en fureur , n'épargne guères son objet. . . . Il n'est du moins pas assassin , comme on me l'avoit dit , Madame ; il avoit été attaqué , il a dû se défendre , il est donc innocent : c'est, du moins, un fait que je vous atteste.

Monsieur , lui dit *Sophie* , vous connoissez mes sentimens ; de grace , ne m'en parlez plus. Ce que mon pere a pû vous dire , n'a rien de surprenant pour moi : mais, quelles qu'ayent été ses craintes , il ne m'a point rendu justice , je ne les occasionnai jamais , puisque j'ai toujours eu & aurai toujours pour principe , de ne prendre un époux que de sa main. Voilà , je crois , ce qu'un enfant doit à son pere ; & rien ne m'en eût fait départir. Je ne croyois pas , il est vrai , que l'autorité pa-

ternelle dût s'étendre jusqu'à nous
forcer de passer dans les bras d'un
objet trop odieux. Pour me sauver de
cette violence, que je n'avois , hé-
las , que trop à craindre ! j'ai osé
m'absenter de chez lui , & cher-
cher un azile ailleurs. Voilà la vé-
rité de mon Histoire ; & si mon pere ,
ou peut-être le monde, me prête d'au-
tres vues , le témoignage de mon
cœur suffit pour me justifier à mes
yeux mêmes ; & c'est assez pour
moi.

Je vous écoute , *Miss Western* ,
s'écria *Alworthy*, je vous entens avec
transport ! j'admire la justesse de vos
idées , & la noblesse de vos senti-
mens : mais , assurément , vous ne
dites pas tout. Je vais vous offén-
ser peut-être ! Mais , puis-je
regarder comme un songe ce que
je sçais , ce que j'ai vu , ce que j'ai
entendu ? Et se peut-il , que vous
ayez si long-tems souffert des cruau-
tés d'un pere , pour un homme qui
vous eût été absolument indifférent ?

Je vous supplie , Monsieur , ré-
pondit *Sophie* , de vouloir bien ne

pas insister avec tant de force sur les motifs de mes refus. . . . Oui , Monsieur , je l'avoue. . . . J'ai souffert : ce n'est pas à M. *Alworthy* que je dois le cacher. . . . J'avois , j'en conviens , la plus haute opinion de M. *Jones* & cette erreur m'a coûté cher ! Mon pere , & ma tante le sçavent. Mais ces maux sont passés. . . . Je ne demande plus , que le repos ; & ma résolution est prise. . . . Votre neveu a des vertus , Monsieur. . . . Il en a beaucoup. . . . & , sans doute , en vous faisant honneur dans le monde , il ne peut qu'ajouter à votre félicité. . . . mais. . .

Vous seule , hélas , pouvez faire la sienne , interrompit Monsieur *Alworthy* ; & c'est ce motif seul qui m'engage à vous presser si fortement en sa faveur. . . . On vous trompe , Monsieur , on vous trompe ! lui répondit *Sophie*. . . . Ce n'est pourtant pas lui que j'en accuse. . . . C'est bien assez qu'il m'ait trompé moi-même. Monsieur , encore un coup , ne me parlez plus de Monsieur *Jones*. . . . Je serois fâchée. . . . C'est par

rapport à vous , enfin , que je l'épargne ici. Je lui souhaite , en vérité , tous les bonheurs ensemble ; je vous répète même encore , quelque droit que j'aye de m'en plaindre , qu'il a de grandes qualités. Je ne désavoue pas mes premiers sentimens pour lui ; mais rien ne sauroit me les rendre... & M. *Blifil* même , n'est peut-être pas maintenant à mes yeux plus indifférent que celui pour qui vous parlés.

M. *Western* , très - impatient du succès de cette conférence , venoit d'arriver à la porte , d'où , ayant entendu les dernières paroles de sa fille.... Elle a menti ! s'écria-t-il , en entrant , c'est un mensonge atroce : elle aime ce coquin de *Jones* , & se sauveroit encore avec lui , si je voulois la laisser faire..... Vous ne me tenez point parole , lui dit M. *Alworthy* , en le regardant d'un air fâché : à quoi servent ces violences ? Vous ne connoissez pas encore votre fille , Monsieur , sans quoi vous l'estimeriez davantage. Pardon , pourtant , de ma fran-

chise ; mais , je compte que nous sommes amis.... & si nous l'étions moins , vous me verriez peut-être , après ce que je viens d'entendre d'elle , envier votre sort.

Il est bon là ! s'écria *Western* , écumant de colère.... C'est donc ainsi qu'on vous attrape ?... Sortez , sortez , entêtée que vous êtes ; remontez vite à votre appartement ; & préparez-vous à m'obéir , ou nous verrons bientôt beau jeu.

Dès que *Sophie* fut retirée... Tenez , Monsieur , dit le fougueux *Western* , en montrant une lettre , voyez ce que m'écrit *Lady Bellafton* ! Le bâtard est sorti de prison , & l'on m'avertit de trembler pour ma fille..... Morbleu ! voisin , vous n'êtes pas au fait ; vous ne connoissez pas le quart des règles de tout ce gibier-là !....

M. *Alworthy* , après lui avoir laissé purger sa bile , l'informa de sa découverte concernant *Jones* , de son juste ressentiment contre *Blifil* , & de toutes les particularités dont

nous avons rendu compte au Lecteur, dans les Chapitres précédens.

Les hommes les plus emportés, sont ceux qui se calment le plutôt. *Western*, instruit de l'infamie de son cher *Blifil*, apperçut à peine que *M. Alworthy* adoptoit *Jones* pour son héritier, qu'il s'unît avec l'Oncle pour chanter les louanges du nouveau Neveu; & marqua autant d'ardeur pour le mariage de *Sophie* avec notre Héros, qu'il en avoit marqué précédemment pour celui de *Blifil*.

M. Alworthy, lui fit alors le détail de la conversation qu'il venoit d'avoir avec *Sophie*, & en marqua tout son étonnement.

Western, qui n'y voyoit plus clair, se mit en tête que sa sœur étoit parvenue à disposer *Sophie* en faveur de *Lord Fellamar*. Il n'en fallut pas davantage pour irriter de nouveau le bon-homme, qui détestoit toujours cordialement tous les *Lords* d'Angleterre.

L'Oncle de *Jones*, tira cependant de lui de nouvelles promesses, de

n'employer aucun moyen violent contre sa fille. Il le quitta ensuite , pour retourner chez Madame Miller ; mais non pas , sans avoir promis à M. Western de lui amener Jones , dès l'après-dinée même : attendu (disoit le pere de Sophie) qu'il ne pouvoit trop tôt se raccommo-der avec son ancien ami.

CHAPITRE IX.

Dans lequel l'Histoire commence à tendre vers la conclusion.

TOM, venoit d'ariver chez Madame Miller , au moment que M. Alworthy y rentra.

Il n'est pas possible d'imaginer une Scène plus intéressante & plus tendre que cette première entrevue de l'Oncle & du Neveu , (car madame Waters , comme le Lecteur le conçoit aisément , n'avoit pas manqué , dans la dernière visite , de

découvrir au prisonnier tout le secret de sa naissance.) Les premiers transports de leur joie mutuelle seroient affoiblis par mes expressions ; les cœurs sensibles se les peindront suffisamment , nous n'écrivons pas pour les autres..

Après que M. *Alworthy* eut relevé *Tom* , qui s'étoit prosterné à ses pieds , & qu'il l'eut reçu dans ses bras ô mon enfant ! s'écria-t'il, que je suis condamnable ; que d'injustices n'ai-je pas à me reprocher !... Hélas, comment pourrai-je réparer tous les maux que mon erreur t'a fait souffrir ?

J'en suis trop bien payé ! s'écria *Jones* ; eussai-je souffert mille fois davantage , cet instant fortuné acquitte , efface tout !... O mon cher Oncle ! Tant de bonté , tant de tendresse , me ravit , me transporte & m'accable.... Quoi , je suis à vos pieds ! quoi , vous d'aimez m'aimer encore ! quoi , je me sens pressé dans les bras de mon tendre , de mon illustre , de mon généreux bienfaiteur !..

O mon cher *Tom* ! dit en soupirant M. *Alworthy*, je fus trop cruel envers toi....

Il lui dévoila alors toutes les ruses & les noirs complots de *Bli-fil* ; il s'accusa cent fois lui-même, en gémissant, d'avoir été trop crédule, & d'avoir poussé trop loin son ressentiment contre un innocent opprimé.... Ah ! Monsieur, arrêtez, lui dit *Jones* : n'aviez-vous pas tout fait pour moi ? Le plus sage, le plus prudent des hommes eût été trompé comme vous ; & séduit par les mêmes prestiges, eût sans doute été plus rigoureux encore. A travers tout votre courroux, j'ai vu percer votre bonté ; je lui dois tout ce que je suis. Dans des momens si doux, ne réveillez pas mes remords ; ne me forcez point, à m'accuser moi-même. Hélas ! je fus bien moins puni que je ne l'avois mérité ; & mon unique affaire, à l'avenir, sera tout le bonheur dont vous me comblez maintenant. Croyez-moi, mes souffrances n'ont pas été perduës : quoique souvent

soupable, mon cœur ne s'est point endurci ; & je rends grace au Ciel d'un châtement qui m'a ouvert les yeux sur mes erreurs. J'en ai vû, j'en ai ressenti vivement toutes les conséquences... O mon cher Oncle ! Elles m'ont entraîné, par degrés, jusqu'aux bords de l'abîme : Je me suis vû prêt d'y tomber !...

Je suis ravi, mon cher enfant, lui dit M. *Alworthy*, d'entendre vos regrets : car, bien convaincu que l'hypocrisie (juste Ciel à quel point ne m'en avoit-elle pas imposé !) bien convaincu dis-je, qu'elle ne fut jamais comptée parmi vos défauts, je crois, & très-sincèrement, tout ce que vous me dites.

Vous voyez maintenant, mon cher *Tom*, dans quels dangers l'imprudence peut entraîner la vertu même. O mon ami ! La prudence est le premier de nos devoirs : Si nous nous aimons assez pour le négliger, ne soyons point surpris que le monde ne nous en rende aucuns. Lorsqu'un homme jette les fondemens de sa propre ruine,

c'est pour l'édifice d'autrui que l'imprudent travaille ... vous avez donc reconnu vos erreurs, & vous m'en assurez. je vous en crois, mon cher enfant; & par conséquent, à compter de ce jour, je veux, je dois les oublier. Ne vous les rappelez vous-même, que pour les éviter à l'avenir. Souvenez-vous pourtant, pour votre propre consolation, que la différence est grande entre les fautes que trop de candeur fait dégénérer en imprudences, & celles qui procèdent uniquement d'un cœur faux & gâté. Les premières, peut-être, sont souvent plus capables de conduire un homme à sa perte; mais, s'il rentre en lui-même, son caractère se changera totalement en bien: le monde, non pas d'abord, mais insensiblement, lui rendra son estime; Et il est toujours doux de réfléchir sur les dangers auxquels nous sommes échappés. Mais, pour un fourbe, mais pour un lâche, mais pour un infâme, il n'est plus de retour: les taches qui l'avilissent, sont éternelles; le tems

ne peut jamais les effacer. La juste horreur du genre humain poursuit le coupable , le mépris public l'écrase ; & si la honte le force enfin de s'enterrer dans la retraite, les regrets, les remords, les craintes habitent avec lui. Plus faible qu'un enfant timide seul dans son lit au milieu de la nuit, le sommeil fuit loin de ses yeux, le moindre bruit ajoute à ses allarmes : sûr d'être haï de tous , il se défie de tout, il déteste tout , il craint tout , & n'espère rien. L'instant même qui doit terminer son supplice , ce dernier instant après lequel un homme au comble du malheur aspire , n'offre à ses yeux que des suites horribles , & lui rend l'avenir encore plus redoutable encore que le présent. Consoléz-vous donc , mon cher *Tom* : cette affreuse situation n'est pas la vôtre ; & bénissez l'Etre suprême qui vous a défilé les yeux , pour vous montrer le précipice où vos égaremens alloient vous conduire à grands pas. Vous avez quitté , vous détestez cette route fata-

le, pour rentrer dans le sentier de la vertu ; & le bonheur qui vous attend , ne dépend plus maintenant que de vous.

A ces mots , *Tom* , laissant échapper un soupir douloureux , ah Monsieur ! s'écria-t-il , je n'ai point de secrets pour vous..... Il n'est plus de bonheur pour moi !... Celle de qui je l'attendois , a droit de me croire coupable.... J'ai perdu son estime.... Et je ne puis la condamner !..... O mon cher Oncle , quel trésor j'ai perdu !

Je vous entens , lui dit M. *Alworthy* : n'espérez pas que je vous flatte sur ce point ; j'ai vu celle que vous aimez , & nous avons parlé de vous. Si vous voulez que je vous croye sincère , j'en exige une preuve : promettez moi , soit qu'elle vous reçoive en grace , ou qu'elle persiste dans ses résolutions , de vous en rapporter entièrement à sa volonté. Elle n'a déjà que trop souffert , par rapport à ma famille.... J'en frémis , mon cher *Tom* ! .. Qu'elle soit libre , n'en parlons plus. Son pere , je le

connois , sera sans doute aussi prompt à la tourmenter désormais en votre faveur , qu'il le fut cidevant en faveur d'un autre : mais , je n'y saurois consentir. *Sophie* fut trop persécutée , je veux qu'elle soit libre dans son choix.

O mon cher Oncle ! répondit *Jones* , imaginez des ordres qui puissent m'acquérir quelque mérite en les exécutant.... Croyez , croyez , Monsieur , que si j'étois capable de vous désobéir , ce seroit pour épargner à ma *Sophie* un seul instant de peine. Non, Monsieur , si je suis assez malheureux pour lui déplaire , l'idée seule d'ajouter encore à ses maux suffiroit pour me faire étouffer jusqu'aux apparences de mon amour. Le bonheur d'obtenir *Sophie* , est le plus grand que le Ciel puisse maintenant m'accorder : mais , ce n'est que de l'amour seul que je veux le tenir.

Je vous l'ai dit , mon enfant , répliqua *Alworthy* , je ne puis vous flatter : je crains que tout espoir ne soit perdu. Je ne vis jamais de ré-

solution plus ferme que la sienne ; & vous sçavez , peut-être mieux que moi , quel en est le motif.... Hélas ! je ne le sçais que trop , répondit *Jones* ; je sçais combien je suis coupable , & sa colère est juste....

Un Domestique , qui entra alors , vint annoncer que *M. Western* étoit sur l'escalier : l'empressement de voir *Tom* , ne lui avoit pas permis d'attendre un instant sa visite. Sur quoi , notre Héros , dont les yeux étoient tout en larmes , pria son Oncle de descendre , en attendant qu'il fût en état de paroître. *M. Alworthy* donna ordre que l'on introduisît *M. Western* dans une chambre basse, où il alla le recevoir.

Madame *Miller* n'eut pas plutôt appris que *M. Jones* , qu'elle n'avoit pas encore vû depuis qu'il étoit élargi , se trouvoit seul , qu'elle accourut pour l'embrasser. Après les premiers transports de sa joie , dont le détail seroit un peu trop long , la bonne Hôtesse fit tomber la conversation sur *Sophie*. Elle ren-

dit compte à son ami *Tom*, d'une nouvelle visite qu'elle avoit faite à son Amante, mais dont le succès n'avoit pas été plus heureux que ci-devant.... Elle doit pourtant être bien éclaircie sur la lettre qui fait votre crime à ses yeux, s'écria Madame *Miller*, car je lui ai dit que *M. Nightingale* en étoit l'Auteur, & qu'il étoit prêt de l'affirmer devant elle. Je lui ai dit, que les motifs qui l'avoient fait écrire, devoient vous rendre encore plus estimable à ses yeux mêmes, puisque c'étoit pour vous rendre plus entièrement à elle, en mettant fin à une intrigue qui ne vous avoit jamais plû; & que depuis son arrivée en ville, ou du moins depuis que vous l'y avez vue, vous ne vous êtes rendu coupable d'aucune infidélité. Je crains ici, de m'être un peu trop avancée, ajouta Madame *Miller*: le Ciel me le pardonnera sans doute; votre conduite future, (je l'espère, du moins) sera ma justifica-

tion. J'ai dit , j'ai fait enfin , tout ce que dont j'ai pû m'aviser : mais sans rien obtenir. Elle est inflexible, Monsieur ! elle en a , me dit-elle, déjà trop pardonné ; & son horreur, pour tout ce qui sent la débauche est si grande , que je n'ai plus sçu que répondre. Je voulois cependant vous excuser ; mais, la justice de ses plaintes me fermoit aussitôt la bouche. Sur mon honneur , c'est une femme incomparable , & l'une des plus douces & des plus sensées que je connoisse ! je l'eusse volontiers embrassée , pour une de ses expressions que je n'oublierai de ma vie : c'est une sentence digne d'un *Cicéron*, ou d'un Evêque. » Je crus autrefois, » me dit-elle , avoir découvert un » bon cœur dans *M. Jones* ; c'est par-là qu'il m'a plû , c'est par-là que » je l'estimois. Mais , un penchant trop décidé pour le libertinage , corrompt toujours » le meilleur cœur ; & tout ce » qu'un vrai débauché peut espérer d'une femme sensée , c'est

« c'est de lui voir mêler quelques
 « sentimens de pitié au mépris
 « qu'elle conçoit pour lui.

O, Madame *Miller* ! répondit
Jones, puis-je supporter la pensée
 de l'avoir perdue!...

Perdue ? Oh, que non, s'écria-
 t-elle, je vois encore de l'espéran-
 ce. Changez, mon cher ami, chan-
 gez de vie, perdez vos habitudes, &
 vous retrouverez l'espoir. Au surplus,
 si *Sophie* demeuroid inflexible, je con-
 nois une jeune Dame, très-aimable
 & très-riche, qui meurt d'amour pour
 vous. Je ne le sçais que de ce matin,
 & j'en ai fait part à *Miss Western*; j'ai
 même été un peu au-delà de la vé-
 rité, car je lui ai dit que vous l'aviez
 refusée : mais, j'étois sûre que vous
 le feriez, cela revient au même...
 Ce que cette nouvelle a produit,
 vous consolera peut-être un peu.
 Lorsque je lui ai nommé la jeune
 Dame, qui n'est autre que l'aimable
Mistriss Hunt, qu'elle ne connoît
 pourtant pas, mais que je lui ai
 peinte, j'ai crû la voir pâlir ; mais,

quand j'ai dit que vous l'aviez refusée, son tein, je vous le jure, est redevenu tout à coup ce qu'il étoit auparavant, peut-être même un peu plus animé. En un mot, j'ai vu que M. Jones étoit toujours dans le cœur de Sophie.

Cette conversation fut ici interrompue par l'arrivée de M. *Western*, que l'autorité de M. *Alworthy* même, quoique très-puissante sur lui, n'avoit pu retenir plus longtems.

Il se précipita sur notre Héros, en criant à plein gosier, ah, mon ancien ami *Tom* ! Je suis, morbleu, charmé de te revoir ! plus de souvenir du passé, je t'en prie. Mon intention ne pouvoit être de t'insulter, *Alworthy* le sçait, & tu le sçais toi-même, puisque je te prenois pour un autre. Tout bon Chrétien doit pardonner : ainsi plus de rancune entre nous.

J'espère, Monsieur, répondit *Tom*, ne jamais oublier vos bienfaits ; & je ne me rappelle pas que vous ayez jamais pu m'offenser.....

Touche donc là , lui dit M. *Western* : Tu es , en vérité , ajouta-t-il (en lui serrant la main de tout son cœur) le plus honnête homme que je connoisse...viens, mon cher *Tom*, je veux te présenter à ta future. . . .

M. *Alworthy* l'arrêta ; & le fit enfin consentir, à regret , de remettre à l'après midi la visite de *Tom* à *Miss Western*.

CHAPITRE X.

Où l'Histoire continuë de marcher à
grands pas vers la conclusion.

Si tôt que le bon-homme fut sorti , *Jones* apprit à son Oncle , & à Madame *Miller*, que sa liberté lui avoit été procurée par deux *Lords* , qui sui-
vis de deux Chirurgiens , & d'un ami de M. *Nightingale*, avoient

été chez le Magistrat par les ordres duquel il avoit été arrêté ; & qui sur leur rapport affirmé de l'état du malade , avoit ordonné son élargissement.

L'un des deux *Lords* , ajouta *Jones* , ne lui étoit pas inconnû ; mais sa surprise avoit été extrême , en voyant l'autre lui demander excuse d'une offense dont il s'avoüoit coupable , & qu'il disoit n'avoir commise , qu'après avoir été trompé par certains ennemis secrets de *M. Jones*.

Développons dès à présent cette aventure , dont *M. Jones* ne fut bien éclairci que dans la suite.

Le Lieutenant , que *Lord Fellamar* , à l'instigation de *Lady Belaston* , avoit employé pour faire arrêter *Tom* , en rendant compte à *Mylord* de son expédition , avoit fait un rapport très-avantageux du courage de ce jeune homme , & avoit fortement assuré ce Seigneur , que *M. Jones* , loin d'être un vagabond , comme on le lui avoit fait entendre , étoit certainement tout autre chose. Le Lieutenant ,

en un mot s'étoit expliqué si affirmativement sur cet article , que Mylord *Fellamar*, dont le caractère étoit auffi noble que généreux, entrevoyant quelque mal entendu, & craignant les suites d'une action qui ne pouvoit manquer d'être généralement condamnée , sentit quelques inquiétudes sur la vérité des avis qu'on lui avoit donnés.

Le hazard l'avoit fait dîner le lendemain avec le Pair d'Irlande , dont nous avons déjà parlé , qui , à propos d'une conversation sur le duel , avoir fait part à la compagnie du combat de M. *Fitz-Patrick*, auquel il n'avoit pas absolument rendu justice , & surtout relativement à l'épouse de cet *Irlandois*. Cette femme , suivant lui , étoit la plus à plaindre de son sexe ; & il s'intéressoit d'autant plus vivement pour elle , que tout étoit à craindre pour la vie de l'épouse , si le mari la contraignoit jamais de retourner avec lui.

Le Lord *Fellamar* qui avoit

crû l'occasion très-propre pour s'éclaircir plus amplement sur ce qui touchoit M. *Jones*, avoit proposé au Pair d'Irlande de l'accompagner chez *Fitz-Patrick*, pour l'engager, s'il étoit possible, à se séparer volontairement d'avec son épouse; & la proposition du *Lord* Anglois avoit été d'autant plus volontiers acceptée par l'autre, qu'il étoit vraisemblable que la présence d'un *Lord* de plus, ne pourroit être que d'un très-grand poids aux yeux de M. *Fitz-Patrick*.

L'événement justifia qu'il pensoit juste; car le pauvre mari ne vit pas plutôt sa femme protégée par deux *Lords*, qu'il consentit à tout ce qu'on voulut, & signa tout de bonne grace.

Il avoit même été si bien désabusé, par Madame *Waters*, des soupçons qu'il avoit eu contre *Jones* & contre sa femme, à cause de l'aventure d'*Upton*, que devenu totalement indifférent sur cet article, il parla hautement en faveur du

prisonnier , fit son éloge à *My-lord Fellamar* , prit tout le blâme du combat sur lui-même , & déclara que son adversaire s'étoit comporté avec toute la bravoure & tout l'honneur imaginable.

Le pauvre *Fitz-Patrick* , interrogé plus amplement par le *Lord Fellamar* , sur la personne & sur la famille du prisonnier , l'avoit assuré , conformément à ce qu'il avoit appris de *Madame Waters* , (après l'entrevûë de cette dame avec *Dowling*) que *M. Jones* étoit neveu d'un Seigneur Campagnard , très-opulent , & très considéré dans sa Province.

Tout ceci avoit touché le *Lord* , au point qu'il avoit crû ne pouvoir employer trop tôt tout son crédit pour rendre justice à un Gentilhomme qu'il avoit insulté si mal à propos ; & , sans songer à la rivalité qui avoit subsistée entre eux (car il avoit perdu tout espoir de jamais posséder *Sophie*) s'étoit déterminé à ne pas perdre un instant.

pour rendre la liberté à M. Jones. C'étoit même en partant de cette résolution , qu'il avoit engagé le Pair d'Irlande à l'accompagner à la prison où il s'étoit comporté avec M. Jones , de la façon dont nous venons de vous l'apprendre.

Revenons maintenant à M. Alworthy , & à notre ami Tom , à qui son oncle fit alors le détail de ce qu'il avoit appris de Madame Waters , & de M. Dowling.

- Tom , lui en marquoit toute sa surprise , lorsqu'un laquais envoyé par M. Blifil vint demander si M. Alworthy permettoit que son maître vînt lui rendre ses devoirs. Le bon Gentilhomme , étonné du message , tressaillit & changea de couleur... dites à celui qui vous envoie , s'écria-t'il , que je ne le connois pas.

Ah , Monsieur ! lui dit Jones , d'une voix tremblante , daignez considérer..... Tout est considéré , répondit l'oncle ; & c'est vous que je charge de ma réponse à ce mal-

Heureux.... nul n'est plus propre à lui porter l'arrêt de sa condamnation , que celui dont il avoit si lâchement complotté la perte.

Pardonnez-moi , mon cher Monsieur , s'écria *Tom* : un instant de réflexion , j'en suis certain , vous convaincra certainement du contraire. Ce qui lui paroîtroit juste , en sortant de toute autre bouche , ne lui semblera qu'une insulte en sortant de la mienne. Et , d'ailleurs , qui prétendez - vous que j'opprime?..... mon propre frere ! votre neveu !... . il ne fut pas aussi cruel à mon égard.... c'est même , suivant moi , ce qu'il eût pû faire de moins excusable. L'amour de la fortune , peut induire des caractères non décidés à tenter quelques injustices : l'insulte réfléchie ne part jamais que d'un mauvais fond , & nul motif ne sçauroit l'excuser. Permettez que je vous supplie, Monsieur , de laisser calmer votre ressentiment avant que de rien prononcer contre lui.... Et

songez , mon cher oncle , que je fus condamné moi-même , sans être entendu !

M. *Alworthy* resta muet pendant quelques instans.... Ah mon cher *Tom* ! s'écria-t-il , en l'embrassant , les yeux baignés de larmes , que tu redoubles mes regrets !... Ciel , quel étoit mon aveuglement , lorsque je t'ai persécuté !

Madame *Miller* , qui entra dans ce moment , trouva *Jones* dans les bras de son oncle. Rien ne put contenir les transports de cette bonne femme , qui tombant tout à-coup à genoux , remercia le Ciel d'un événement qui rendoit , disoit-elle , tant de gens heureux !.... Courant ensuite à M. *Jones* , & l'embrassant de tout son cœur , elle l'accabla de toutes les félicitations que lui dicta l'amitié la plus vive. M. *Alworthy* même , comme l'on peut juger , en eut aussi sa bonne part , & lui témoigna à son tour combien il étoit enchanté d'avoir retrouvé dans *Jones* un ami & un parent si digne de

toute sa tendresse. Madame *Miller* les pria de descendre pour dîner, dans sa salle à manger, où ils veroient une assemblée de gens aussi satisfaits qu'eux : c'étoit M. *Nightingale* avec sa jeune épouse, & sa cousine *Henriette* avec son nouvel époux.

M. *Alworthy* la pria de l'excuser. Il avoit résolu de dîner dans son appartement, avec son neveu, attendu quelques affaires particulières qu'il avoit, disoit-il, à terminer avec lui : mais il promit, & pour lui même, & pour M. *Jones*, que l'un & l'autre augmenteroit le soir cette aimable société.

Madame *Miller* demanda alors ce que M. *Alworthy* prétendoit faire de *Bliss*? Pour moi, dit elle, avec chaleur, je ne suis pas tranquile avec ce méchant homme dans ma maison.

Madame, lui répondit *Alworthy*, il m'inquiète autant que vous.

Oh bien, s'écria-t-elle, s'il en est ainsi, laissez-moi le soin de vous

en défaire ; il verra bientôt le devant de ma porte , je vous en réponds ! j'ai là-bas deux ou trois grands gaillards....

La violence est inutile , interrompit l'oncle. Si vous voulez vous charger pour lui d'un petit message de ma part , je suis persuadé qu'il sortira à l'amiable.

Si je le veux ? s'écria l'Hôtesse , je n'aurai peut-être de ma vie , rien fait de meilleur cœur !

M. Jones intervint ici. J'y ai pensé plus mûrement , dit-il ; & si mon oncle le permet , je me chargerai de ses ordres. Je crois , Monsieur , ajouta-t-il , connoître assez vos intentions : accordez-moi la grace de les lui apprendre moi-même.... Le pauvre garçon est assez malheureux , sans accroître encore un désespoir qui pourroit devenir funeste. Vous êtes trop bon ! vous êtes trop bon , M. Jones , s'écria Madame Miller , en quittant la chambre ; vous n'auriez pas fait pour vivre dans ce monde ci.

Mon enfant , dit l'oncle , attendrè par ce dernier trait d'humanité , j'admire à la fois votre bon cœur & votre jugement. Me préserve le Ciel de souhaiter que ce misérable n'ait pas le tems de se repentir de ses crimes !.... Allez-y donc vous-même , & parlez lui comme vous l'entendrez. Ne le flattez pourtant pas , ou je vous défavouë , d'aucun espoir de me revoir jamais : je ne puis pardonner le crime , qu'autant que ma Religion me l'ordonne ; & cela ne s'étend pas jusqu'à m'obliger de vivre ni de converser jamais avec le criminel.

Jones alors monta chez *Blifil* ; qu'il trouva dans l'état le plus déplorable. Il étoit en travers sur le lit , immobile de désespoir , & noyé dans les larmes : non pas de ces larmes que fait couler le repentir , & qui effacent les crimes de quiconque ne les commit que par séduction ou par surprise : les larmes de *Blifil* , étoient celles que verse un scélérat que ses forfaits

conduisent au supplice ; de ces larmes , en un mot , que la Nature arrache aux monstres mêmes , au moment de leur destruction.

Il seroit peu agréable , & peut-être ennuyeux , de peindre cette scène dans toute son étendue. Qu'il fût de sçavoir , que *Tom* fut généreux ; qu'il n'oublia rien de tout ce que son imagination put lui inspirer pour ranimer le courage abbatu de *Blifil* , avant que de lui faire part des ordres qui lui enjoignoient de quitter la maison dès le soir même ; qu'il lui offrit tout l'argent dont il pouvoit avoir besoin, lui pardonna sincèrement tout ce qu'il avoit fait contre lui , l'assura qu'il le regarderoit toujours comme son frere , & qu'il feroit les plus grands efforts pour le réconcilier bientôt avec *M. Alworthy*.

Blifil, d'abord , avoit conservé son air sombre & silencieux , balançant dans son ame s'il pouvoit encor tout nier. Mais l'évidence

étoit trop forte , son œil même en étoit accablé , son courage l'abandonna. Il embrassa les genoux de son frere , lui demanda pardon , lui baïsa les pieds , & fut en un mot , aussi méprisable dans l'infortune , qu'il avoit été haïssable dans la prospérité.

Tom , étonné de la lâcheté de son frere , s'efforça vainement de cacher tous les sentimens qu'il en conçut. Il se hâta de le relever , le pria de se souvenir qu'il étoit homme , l'exhorta à supporter mieux ses malheurs ; & après lui avoir réitéré sa promesse , de tout employer pour les adoucir , il descendit , & revint chez son oncle.

M. Alworthy , en dînant avec son neveu , lui fit part de la découverte qu'il avoit faite chez *M. Nightingale* pere , des 500 liv. *sterlin* en billets de banque. J'ai , dit-il , déjà consulté un Avocat , qui m'a dit , à mon grand étonnement , que les Loix n'ordonnent point de peines pour une fraude de ce genre.

Mais , quand , je réfléchis sur l'effroyable ingratitude de cet homme envers vous , je crois un voleur de grand chemin moins coupable que lui.

Juste Ciel ! s'écria *Jones* , se peut-il que *George* ait commis ce forfait ? Cette horreur me confond ! J'avois d'autres idées de sa vertu La somme étoit trop grande , la tentation fut trop forte : en de moindres occasions , je l'ai vû plus fidèle. Ah , mon cher oncle ! ce fut plutôt foiblesse, en lui, qu'ingratitude. *George* m'aimoit, j'en suis encore convaincu , j'en eus des preuves , & ne scaurois les oublier : il s'est sûrement repenti de son crime. Il n'y a pas deux jours encore , dans le tems même où mes affaires étoient les plus désespérées , Il n'y a pas deux jours , dis-je , qu'il est venu me voir , & m'offrit tout ce qu'il possédoit. Considérez, Monsieur , ce que peut sur un malheureux la tentation de s'approprier une somme assez considérable

pour le mettre à l'avenir , ainsi que la pauvre famille , au dessus des besoins !

Mon enfant , s'écria M. *Alworthy* , vous poussez trop loin l'indulgence : de pareilles foiblesses ne sont pas moins des injustices , & sont d'autant plus pernicieuses à la société , qu'elles encouragent le crime. J'eusse pû pardonner à la cupidité ; mais , jamais à l'ingratitude. Sçachez , mon cher neveu , qu'en nous laissant toucher par un sentiment de pitié pour les foiblesses d'autrui , notre probité n'en subsiste pas moins dans tout son lustre ; je l'ai senti plus d'une fois dans les *grandes Sessions* ; j'ai même compâti souvent au sort des voleurs mêmes , lorsque certaines circonstances paroissoient les avoir forcés au crime , & mitigeoient l'atrocité de leur forfait. Mais , quand le crime est revêtu de circonstances odieuses , telles que la cruauté , le meurtre , ou l'ingratitude , cette pitié devient un vice , qui déshonore celui qui cède à ses

impressions. Cet homme a le cœur bas & mauvais ; j'en suis convaincu : je veux qu'il soit puni.

Cet Arrêt fut prononcé d'un ton si ferme & si absolu , que *Tom* ne crut pas qu'il lui convînt de répliquer. D'ailleurs , le moment assigné pour sa visite chez *M. Western* , étoit si prochain, qu'il avoit à peine le tems nécessaire pour s'habiller. Il se hâta de passer dans une autre chambre, où *Partridge* , qui l'attendoit , lui servit de valet de chambre.

Partridge avoit à peine vû son maître , depuis le changement de sa fortune ; le pauvre homme manquoit de termes pour exprimer tout son ravissement : Sa tête étoit trop foible pour son cœur ; il entassa méprise sur méprise, en habillant *Jones* : on l'eût pris pour un extravagant.

Sa mémoire pourtant ne le trahit pas tout-à-fait. Il rapella mille présages , tout autant de pressentimens de ce qui venoit d'arriver ; il n'oublia surtout pas le rêve , qu'il avoit

fait la veille de sa première rencontre avec notre Héros ; & termina cette récapitulation , en s'écriant.... Je vous l'ai toujours dit , Monseigneur ! je vous ai toujours dit , que mon cœur m'assuroit, qu'un jour ou l'autre , vous feriez ma fortune !

Tom l'assura, avec bonté, que ces présages seroient vérifiés pour *Partridge*, comme ils venoient de l'être pour lui-même : ce qui n'ajouta pas peu aux transports qui agitoient le pauvre Pédagogue en faveur de son cher Maître.

CHAPITRE IX.

Où l'Histoire touche à la conclusion.

M. Jones, complètement habillé, accompagna son oncle chez M. *Western*. Il étoit sous les armes, très-bien mis, & d'une figure à tourner la tête à la plus saine partie du genre féminin.

Sophie , quoiqu'irritée , avoit moins que jamais négligé le soin de sa propre parure : nous laissons aux Dames à en pénétrer la raison ; mais , elle se montra si belle , aux yeux du sage *Alworthy* même , qu'il ne pût s'empêcher de dire à demi-voix à son neveu , que jamais femme n'avoit eu tant de charmes. Tant mieux ! tant mieux pour l'ami *Jones* , s'écria *Western* , qui l'avoit entendu , tant mieux , voisin , pour les futurs Epoux.....

Ceci fut dit un peu plus crûment, & n'étonnera pas , si l'on connoît un peu *M. Western*. Ce qu'il y a de sûr , c'est que la pauvre *Sophie* en rougit de la tête aux pieds , tandis que *M. Jones* , pâle , tremblant , & ne sachant que faire de ses yeux , se soutenoit à peine , quoiqu'assis dans un bon fauteuil. La table à thé ne fut pas plutôt renvoyée , que l'ardent *Western* , sous prétexte d'affaires , entraîna *M. Alworthy* dans une chambre voisine.

Voilà donc enfin nos deux amans tête à tête !... Après tant de con-

trainte après tant de soucis & de traverses, avec tant d'amour de part & d'autre, qu'ils ont de choses à se dire !... ils se taisent pourtant, & tous les deux sont immobiles ! tous les deux ont les yeux fixés sur la terre, tous les deux enfin ont un air si gêné, qu'un spectateur indifférent n'eût jamais soupçonné qu'ils s'aimassent.

M. Jones, durant cet intervalle, tenta deux ou trois fois d'ouvrir la bouche ; mais, incapable de rien prononcer, il bégayait, ou plutôt soupiroit quelques mots entrecoupés ; lorsque *Sophie* enfin, peut-être par pitié, peut-être pour détourner le sujet de la conversation qu'elle craignoit qu'il n'entamât..... En vérité, Monsieur, dit-elle, après ce que M. *Alworthy* m'a raconté... je vous regarde comme le plus heureux des hommes !.... Pouvez-vous me le croire, Madame, dit Jones, en soupirant, tandis que je suis assés malheureux pour vous avoir déplû ?

Monsieur, dit-elle.... à cet égard...

vous sçavez si je suis injuste.

Je ne tenterai point de m'excuser, Madame... mes torts vous sont connus.... Madame *Miller* vous a pourtant dit la vérité. O ma *Sophie* ! dois-je toujours désespérer de mon pardon ?

Je crois Monsieur *Jones* assez équitable , répondit *Sophie* , s'il se rappelle sa conduite , pour prononcer lui-même sa sentence....

Ah , Madame ! repliqua-t-il , ce n'est pas votre justice , c'est votre pitié que j'implore. Tout me condamne , je le sçais Ce n'est pourtant point la lettre à *Lady Bellaſton* , qui me rend criminel : Je vous jure, que sur ce point , on vous a dit la vérité.

M. *Jones* expliqua alors plus clairement à *Sophie* tout le mystère de la lettre , écrite par le conseil de *Nitghingale*, uniquement pour rompre avec *Lady Bellaſton*. Il s'avoüa pourtant coupable de la plus grande imprudence, pour avoir laissé cette pièce importante dans les mains de la Dame Hélas ! s'écria-t'il ,

que j'ai bien payé cette faute , par tous les maux que j'ai soufferts, & par ceux que je souffre encore... Ah, Madame ! ah ma *Sophie* , me croyez-vous un imposteur ?... Non , Monsieur , lui dit-elle , je ne veux , ni ne puis croire sur cette lettre que ce que vous voulez ; & ma conduite (je l'espère du moins) doit vous prouver que cet objet m'intéresse très-faiblement..... Mais , M. *Jones* me niera-t'il, que mon courroux n'ait pas d'autres motifs ? Après l'aventure d'*Upton* pardonnée , recommencer dans le moment une nouvelle intrigue avec une autre femme, tandis que je vous crois fidèle , tandis que vous feignez que votre cœur gémit , & n'est occupé que de moi ... Voilà , Monsieur , d'étranges procédés ! Après de pareils traits , puis-je vous croire encore sincère ? ou , si je suis assez aveugle pour le croire , de quel bonheur pourrois-je me flatter avec un homme aussi sujet à l'inconstance ?

O ma *Sophie* ! s'écria douloureusement *Tom* , je suis perdu , si

vous soupçonnez la passion la plus pure dont le plus tendre des amans brûla jamais. Songez plutôt , Madame , à la situation desespérée où se trouvoit alors le malheureux *Jones*.... pouvois-je , adorable *Sophie* , pouvois-je me flatter qu'il me seroit jamais permis de tomber à vos pieds , comme je fais en cet heureux instant ? si j'eusse pû fonder un tel espoir , quelle autre femme eût été digne d'occuper un instant mes regards ? *Tom* inconstant ! *Tom* infidèle à sa *Sophie* ! ah , si votre clémence extrême daignoit fermer les yeux sur le passé , ne craignez pas , unique & cher objet de ma tendresse , ne craignez pas d'avoir jamais de ces affreux reproches à me faire.... jamais remords ne furent plus sincères.... Ah , puissent-ils toucher ce cœur , qui seul peut faire ma félicité !

Un repentir sincère , *M. Jones* , répondit-elle , peut espérer sa grace auprès d'un Juge aux yeux de qui les cœurs voudroient envain se déguiser. Mais , on peut trop facilement
en

en imposer aux nôtres. Attendrez-vous donc, Monsieur, (si tant est que votre repentir me touche au point de vous pardonner vos erreurs) attendez-vous, dis-je, à me voir exiger les preuves les plus fortes d'une tendresse que le passé ne m'a rendue que trop suspecte.

Ah, Madame, parlez ! s'écria vivement *Janes*, prescrivez-moi les plus dures épreuves : je me soumetts à tout. Mais, hélas ! Qui pourra vous convaincre de sa fidélité que je vous jure ?

Le tems, répliqua *Sophie* : le tems seul pourra me convaincre que vous avez abjuré des erreurs, qui vous rendroient méprisable à mes yeux, si je vous croyois capable d'y retomber encore... Ah ! ne le croyez pas, s'écria l'amoureux *Tom*, rendez-moi votre confiance : c'est à vos pieds, que je vous la demande ; le reste de ma vie est destiné à la mieux mériter.

Commencez donc, lui dit *Sophie*, par me prouver que c'est votre

dessein Je compte en avoir dit assez, en vous assurant que je vous croirai, dès l'instant où je pourrai vous en présumer digne. Après tout ce qui s'est passé, Monsieur, vous n'imaginerez pas, sans doute, que je m'en fie à de simples promesses ?

Ne m'en croyez donc pas, répliqua *Jones* : ma constance trouve un meilleur garant ; il est irréprochable, & tous les cœurs seront de mon avis !..... Quel est-il, Monsieur ? lui dit *Sophie*, un peu surprise.... Le voici, le voici, Madame, dit-il, en prenant la main de *Sophie*, qu'il entraîna vis-à-vis une glace. Regardez bien ces yeux charmans, cette taille adorable, & cette ame céleste qui perce à travers vos regards ! Le possesseur de tant de charmes, aura-t-il le pouvoir d'être inconstant ? *Rochester* * même,

* Le Lord *Rochester*, fut aussi fameux sous le règne de Charles II. par ses galanteries, que par ses vers.

en les voyant , eût pour jamais cessé d'être volage. Vous n'en douteriez pas , chere *Sophie* , si vous pouviez vous regarder par d'autres yeux que par les vôtres !

Sophie , en rougissant , ne put s'empêcher de sourire ; mais , forçant tout-à-coup son visage à reprendre un maintien sévère... Si le passé , dit-elle , doit me garantir l'avenir , mon image , lorsque vous la perdrez de vue , ne subsistera pas plus longtems dans votre cœur , que dans ce miroir même , quand j'aurai quitté cet appartement.

Ah Madame ! s'écria *Tom* , par tout ce que l'humanité révère , elle n'en sortit jamais un instant ! L'estimable délicatesse de votre sexe ne conçoit pas la grossièreté du nôtre , ni combien certaine espèce de galanterie prend peu sur notre cœur : mais , je n'épouserai jamais , non , je n'épouserai jamais un amant , interrompit gravement *Sophie* , assez peu délicat pour n'être pas aussi incapable que moi-même d'entrer dans de

pareilles distinctions. . . J'apprie de vous à l'être, je le suis déjà, lui dit *Jones* : l'heureux instant qui m'a fait entrevoir que ma *Sophie* pouvoit enfin devenir mon épouse, ce premier instant, dis-je, m'a tout appris, a tout dit à mon cœur. Le reste de son sexe entier, à compter de cet heureux moment, ne m'inspira plus rien.... Eh bien, lui dit *Sophie*, le tems pourra nous le prouver. Votre situation, M. *Jones*, est bien différente de ce qu'elle étoit ci devant, j'en suis charmée, je vous le jure, nous pouvons désormais nous voir ; & vous pourrez, en réalisant vos promesses, dissiper enfin mes soupçons.

O digne objet de toute ma tendresse ! s'écria *Tom*, (en cédant à toute la vivacité de ses transports) Quelles seront les expressions de ma reconnoissance ? se peut-il que vous soyez assez généreuse pour être sensible à ma prospérité ?.... Croyez-moi, croyez-moi, Madame, mon cœur n'en est flatté qu'autant qu'il conçoit la chere espérance.

ce... O ma *Sophie* ! daignez ne pas la rejeter trop loin Vos ordres, vos souhaits seront toujours des loix pour votre amant. Je n'ose vous presser, qu'autant que mon impatience pourra ne point vous irriter : permettez cependant que j'ose encore vous supplier d'abréger une épreuve, que mes remords & mon amour rendent peu nécessaire. Laissez - moi du moins entrevoir quand je pourrai vous croire convaincu d'une vérité que mon cœur, si vous le connoissez, n'oseroit affirmer, s'il n'en étoit vivement pénétré ?

Lorsque j'ai bien voulu, répliqua - t'elle, aller volontairement jusque-là... M. *Jones* devoit supposer que mon intention n'est pas d'être pressée au - delà de... Ah ! ma *Sophie*, s'écria notre amant, détournez, adoucissez ce funeste regard ! Je ne vous dis plus rien, hélas ! je n'ose vous presser.... Permettez cependant, que je n'ignore pas quel terme vous fixez à mon supplice ; &

daignez compâtir à la plus vive impatience que l'amour inspira jamais.

Eh bien , lui dit *Sophie* , nous verrons, dans un an.... Un an ? ah Ciel ! Madame , vous parlez d'une éternité.

Peut-être sera-ce plutôt , reprit-elle , d'un air à enchanter tout autre même qu'un amant ; mais , je ne veux point qu'on me presse. Si vos sentimens sont tels que je les souhaite , je ne compâtis plus à vos peines....

Ah ! je suis trop heureux , s'écria *Tom* , je vois un terme à mes malheurs.... Vous n'êtes point inexorable.... Espoir délicieux ! Je puis donc me flatter, je puis donc compter que je verrai ce jour qui me promet le plaisir ravissant de rendre ma *Sophie* aussi heureuse que mon cœur le désire !.... Cette espérance me transporte.... Ah, charmante *Sophie* ! O ma seule Divinité ! Ces lèvres adorables , qui ont prononcé l'arrêt de mon bonheur futur , ont droit dès à présent à toute ma reconnaissance....

Sophie étoit dans les bras de l'amoureux *Tom*, qui pour la première fois, l'embrassoit avec une ardeur dont il n'avoit pas encore osé se croire en droit de lui exprimer tous les sentimens, lorsque *M. Western*, qui depuis quelque tems écoutoit aux portes, entra brusquement dans la chambre..... Courage ! Courage, Enfant, s'écria-t-il, en vrai chasseur, à elle, à elle ! C'est cela, mon ami !.... Eh bien, est-on d'accord ? A-t-elle enfin pris jour ? Sera-ce pour demain ? sera-ce pour le jour suivant ? Je n'attendrai pas une minute de plus, je vous en avertis....

— Permettez, Monsieur, lui dit *Jonnes* !... Permettez que je vous baise, s'écria *Western* : je vous croyois moins sot, Monsieur mon gendre... Est-on dupe à votre âge ? donne-t-on dans toutes ces petites ruses de fille ? Va, va, cher *Tom*, sois sûr que sa bouche dément son cœur. N'est-il pas vrai, *Sophie* ? Allons, sois bonne enfant, avoue la dette, sois une fois sincère. Quoi ! tu te tais ? Quoi, je ne sçaurai donc jamais ce que tu penses ?... O iiiij

Qu'ai-je à vous dire , Monsieur ,
répondit *Miss Western* , puisque vous
croyez si bien le sçavoir ?...

Oh ! C'est parler cela , s'écria
le pere ; tu as donc enfin consen-
ti ?... Non pas , Monsieur , en vé-
rité , répliqua *Sophie*.

Comment ! dit *Western* irrité ,
eh qui donc t'en empêche ? est-ce
le plaisir de me faire enrager , de
désobéir à ton pere , & de le rendre
malheureux ?

Eh de grace , Monsieur , lui dit
Jones.... Vous êtes un nigaud , vous
dis je , s'écria *Western* , outré du
prétendu refus de *Sophie*. Lorsque
je vous étois contraire , ce n'é-
toient que soupirs , larmes , lan-
gueurs , billets , complots , & mes-
sages secrets : maintenant , que je
consens à tout , elle ne veut rien
faire. Mauvais esprit , contradiction
toute pure ! Madame dédaigne d'être
gouvernée par son pere , elle
méprise ses conseils , elle en sçait
plus que lui , voilà la vérité du fait.

Que voulez-vous donc que je
fasse ? lui dit , en soupirant , So-



phie... Ce que je veux que tu fasses : ce que déjà tu voudrois avoir fait. Donne lui la main tout-à-l'heure.... Eh bien , Monsieur , lui dit la fille , vous serez obéi..... M. Jones , recevez ma main.

Bon cela ! s'écria le pere : mais consens-tu de l'épouser demain matin ?.... Voyons un peu si ta chienne de tête te permettra de m'obliger deux fois de suite.... Eh bien , parleras tu ?....

Je vois , Monsieur , répondit-elle , en rougissant , qu'il faut absolument vous obéir...

Jones , à ces mots , tomba aux pieds de l'aimable *Sophie* ; *Western* , après avoir étouffé sa fille dans ses embrassemens , courut en sautant de joye , chercher M. *Alworthy* , qui étoit en conversation avec *Dowling* ; & laissa , fort à propos , nos deux jeunes amans jouir de cet instant délicieux.

Il ne tarda pourtant pas à revenir avec M. *Alworthy* , qui n'osoit encore se flater que *Sophie* eût sitôt cédé à son pere , sans quelque

espèce de contrainte. Bien rassuré sur ce sujet , l'oncle de *Jones* embrassa tendrement les futurs époux , & combla *Sophie* de caresses. *Western* , qui ne se possédoit plus , ne vouloit pas permettre que l'oncle & le neveu soupassent ailleurs que chez lui... Vous me pardonnerez mon cher voisin , lui dit M. *Alworthy* , je suis solennellement engagé , & vous sçavez que ma promesse..... Engagé ! & avec qui ? répondit *Western* , est-il quelqu'autre occasion plus importante que celle-ci ?

M. *Alworthy* l'informa alors de son engagement avec Madame *Miller* , & des aventures de la compagnie qui devoit s'y trouver.

Eh parbleu ! s'écria *Western* , nous en ferons aussi : je ne vous quitte pas ce soir ; & nous ne pouvons , sans cruauté , séparer l'ami *Jones* , d'avec sa maîtresse.... Allons, allons, voilà tout arrangé.

Cette offre fut sur le champ acceptée par M. *Alworthy* ; *Sophie* y consentit aussi , après avoir secrètement tiré parole de son pere

qu'il ne toucheroit pas un mot de la nôce arrêtée pour le lendemain.

CHAPITRE DERNIER.

Conclusion générale.

LE jeune *Nightingale* avoit été l'après midi même chez son pere, de qui il avoit été beaucoup mieux reçu qu'il n'avoit osé l'espérer. Il y avoit aussi rencontré son oncle, qui étoit revenu en ville pour tâcher de déterrer sa fille & son gendre.

Ce mariage étoit l'incident le plus heureux qui pût arriver au jeune *Nightingale* : car, son pere & son oncle ayant toujours été en querelle sur le gouvernement de leurs enfans, tous deux critiquant de grand cœur la méthode l'un de l'autre, chacun d'eux essayoit alors de pallier l'offense qu'il avoit reçue, pour d'autant plus aggraver celle qu'avoit reçue son frere.

Ce sentiment d'amour - propre ,

O vj

joint à la force des argumens qu'avoit employé M. *Alworthy*, opéra si efficacement sur le vieux *Nightingale*, qu'il reçut son fils d'un air presque riant, & devint même assés raitable pour consentir d'aller souper dès le soir même chez Madame *Miller*.

Quant à l'autre frere, dont la tendresse pour sa fille étoit immo-dérée, il étoit moins difficile de l'amener à une réconciliation qu'il desiroit encore plus qu'elle.

Il ne fut pas plutôt informé, par son neveu, que sa chere *Henriette* étoit avec son nouvel époux chez Madame *Miller*, qu'il prétendit y aller aussi. Sa foiblesse pour sa fille, ne lui permettoit même point d'attendre qu'elle lui demandât pardon : il la prit dans ses bras, avec une tendresse qui toucha toute l'assemblée ; &, dans moins d'un quart d'heure, tout fut aussi paisible entre le beau-pere, le gendre, & la fille, que si le mariage eût été fait dans la forme ordinaire.

Telle étoit la situation des cho-

ses , lorsque M. *Alworthy* , arrivant avec sa compagnie , mit le comble à la satisfaction de Madame *Miller* , qui , à la vûe de *Sophie* n'eut pas de peine à augurer que tout étoit réglé , & que son ami *Tom* étoit sur le point d'être heureux.

On n'en vit , je crois , jamais tant rassemblés dans une même compagnie.

Les deux jeunes épouses étoient aimables : mais leurs charmes étoient tellement éclipsés par l'éclat de *Sophie* , que tous les yeux , sans excepter ceux des jeunes époux , étoient fixés sur elle. Peut-être même en eussent-elles été jalouses , si toutes deux n'eussent eü le meilleur cœur du monde.

Le souper fut donc extrêmement gai : tous les cœurs étoient contens ; & sur-tout ceux qui , quelques jours auparavant , avoient moins lieu de l'être.

Cependant , attendu la joye qui naît d'une révolution inattendue est ordinairement muette , & remplit beaucoup plus le cœur qu'elle

n'opere sur la langue, *Jones & Sophie* sembloient moins enjoués que tous les autres.

Western, qui s'en apperçut, & qui ne le trouvoit pas bon, crioit à chaque instant, qu'as-tu donc mon ami ? Pourquoi cet air rêveur ? Et toi, ma fille, as-tu perdu ta langue ? Buvez donc l'un & l'autre encore un coup à ma santé, ou, parbleu ! je vais vous trahir.

Quelques couplets, très-naturels, & selon lui, très-innocens, mais qui faisoient rougir *Sophie* jusqu'aux oreilles, suivoient ces petites exhortations, & détoloient tellement *Miss Western*, que *M. Alworthy*, qui jusques-là avoit été occupé par le vieux *Nightingale*, y fit attention, & pria très-sérieusement son cher voisin de donner quelque trêve à sa fille. *Western* auroit eu bonne envie de soutenir les droits paternels, & surtout celui de parler à sa fille comme il le trouvoit bon : mais, se voyant seul de sa bande, il rentra par degrés dans l'ordre.

Cependant, à cela près, le bon

l'homme se trouva si satisfait, qu'il invita toute la compagnie pour le jour suivant.

Sophie, le lendemain, fit les honneurs du festin de son pere, & s'en acquitta tout au mieux. Elle avoit été mariée dès le matin, en présence de Messieurs *Alworthy*, *Western*, & de la bonne Hôtesse seulement. La jeune épouse avoit obtenu de son pere, que nulle autre personne de la compagnie ne seroit instruite de son mariage. La même priere avoit été faite à Madame *Miller*, & *Tom* s'étoit rendu garant de M. *Alworthy*. Cette assurance mettoit *Sophie* un peu plus à son aise vis-à-vis tout ce monde.

Cependant, vers la fin du souper, M. *Western*, échauffé par le vin, & incapable de retenir plus longtemps les transports de sa joie, s'arma d'un rouge bord, & porta hautement la santé de la nouvelle épouse. Cette santé, célébrée par tous les convives, déconcerta cruellement *Sophie*, que l'ami *Jones*, toujours compâtant à ses moindres peines, tâ-

choit du moins de consoler par la douceur de ses regards. A dire le vrai, cette nouvelle n'avoit rien appris à personne : car Madame *M ller* l'avoit dite à l'oreille à sa fille, sa fille à son mari, le mari à sa cousine¹, & celle-ci à tous les autres.

Sophie saisit la première occasion de se retirer avec les femmes, tandis que son cher pere, toujours très-ferme à table, fit face à tous les hommes, qui insensiblement l'abandonnerent, à la réserve de l'oncle du jeune *Nightingale*, dont les talens Bachiques égaloient ceux du redoutable *Western*. Ces deux champions tinrent très-constamment la lice, & combattoient encore long-tems après l'instant délicieux où l'aimable *Sophie* s'étoit enfin laissée contraindre de livrer tous ses charmes aux vœux ardens de son heureux époux.

C'est ainsi, cher Lecteur, que graces au Ciel, nous voila parvenus, du moins selon toute apparence, à faire de notre Héros le plus heureux de tous les hommes : car, si ce monde peut

produire quelque félicité préférable à la possession d'une épouse comme *Sophie*, nous ignorons, d'honneur, en quoi cette félicité consiste.

Quant aux autres personnages qui ont joué quelque rôle important dans tout le cours de cette Histoire, comme quelques Lecteurs pourroient désirer d'être plus amplement instruits de leur destinée, nous allons tâcher, en peu de mots, de satisfaire à leur curiosité.

M. Alworthy n'a jamais pû se déterminer à revoir *Blifil*: mais, vaincu par les importunités de *Jones* & de *Sophie*, il a enfin consenti à lui faire une rente viagere de deux cens livres *sterlin*, que son frere a secrettement augmentée d'un tiers. Il vit, avec ce revenu, dans le fond du Nord de l'Angleterre, où il se trouve enfin, par ses épargnes, au point d'être en état d'acheter les voix de son Village pour la députation au prochain Parlement. Il s'est même, dit-on, rendu depuis peu *Puritain*, dans l'intention d'é-

pouser une très-riche veuve de cette secte , dont tous les biens sont situés dans le Canton où il a fixé sa demeure.

Squire , mourut quelques jours après sa dernière Lettre à M. *Alworthy*. Quant à *Tuakum* , il est toujours Vicaire de sa Paroisse. Il a fait vainement différentes tentatives pour regagner la confiance de M. *Alworthy*, & pour rentrer en grace avec M. *Jones*.

Madame *Fitz-Patrick* , toujours séparée d'avec son mari , a sauvé quelques débris de sa fortune , & vit en assez bonne odeur dans un quartier reculé de Londres. Elle est même aujourd'hui si singulièrement rangée, qu'elle mange, dit-on , trois fois le double de son revenu , sans rien devoir dans son quartier. Elle est étroitement unie avec l'épouse du *Pair d'Irlande* ; & toujours très-reconnoissante envers *Mylady* , des obligations qu'elle croit devoir à *Mylord*.

Ce Lieutenant , si bon ami de *Jones* , & sous lequel nous avons vu notre Héros faire son apprentissage

militaire. * Cet honnête homme , dis-je , après avoir fait des prodiges de valeur à la bataille de *Colowden* , où presque tous les Officiers supérieurs ont été tués , a enfin obtenu la Majorité de son Régiment , & s'est vû en même tems enrichi par la déponille d'un *Lord Ecoissois* , qui ayant été blessé à mort , avoit été secouru par ce généreux Officier , jusqu'au dernier soupir. Pour comble de bonheur , il se trouve être frere de Madame *Miller* , qu'il n'avoit point vûe depuis l'enfance , étant entré jeune au Service. Le hazard les a fait rencontrer depuis peu avec M. *Jones* , chez cette bonne femme ; & le brave Major , maintenant veuf & sans enfans , en assurant sa succession à l'épouse de M. *Nightingale* , & à la petite *Betsy* , vient de combler de joie la pauvre Madame *Miller*.

Madame *Western* , n'a pas tardé à

* Tome premier , Livre 7. Chap. 3.

se réconcilier avec la charmante *Sophie* , & a même passé trois mois à la campagne avec les deux jeunes époux. *My lady Bellaſton* , n'a pas été des dernières à venir , en cérémonie , complimenter les mariés ; & s'est comportée , vis-à-vis *M. Jones* , ainſi qu'envers un étranger qu'elle n'eût jamais connu.

Le vieux *Nightingale* a acheté , pour ſon fils , une Terre dans le voiſinage de *Jones* , où ce jeune homme , ſon épouſe , Madame *Miller* , & la petite *Betſy* ſont allés depuis peu ſ'établir , & forment une ſociété charmante pour *Jones* & pour *Sophie*.

Quant à nos Acteurs ſubalternes : Madame *Waters* , à qui *M. Alworthy* a fait une rente de ſoixante livres ſterlin , vient d'épouſer le Miniſtre *Supple* , à qui *M. Western* , à la ſollicitation de ſa fille , a enfin donné un très bon Bénéfice.

George , le Garde-Chaſſe , aux premiers mots de la découverte de ſon vol , a pris la fuite , & s'est re-

car on ne sçait où. *M. Jones*, a distribué les cinq cens livres *sterlin* à sa famille ; & *Moly* (comme de raison) en a eu double part. *Partridge*, avec cinquante liv. *sterlin* de rente créée par *M. Jones*, a levé une nouvelle Ecole, où il fait des merveilles. On parle même d'un mariage entre lui, & *Moly Seagrim* : c'est *Sophie*, dit-on, qui s'en mêle, & tout fait croire que cette alliance aura lieu.

Revenons, maintenant, prendre congé de *Jones* & de *Sophie*, qui deux jours après leur mariage, retournerent à la campagne avec Messieurs *Alworthy* & *Western*. Ce dernier a remis son Château & la meilleure partie de ses Domaines à son gendre, & s'est retiré dans une Terre plus propre pour la chasse. Il vient souvent voir *M. Jones*, qui, ainsi que sa charmante épouse, ne néglige rien pour lui plaire, & y réussissent si bien que le bon Gentilhomme ne fut jamais, dit-il, plus satisfait ni plus heureux. Il a un appartement très-bien meublé & très-commode, où il s'enivre tant

qu'il veut ; & la fille est toujours aussi prête qu'autrefois à lui jouer tous les airs favoris.

Notre chere *Sophie* , est déjà mere de deux enfans aussi beaux qu'elle , & dont le vieux *Western* est si enchanté qu'il passe avec eux la moitié de sa vie.

M. *Alworthy* , ne fut pas moins libéral envers son neveu que M. *Western* : sa tendresse pour les deux époux est vraiment paternelle ; & c'est en dire assez , puisque nous connoissons son caractère. Ce qui pouvoit rester de vicieux dans celui de *Jones* , (car quel homme est parfait ?) s'est corrigé par degrés dans son commerce habituel avec ce respectable Seigneur , & par son union avec sa chere & vertueuse épouse. Les réflexions qu'il a faites , sur ses erreurs passées , lui ont même acquis un air de discrétion & de prudence , que les gens vifs n'acquièrent ordinairement qu'avec l'âge.

Ces époux , en un mot , sont heureux au-delà de toute expression. Ils conservent l'un pour l'autre la ten-

dresse la plus vive & la plus pure ;
& chaque jour l'augmente , ainsi
que leur estime mutuelle. Tout se
ressent enfin de leur bonheur ; &
parmi leurs voisins , leurs Fermiers ,
ou leurs Domestiques , il n'en est
point qui ne bénisse l'heureux jour
qui vit unir notre Héros à sa *Sophie*.

FIN,

TABLE DES CHAPITRES

Du quatrième Volume.

LIVRE SEIZIEME.

Contenant l'espace de cinq jours.

CHAPITRE PREMIER.

V Isite peu amusante pour M.
Western. Afflictions de So-
phie, page 1

CHAPITRE II.

Petite consolation pour Sophie, 16

CHAPITRE III.

Sophie hors de prison, 23

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

*Jones reçoit des nouvelles de Sophie.
Il va à la Comédie avec Madame
Miller & Partridge, 35*

CHAPITRE V.

Où l'Histoire est forcée de rétrograder, 52

CHAPITRE VI.

*Visite de M. Western à sa sœur,
accompagné de M. Blifil, 60*

CHAPITRE VII.

*Conjuration de Lady Bellafton contre
Jones, 67*

CHAPITRE VIII.

*Visite de M. Jones, à Madame
Fitz-Patrick, 67*

CHAPITRE IX.

Suites de la même visite, 88

 LIVRE DIX-SEPTIEME.

 Contenant trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

*I*ntroduction, 57

CHAPITRE II.

 Conduite généreuse de *Madame Miller*, 102

CHAPITRE III.

 Visite de *M. Western* à *M. Alworthy*, 111

CHAPITRE IV.

 Scène singulière entre *Sophie* & *Madame Western*, 125

CHAPITRE V.

Madame Miller & *M. Nightingale* visitent *Jones* dans la prison, 131

CHAPITRE VI.

Visite de Madame Miller à Sophie,
139

CHAPITRE VII.

Scène intéressante entre M. Alworthy & Madame Miller, 146

CHAPITRE VIII.

Matières diverses, 153

CHAPITRE IX.

Avantures de Jones dans la prison,
163

LIVRE DIXHUITIEME.

Contenant environ six jours.

CHAPITRE PREMIER.

Evénement tragique, 177

CHAPITRE II.

*Visite de M. Alworthy au vieux M.
Rij,*

Nightingale. *Etrange découverte ;*
188

CHAPITRE III.

*Contenant deux Lettres de différent
style.*
199

CHAPITRE IV.

Continuation de l'Histoire.
209

CHAPITRE V.

Continuation de l'Histoire.
224

CHAPITRE VI.

Suite de l'Histoire.
230

CHAPITRE VIII.

Nouveaux progrès de l'Histoire.
243

CHAPITRE VII.

Nouveaux progrès de l'Histoire.
263

CHAPITRE IX.

*Dans lequel l'Histoire commence à
tendre vers la conclusion.*
278

341^r

CHAPITRE X.

Où l'Histoire continuë de marcher à
grands pas vers la Conclusion .
291.

CHAPITRE XI.

Où l'Histoire touche à la Conclusion .
307.

CHAPITRE XII.

Conclusion générale .
313.

Fin de la Table du quatrième
Et dernier Volume.